Fr. 50 & 3 s/6



PROBEN PARISER

AUSSPRACHE



LES Parlers Parisiens

ANTHOLOGIE PHONÉTIQUE

par

Eduard Koschwitz

SPECIMENS

OF

PARISIAN

PRONUNCIATION



Paris
18, Rue Bonaparte

H. Welter.
1893.

Leipzig
Querstrasse 8.


J. TAUZY & CO.
FOREIGN
6 POST ST.
BOOKSELLERS
SAN FRANCISCO, CAL.





LES

PARLERS PARISIENS

LES

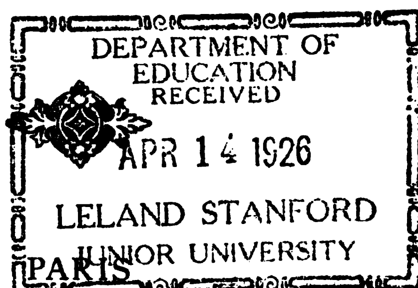
PARLERS PARISIENS

d'après les témoignages
de MM. de Bornier, Coppée, A. Daudet, Desjardins, Got,
d'Hulst, le P. Hyacinthe, Leconte de Lisle, G. Paris, Renan,
Rod, Sully-Prudhomme, Zola, et autres.

ANTHOLOGIE PHONÉTIQUE

PAR

EDUARD KOSCHWITZ
Professeur à l'Université de Greifswald.



PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE
H. WELTER
59, RUE BONAPARTE, 59
ET A LEIPZIG, QUERSTRASSE 8

1893

TABLE DES MATIÈRES.

En France, on a toujours eu soin de bien prononcer et de suivre, dans la prononciation comme dans la syntaxe et dans le lexique, ce qu'on appelait et ce qu'on appelle encore: le *bon usage*. Dès le 12e siècle, les Français de l'Ile de France étaient persuadés qu'ils possédaient le monopole du beau langage et déjà les provinciaux d'alors admettaient cette prétention, non, toutefois, sans résister et sans défendre les droits de leurs dialectes locaux qui, on le sait, furent cultivés littérairement encore au 14e et même au 15e siècle. Tout le monde connaît les vers de Quene de Béthune, trouvère du 12e siècle:

Por çou j'ai mais mon chanter en defois,
Que mon langage ont blasmé li François,
Et mes chançons, oiant les Champenois
Et la contesse, encor dont plus me poise.
La roïne ne fist pas ke courtoise,
Qui me reprist, elle et ses fius li rois[1]);
Encor ne soit ma parole françoise,
Si la puet on bien entendre en françois.
Ne cil ne sont bien apris ne cortois
Qui m'ont repris, se j'ai dit mot d'Artois,
Car je ne fui pas norris a Pontoise.

---

1) Le roi Philippe Auguste (vers 1180) et sa mère Alix de Champagne, veuve de Louis VII.

Le poète ne veut pas encore convenir de l'infériorité de son parler artésien. Mais les choses allèrent leur train. Aux 13e et 14e siècles, l'idiome de l'Ile de France va se propageant de plus en plus, favorisé par les circonstances politiques; au 15e siècle, il est, sans conteste, la langue nationale et les anciens dialectes sont rélégués au rang d'incultes patois, dédaignés par tous ceux qui s'élevaient, par leur instruction ou par leur position sociale, au-dessus de la *misera plebs.* Cependant, déjà à cette époque, on ne pouvait manquer d'observer que les Français de l'Ile de France étaient bien loin de s'exprimer et de prononcer tous de la même manière: donc il fallait, dès ce temps, aller à la recherche de ce *bon usage*, que se sont acharnés à poursuivre, depuis, tous les grammairiens français, sans jamais pouvoir saisir cette fée Morgane qui, nécessairement, se dissout en nuées, quand on s'en approche de trop près. Dès qu'il y a des grammairiens, il y a des controverses sur les modèles à suivre. Au 16e siècle[1]), Tory (1529) affirme „que le stile de Parlement et le langage de court sont très bons"; Palsgrave (1530), „Angloys, natyf de Londres et gradué de Paris", suit dans son *Esclarcissement de la langue françoyse* l'usage de Paris et des pays qui sont situés entre la Seine et la Loire, parce que c'est là que la langue française est le plus parfaite; Pelletier (1549), est „de l'opinion de ceus qui ont dit qu'an notre France n'i a androèt ou l'on parle pur françoès, fors la ou èt la court"; Guillaume des Autels (1548) dit, au contraire: „onques ne me plut l'excuse d'vn langage corrompu, pour

[1]) Nous suivons ici l'excellent exposé que Ch. Thurot a donné sur ce sujet: De la prononciation française etc., Paris 1881, I, LXXXVII, ss.

dire que l'on parle ainsi à la court"; et il trouve que ses labeurs et ceux de Meigret et de Dolet „seroient ... autant inutiles que si nous auions basti sur le sable: quand nous ne voudrons autrement establir et confirmer nostre langue, qu'à l'appetit des courtisans: veu leur estrange et variable mutation: ioint que la court est vn monstre de plusieurs testes, et consequemment de plusieurs langues, et plusieurs voix", observation juste et bien fondée. R. Estienne (1549) est d'avis que „le langage s'escrit et se prononce en plus grande pureté" aux cours de France „tant du Roy que de son Parlement à Paris, aussi sa Chancellerie et Chambre des comptes," et Matthieu, en 1559, s'exprime à peu près de même.

Sous Catherine de Médicis, l'usage de la cour perd de son prestige. Ronsard (1565) ne méprisait même pas les patois et recommandait l'emploi de mots „gascons, poiteuins, normans, manceaux, lyonnois, ou d'autre païs" pourueu qu'ils fussent bons et qu'ils signifiassent ce qu'on voulait dire, „sans affecter par trop le parler de la cour, lequel est quelques fois très-mauuais, pour estre langage de damoiselles, et ieunes gentils-hommes qui font plus profession de bien combattre que de bien parler". H. Estienne (1582) déclare: „De dix courtisans (en exceptant ceux qui ont quelques lettres) vous n'y en orriez pas huict parler vint mots (de ceux qui ne sont pas des plus ordinaires et vulgaires) sains et entiers, et sans aucune deprauation." On voit percer l'orgueil du savant qui, dans son domaine, ne veut reconnaître d'autre autorité que la sienne ou celle de ses confrères. C'est pour la même raison qu'il donne au parlement la prééminence sur la cour: „Si le meilleur français se parle encore à Paris ... c'est parce que Paris possède la cour dite de Parlement, où les licences de

langage s'entendent aussi rarement qu'elles sont fréquentes à la cour, et sont sifflées, tandis qu'à la cour elles sont applaudies." D'après Bèze (1584) qui, en bon protestant, dédaigne également la langue de la cour, la contagion d'une prononciation incorrecte gagne même le parlement de Paris. Delamothe (en 1592) tolère les courtisans, qui partagent le privilège de posséder la bonne langue avec ceux „qui font profession des lettres, comme aux courts de Parlements et Universitez"; en dehors de ce cercle restreint „il n'y a ny province, ny ville, ny place en France où l'on parle le uray et parfaict françois." L'usage de la cour est entièrement condamné par Palliot (1608) qui dit que „la droicturiére prolation des motz ne seroit du gibier des courtisans", et par Maupas (1625) qui comme R. Estienne, Bèze, Delamothe etc. oppose à l'usage des „courtisans, singes de nouveautez", celui „des doctes et bien disans és cours de parlement et ailleurs."

On sait quelle importance souveraine prit la royauté, à partir du ministère de Richelieu. Naturellement les honneurs de la bonne prononciation revenaient à la cour. Vaugelas (1647) recommande „la façon de parler de la plus saine partie de la cour" et la définit ainsi: quand je dis *la cour*, j'y comprens les femmes comme les hommes, et *plusieurs personnes de la ville où le prince réside, qui par la communication qu'elles ont auec les gens de la cour participent à sa politesse.*

Mais déjà Sorel, en 1654, proteste contre cette définition aristocratique: „Le bon usage des mots ne sera-t-il point connu ailleurs que parmi les gens d'épée pour la plupart? Ne s'observera-t-il point dans les synodes des prélats et dans les conférences ordinaires de quelques ecclésiastiques ou dans les sermons des prédicateurs? Ne se

trouvera-t-il point dans les assemblées des parlements et autres juridictions, où il se fait tant de harangues et de remontrances? . . . Le bon usage ne se rencontrera-t-il point aussi dans les conversations de tant d'officiers ou de notables bourgeois et de tant d'honnêtes gens qui habitent aux villes? Quoi, le plus grand nombre ne doit-il pas l'emporter sur le moindre?“ Mais cette opinion trop démocratique n'était pas de son temps. Hindret, en 1687, revint au jugement de Vaugelas: „Le bel usage des manières de parler et d'écrire se forme pour la plûpart à la cour et à Paris, et de là se va répandre dans les provinces“, pour deux raisons: „la première, c'est parce que (le langage de la cour) est l'idiome de notre prince; et l'autre, parce que c'est le lieu où s'assemble tout ce qu'il y a de personnes illustres et considerables des provinces, dont les manières de parler sont plus épurées que celles des autres gens de leur païs, et qui les rectifient et polissent encore par la fréquentation de tous ceux qui approchent le plus de la personne du prince.“ Mais cette théorie qui, en fin de compte, ne reconnaît comme bon que le langage du roi seul, n'empêcha pas Hindret d'ajouter: „Il est certain qu'on parle aussi mal à la cour qu'en aucun endroit du royaume, et qu'on parle encore plus mal à Paris; mais ce n'est pas parmi les honnêtes gens“. Plus loin, il soutient que „Paris est le centre de la perfection . . . du langage, qui, sans contredit, est le plus idiotique et le plus épuré de tous les autres du royaume . . . Il y a très-peu de différence entre le langage de Paris et celui de la cour. Celui de la cour pourroit avoir un peu plus de politesse, et celui de Paris tant soit peu plus de régularité: car j'ose dire que, sans la pratique des gens de lettres qui fréquentent la plûpart

du tems les gens de la cour, il ne laisseroit pas de se glisser quelques abus dans le langage."

Ce sont les savants et les lettrés qui ont forcé Hindret à rebrousser chemin et à se démentir, en partie, lui-même. Leur autorité qui s'était déjà affirmée au siècle précédent allait augmentant depuis la fondation de l'Académie française. Delatouche (1696), dans son avertissement, dit qu'il a fait consulter plusieurs des plus habiles académiciens, et Buffier (1709), tout en reconnaissant l'autorité „du plus grand nombre des personnes de la cour" estime que „les témoins les plus sûrs (du bon usage)" sont „les livres des auteurs qui passent communément pour bien écrire, et particuliérement ceux où l'on a fait des recherches sur la langue". Mais, tout le monde n'est pas de cet avis. Grimarest (1712) proteste: „ces messieurs (les savans) n'ont point le privilege de prononcer des arrests; . . . ils devroient s'acorder mieux qu'ils ne le font avec eux mêmes, s'ils veulent qu'on les suive", et Girard (1716) exprime l'avis que l'autorité des dames, surtout de celles de la cour, „n'est pas au dessous de celle des savans". Plus hérétique que tous, Saint-Réal émit, déjà en 1691, l'idée tout à fait moderne: „que les comédiens sont, à tout prendre, le meilleur modéle" sur lequel on puisse se régler.

La régence du duc d'Orléans rendit à Paris, à la *ville*, comme on disait du temps de Louis XIV par opposition à la cour, une autorité que le retour de Louis XV à Versailles ne put lui faire perdre, et qui ne fit même que s'accroître par le développement de la philosophie du XVIIIe siècle et par l'importance que prirent les gens de lettres dans la société parisienne.

Suivant Durand (1748), la vraie prosodie „est à Paris

au centre de la lumiére et du bon goût, parmi les dames qui se picquent de génie et d'élocution, parmi les savans et les ecclesiastiques de la cour, parmi les académiciens et les avocats du premier ordre". Dumarsais (1751) dit que, „pour bien parler une langue vivante, il faudroit avoir le même accent, la même inflexion de voix qu'ont les honnêtes gens de la capitale". Et il définit le bon usage „la manière ordinaire de parler des honnêtes gens de la nation . . . j'entends les personnes que la condition, la fortune ou le mérite élèvent au dessus du vulgaire, et qui ont l'esprit cultivé par la lecture, par la réflexion et par le commerce avec d'autres personnes qui ont ces mêmes avantages". Antonini (1753) déclare qu'il a cru devoir s'en rapporter aux „avis de ceux qui parlent le plus purement; de gens de lettres sans accent; de dames de la cour et de Paris le mieux élevées". Suivant Duclos (1754), „tout grammairien qui n'est pas né dans la capitale, ou qui n'y a pas été élevé dès l'enfance devroit s'abstenir de parler des sons de la langue". Il dit ailleurs: „Ce qu'on apèle parmi nous *la société*, et ce que les anciens n'auroient apelé que coterie, décide aujourd'hui de la langue et des mœurs". Moulis (1761) donne les préceptes suivants: „Parlez dans la conversation comme on parle à la cour et dans la bonne compagnie de la capitale; parlez comme parlent nos dames bien élevées; ce sont nos meilleurs maîtres en fait de ton par rapport au langage. Parlez dans le discours soutenu comme on parle à l'Académie, dans la chaire, dans le barreau, dans les spectacles."

L'autorité de la cour demeura pourtant fort grande jusqu'à la Révolution, puisqu'en 1785 Montmignon s'exprime ainsi: „Entre mille usages vicieux ou incertains,

comment discerner le seul qui soit bon et authentique? C'est à la cour qu'il établit son tribunal, qu'il rend ses oracles. Le petit nombre de ceux qui la fréquentent apporte à la capitale ses décisions et sa manière de prononcer; qui de la capitale passent ensuite successivement de bouche en bouche dans les provinces et chez l'étranger.“ Et on ne peut l'accuser de prévention, car il dit ailleurs: „C'est à la cour qu'il faut chercher les modèles d'une prononciation régulière. Je l'avoue; mais où trouve-t-on aussi plus souvent qu'à la cour, et dans tous les genres, le foyer de la corruption et de l'instabilité?“

Depuis la révolution de 1789 et surtout depuis celle de 1848, il est devenu encore plus difficile de déterminer ce qu'il faut entendre par le bon usage, particulièrement en matière de prononciation. Feline (1851) dit: „Ce qui m'a déterminé, c'est l'usage le plus général, celui de la bonne compagnie, qui devait prévaloir.“ „Mais“, ajoute Thurot, „que faut-il entendre par la *bonne compagnie?* Ce mot avait un sens précis du temps du premier Empire et même de la Restauration. La révolution de 1830 a divisé profondément la *bonne compagnie*, et, depuis 1848, la *bonne compagnie* a été noyée dans le flot croissant de la population parisienne. Aujourd'hui les *honnêtes gens* de la capitale, à définir le mot comme l'a fait Dumarsais, sont tellement nombreux et partagés en groupes si isolés entre eux, qu'il ne peut pas se former un usage commun qui serve de type.“[1])

Thurot termine donc par une négation. Seulement, en bon Parisien, il ne doute pas un moment que ce ne soit uniquement à Paris qu'il faille chercher le bel usage

---

[1]) Thurot, *l. c.*, p. CII–CIV.

et la bonne prononciation. En cela, il suit l'ancienne tradition et il est d'accord avec la plupart des lexicographes et des grammairiens de nos jours. L'Académie, il est vrai, se montre énigmatique sur ce point. Dans la préface de sa dernière édition (1877), elle nous dit bien: „il y a un bon et un mauvais usage: c'est un fait que personne ne conteste. Les uns parlent et écrivent bien, les autres écrivent et parlent mal. Chaque profession a son jargon, chaque famille, et presque chaque individu, ce qu'avec un peu d'exagération on pourrait appeler son patois. En réalité, le bon usage est l'usage véritable puisque le mauvais n'est que la corruption de celui qui est bon. C'est donc au bon usage que s'arrête l'Académie, soit qu'elle l'observe et le saisisse dans les conversations et dans le commerce ordinaire de la vie, soit qu'elle le constate et le prenne dans les livres“ (p. V s.). Mais avec cela, nous n'apprenons pas, si l'Académie d'aujourd'hui admet un bon usage aussi en province, en tant que la province n'est pas simplement l'écho de la capitale, ni non plus, comment il faut faire et comment elle a fait elle-même pour distinguer le bon et le mauvais usage. Nous ne sommes guère plus avancés, si, un peu plus bas, nous lisons: „La bonne prononciation, c'est dans la compagnie des gens bien élevés, des honnêtes gens, comme on disait autrefois, qu'il faut s'y façonner et s'en faire une habitude. Quant aux étrangers, ils ne l'apprendront qu'en parlant la langue dont ils veulent se rendre l'usage familier avec ceux qui la parlent de naissance et qui la parlent bien (p. VII s.). Les professeurs de français, de nationalité étrangère, n'ont donc qu'à prendre leur retraite. Mais à quoi reconnaît-on les personnes qui parlent bien? Est-ce que véritablement tous les gens bien élevés sont en possession d'une bonne

prononciation, ou faut-il en excepter les provinciaux? Et à Paris même, faut-il s'adresser aux Parisiens de naissance ou peut-on se contenter de provinciaux qui y ont établi leur domicile? Littré, dans la préface de son dictionnaire, n'est pas plus explicite. Il nous dit bien, en parlant de la prononciation française, qu'elle est sujette à des variations, et il nous raconte qu'un vieillard „qui avait été toute sa vie un habitué de la Comédie française, avait noté la prononciation et l'avait vu se modifier notablement dans le cours de sa longue carrière“ (p. XII s.). Mais ni ce récit ni sa conclusion („Ainsi le théatre qu'on donne comme une bonne école *et qui l'a été en effet longtemps*, subit lui-même les influences de l'usage courant à fur et à mesure qu'il change“) ne nous disent, où il faut chercher la bonne prononciation et sur quoi se fondent ses propres décisions. Il est à croire que Littré a figuré tout simplement la propre prononciation, non pas telle qu'il l'avait reçue de la bouche de ses ancêtres, mais modifiée d'après des théories personnelles, qui, on le sait, l'ont mis souvent en opposition avec l'usage presque universel. En somme, ce serait donc la prononciation d'un Parisien qu'il aurait donnée pour modèle. Le dernier dictionnaire français qui fasse autorité, le dictionnaire général de Darmesteter et de M. Hatzfeld, lequel est en cours d'édition, a adopté la règle „de noter *de préférence*“ la prononciation en usage à Paris. C'est M. Hatzfeld, Parisien de naissance, (mais non d'origine), qui s'est chargé de cette partie de l'ouvrage: il y figure la prononciation qu'il emploie lui-même et qu'il croit employée par les gens bien élevés de Paris.

Écoutons maintenant les orthoépistes! Nous n'en citerons que trois. Sophie Dupuis[1]) dit: „Qu'on aille à cin-

[1]) Traité de prononciation. Paris 1836. Introduction.

quante lieues de Paris, on trouvera déjà la langue corrompue d'une manière sensible, et plus on s'éloignera du centre, plus cette corruption sera frappante; elle ne s'étend pas seulement aux gens du peuple, elle atteint même les classes les plus élevées de la société", et plus loin: „Nous proposerons une question à ceux de nos compatriotes que la prééminence de Paris blesse toujours: De quel point de la France partira la véritable prononciation française? Sera-ce de Bordeaux, ou de Marseille, de Lyon ou de Rouen? Dans ce conflit de prétentions urbaines, faudra-t-il que Paris cède le pas à ses rivales, ou à quelque autre ville moins importante encore, telle que Blois, par exemple, que le préjugé et la jalousie de province vont citant comme un modèle de bonne prononciation, parce qu'autrefois nos rois y faisaient quelque séjour? Mais alors pourquoi pas Rambouillet, Versailles, Fontainebleau, Compiègne? Pourquoi pas Paris enfin, Paris depuis longtemps le siège du gouvernement, le foyer des lumières, le centre des académies, etc." Lesaint[1]) s'exprime un peu moins énergiquement: „La prononciation indiquée et recommandée dans ce Traité est celle de Paris. Non que la prononciation parisienne soit absolument exempte de défauts, puisque d'abord on peut lui reprocher son grasseyement; mais comparée à la prononciation de toutes les autres parties de la France, c'est celle qui a le plus l'accent français, proprement dit, c'est-à-dire qui est la plus harmonieuse, la moins affectée, la plus naturelle enfin ... Que doit faire toute personne qui veut parler purement le français? Éviter avec soin l'accent provincial. L'un est traînant,

---

[1]) Traité complet de la prononciation française. Halle 1890, 3. éd. p. XV.

l'autre précipité: tous sont défectueux, parce que la prononciation de la langue française n'est ni traînante ni précipitée." L'orthoépiste allemand, Plœtz[2]), cite comme autorités: les dictionnaires de l'Académie, de Nodier, de Boiste, de Bescherelle, de Poitevin, de Larousse, et de Littré, les traités de prononciation écrits par des Français (Dubroca, Dupuis, Malvin Cazal, Maigne et Lesaint) et, en général, les Français bien instruits. Mais il en excepte les méridionaux qui n'ont pas habité longtemps le nord de la France, les Alsaciens et une partie des Suisses français. Il ne croit pas non plus à la prééminence d'Orléans, de Blois, de Tours etc., et se décide enfin pour la prononciation des Parisiens bien élevés.

Les phonéticiens jugent comme les orthoépistes. Mais aucun de ceux qui ont fait des études spéciales sur la prononciation française, n'a pris la peine de nous instruire *exactement* où il faut chercher et où il a cherché lui-même l'usage qu'il enseigne. Seuls MM. Passy, de Neuilly, nous disent qu'ils donnent la prononciation qui leur est propre ou qu'ils ont entendue dans leur entourage et citent quelquefois les personnes dont ils ont noté les articulations; mais eux aussi ne nous disent souvent pas ce qu'ils croient bon et surtout ne nous indiquent pas les sources où il faut puiser pour trouver la prononciation modèle. En effet, ce n'est pas aux phonéticiens de chercher et de définir le bon usage: leur tâche est plutôt de constater et de bien examiner toutes les prononciations existant dans les différentes classes et les différentes régions, et comme les parlers familiers ou populaires avec leurs nom-

---

[2]) Systematische Darstellung der französischen Aussprache. 12. éd. Berlin 1889.

breuses évolutions phoniques ont beaucoup plus d'intérêt pour la vie des langues que les parlers plus ou moins artificiels de la bonne compagnie, il est naturel que les phonéticiens préfèrent l'étude de la langue familière à celle du soi-disant bon usage. Ce n'est donc pas leur faute, si, ensuite, il se trouve des étrangers qui prennent leurs observations pour une révélation de la seule prononciation à suivre et adoptent ainsi la prononciation des voyous parisiens combinée, peut-être, avec le lexique des romanciers naturalistes les plus avancés.

En somme, l'immense majorité des lexicographes, orthoépistes et phonéticiens français et étrangers, ainsi que presque tous les Français de la province qui tiennent à avoir une bonne prononciation, sont d'avis que l'usage modèle doit être cherché uniquement dans la bouche des Parisiens bien élevés. En dehors des quelques partisans de la langue des anciennes petites résidences de la France, je n'ai trouvé que peu de dissidents. L'un est M. J. P. A. Martin, le seul phonéticien provincial que possède la France. Dans sa petite brochure: Parole et Pensée[1]), il s'exclame: „Mais nous nous demandons quel interêt nous pourrions bien avoir à forcer une partie de la population à prononcer . . .: *râge*, *pâge*, *râtion*, *pâille*, quand elle prononce: *rage*, *page*, *ration*, *paille*, en donnant aux *a* la même valeur que dans *panade*. A quoi bon cette uniformité de prononciation? Pourquoi vouloir établir une tyrannie phonétique? . . . Les habitants du Midi préfèrent aux sons sourds *â*, *ô*, *eu*, *é* les sons clairs *a*, *o*, *eu*, *è*; dans le Nord de la France, c'est précisément le contraire, et nous ne voyons pas que, pour être plus harmonieux et

---

1) Pontoise 1889, p. 10 s.

plus sonore, le français du Midi soit moins intelligible, moins correct que celui du Nord." M. Martin a raison, sans doute, bien que nous sachions qu'au Midi la langue (et la prononciation) française ne sont qu'une importation exotique;. mais la voix de M. Martin est celle du prophète dans le désert. — Les autres dissidents que nous avons trouvés, estiment que la meilleure prononciation est celle des méridionaux qui ont émigré à Paris et y ont perdu leurs provincialismes. On assure que les chanteurs et les acteurs les plus célèbres des grandes scènes de Paris ont eu leur berceau sur les bords du Rhône ou de la Garonne ou, du moins, sont originaires de la province. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier cette assertion, qui, en elle même, n'a rien d'improbable.

Il est donc entendu que, pour connaître le *bon usage*, il faut aller à Paris et y écouter les gens bien élevés, natifs de Paris même et aussi de la province, pourvu que ces provinciaux se soient corrigés de leurs imperfections dialectales, qu'ils portent avec eux comme les limaçons leur coquille et dont ils ne peuvent se débarrasser que dans la capitale. Et si nous suivons les conseils des grammairiens anciens et modernes, nous nous y attacherons, faute d'une cour, surtout aux gens de lettres, aux savants, aux grammairiens, aux avocats, aux orateurs ecclésiastiques et aux comédiens.

Malheureusement tout cela ne nous tire pas entièrement d'embarras. D'abord, il est très difficile de définir qui appartient aujourd'hui aux gens bien élevés et surtout qui n'y appartient pas. Faut-il y ranger seulement ceux qui ont leur baccalauréat? Mais alors il faut exclure tout le sexe féminin et même des personnes qui font la gloire de la littérature française. Ou bien suffit-il d'avoir reçu une bonne éducation primaire? Alors tout le monde est bien

élevé et peut prétendre à posséder la bonne prononciation. L'opinion générale est qu'il faut resserrer le cercle des autorités de langue. Mais même en nous bornant aux groupes que nous venons d'énumérer, il n'en est pas un seul dont l'autorité ne soit contestée. Personne ne croit plus aux lexicographes et aux grammairiens. On connaît les reproches qu'on a adressés à Littré d'avoir violenté la langue et d'avoir voulu lui imposer une prononciation qui ou avait fait son temps ou n'avait jamais été employée par personne. Les orthoépistes et les grammairiens se contredisent et se reprochent mutuellement leurs erreurs. Quant aux phonéticiens, il ne faut pas penser à les prendre pour guides. Ils aiment trop le langage familier, et cela les égare. De plus, nous l'avons vu, ils ne savent même pas, si la prononciation des provinces ne vaut pas celle de Paris. D'autres, après avoir disputé longtemps pour décider si les mots dissyllabiques de la langue française ont l'accent sur la première ou la dernière syllabe, sont arrivés à ce résultat surprenant et incroyable qu'ils n'en ont pas du tout. M. Legouvé[1]) nous édifie sur les avocats et les prédicateurs. „Allez au Palais, dit-il, dans la salle des Pas Perdus; abordez un avocat de vos amis et causez avec lui. Son débit sera naturel et simple. Suivez-le dans la salle d'audience; écoutez-le dire: „Messieurs les juges" et commencer sa plaidoirie; ce n'est plus le même homme, toutes ces qualités disparaissent; il était naturel, il devient emphatique; il causait juste, il parle faux, car on parle faux comme on chante faux. . . . Il ne faut pas être injuste pour les avocats; les prédicateurs sont absolument pareils. J'ai entendu bien des prédicateurs, je n'en ai en-

---

1) L'Art de la lecture. 21e éd. Paris, p. 76 ss.

tendu qu'un seul qui parlât complétement juste. Je ne le nommerai pas pour ne pas me brouiller avec tous les autres." A l'entendre, on croirait que M. Legouvé, académicien, conférencier, et auteur de plusieurs traités sur la lecture, possède le monopole de la bonne prononciation. Malheureusement ses confrères n'en croient rien; un célèbre théoricien et praticien, que je ne nommerai pas, pour ne pas le brouiller avec M. Legouvé, m'assure expressément qu'il faut se défier de ses décisions. Il nous reste les comédiens et leurs professeurs au conservatoire. Il est vrai qu'au dire de Littré le bon temps du théâtre est passé (v. ci-dessus p. X). Voyons néanmoins quels sont leurs principes! M. Dupont-Vernon, de la Comédie française, officier de l'instruction publique, professeur agrégé au conservatoire, les fait connaître dans un livre[1]) dont on me vantait beaucoup le bon sens. J'ai étudié ce livre: le bon sens y est, mais aussi une ignorance complète de la science phonétique dont la connaissance rendrait pourtant de grands services aux professeurs et aux élèves du conservatoire. Les prescriptions pratiques de M. Dupont-Vernon, dans son chapitre sur la prononciation, ne brillent ni par leur clarté ni par leur précision. Il demande qu'on prononce purement: „il faut se soumettre, sans tenir compte de son goût personnel, aux règles établies en matière de prononciation, *mais en rapprochant ces règles de l'usage*, et préférer, en cas de doute, ne pas choquer avec une prononciation qui ne serait pas tout à fait selon les règles, que de faire sourire avec une prononciation d'une trop rigoureuse exactitude". Il y a donc des règles théoriques, faites, sans doute, par les

---

[1]) L'Art de bien dire. 4e éd. Paris 1891.

orthoépistes et grammairiens, et un usage qui les contredit, et on peut même devenir ridicule quand on se fie trop aux théoriciens. M. Dupont ajoute: „Je viens de prononcer le mot d'usage et j'insiste sur ce point, car, en effet, l'usage est souvent plus fort que toutes les règles.“ Toujours la même distinction: l'auteur ne sait pas que de bonnes règles ne doivent que constater l'usage courant. M. Dupont-Vernon continue: „Nous rapprocherons donc toujours la règle de l'usage. Mais encore, faut-il s'entendre sur ce mot. — De quel usage faudra-t-il rapprocher la règle? Je réponds: de *l'usage accepté comme bon à Paris, par le plus grand nombre des gens bien élevés*, des honnêtes gens comme on disait au grand siècle. Remarquez que je n'ai pas dit: l'usage de Paris, mais *l'usage accepté à Paris*. Lorsqu'on est né à Paris, même dans un rang élevé de la société, on parle souvent mal, aussi mal quelquefois, qu'à Marseille ou à Bordeaux. Quand, par grand hasard, j'ai entendu une prononciation presque irréprochable chez un homme qui n'avait jamais pris de leçons de diction, j'ai dit à mon élève: „Monsieur, vous êtes né à Tours ou à Blois, mais vous avez étudié à Paris? — C'est qu'en effet on parle naturellement bien le français dans ces deux pays, mais, pour avoir une prononciation vraiment irréprochable et distinguée, il est nécessaire d'avoir respiré quelque temps l'air de Paris. — „Etudier à Paris, c'est naître à Paris,“ a dit Victor Hugo. Vous arrivez de certaines provinces avec une prononciation très régulière, mais légèrement guindée; il en est un peu de votre langage comme de la coupe de vos habits; cela est raide, cela n'est pas élégant. A Paris, vous apprenez à jeter dans votre prononciation un certain abandon, *une foule de négligences préméditées qui font le charme de la*

bonne prononciation. Vous apprenez, en un mot, à ne pas être esclaves de la règle. Voilà donc quel sera votre usage." Il y a du nouveau dans cette définition: le bon usage est celui du *plus grand nombre des gens bien élevés de Paris* (v. ci-dessus) agrémenté et égayé par une *foule de négligences préméditées*. Et si on a bien observé la prononciation de ce plus grand nombre et leurs négligences et qu'on ait donné à ces observations la forme de règles, il faut, paraît-il, se méfier de ces mêmes règles pour ne pas tomber dans le ridicule.

Nous nous méfions donc aussi des règles de l'auteur. Nous ne pouvons les réproduire ici; disons seulement, qu'il demande aux acteurs une *r* dentale, les mots *les*, *des*, *ces*, *ses*, *mes*, *tes* avec une *e* ouvert, et que ses autres prescriptions, si elles ne répétent pas des lieux communs, sont incomplètes, mal formulées et contestables. Elles n'ont de la valeur que pour qui veut connaître les idées personelles à M. Dupont-Vernon, qui, certes, ne sont pas sans intérêt.

On donne donc aux acteurs des règles à part qu'ils sont libres d'observer ou de ne pas observer et on leur recommande un *bon usage* vaguement défini. Ce n'est donc pas chez eux qu'il faut le chercher et nous ferons bien de les récuser, eux aussi, avec d'autant moins de scrupule que les poètes lyriques nous assurent presque unanimément que les acteurs ne savent pas lire ou déclamer des vers.[1]) Il est vrai qu'en revanche, les acteurs sont souvent d'avis que les auteurs ne savent pas lire leurs pièces, et il se trouve aussi des poètes modestes qui,

---

[1]) Voir les jugements de Th. de Banville et de M. Leconte de Lisle dans Lubarsch, l. c. pp. 25 et 28.

comme M. Sully-Prudhomme, ont peur de ne pas bien interpréter, par la parole, les pensées qu'ils ont développées dans leurs poésies. Il y a même des poètes qui affirment que les vers ne doivent pas être lus du tout, que les poésies ne sont que des rêves dont on s'éveille, dès que s'en approche la réalité, c'est-à-dire la lecture avec son interprétation toujours individuelle.

Thurot a donc raison: il n'y a pas actuellement à Paris un groupe de gens bien élevés qui puisse prétendre au droit de servir de type de la bonne prononciation. Le bon usage existe partout et nulle part. Il est d'autant plus difficile à trouver qu'en réalité il n'y a pas deux individus qui prononcent absolument de la même manière, et que le même individu prononce différemment en faisant un discours public, en déclamant des vers ou de la prose, „en parlant“ et „en causant“ (pour répéter la distinction faite par M. Legouvé). La prononciation diffère même selon qu'on déclame ou qu'on récite des vers héroiques ou lyriques (ou badins), et selon le genre de la prose qu'on lit. Les impressions et les sentiments qu'on éprouve ou qu'on veut exprimer, influent également sur la prononciation. Il faut donc ne pas chercher *un* bon usage, mais *plusieurs*, suivant les situations différentes dans lesquelles on peut se trouver, ou il faut chercher, comme le proposait déjà Saint-Réal, „une prononciation *moyenne* qui n'est pas tout à fait si licencieuse que celle de la conversation, ni tout à fait si régulière (il vaudrait mieux dire: artificielle) que celle du barreau et de la chaire.“ Saint-Réal trouve cette prononciation moyenne chez les comédiens (ce qui est juste, à peu près, quand on ne pense qu'à leur manière de parler dans la haute comédie) et chez ceux „qui lisent bien quand ils lisent haut“. En tout cas, la prononciation

moyenne ainsi que le bon usage ou les bons usages ne sont et n'ont jamais été que des *abstractions* plus ou moins arbitraires, et si les grammairens et les orthoépistes ne se sont jamais accordés, c'est qu'ils n'ont pas songé à s'entendre sur la méthode à suivre pour *construire* ce qu'on pourrait appeler le bel usage, c'est-à-dire l'usage le plus répandu pour les différents genres de style dans les groupes de la société qui, par la profession et la position de leurs membres, jouissent d'une certaine autorité en matière de langue.

On pourra se demander s'il vaut la peine de faire cette construction artificielle du bon usage. Il y a des nations qui se trouvent parfaitement bien sans qu'on y ait jamais pensé à chercher ce qu'il faut juger bon ou mauvais dans la prononciation. Les gens instruits ne s'en élèvent pas moins par une prononciation plus distinguée au-dessus du gros du peuple, et il y a même, pour chaque province, une convention tacite qui détermine ce qu'il faut éviter comme dialectal et ce qui est tolérable. Les théâtres, les discours publics, les sermons, l'orthographe, le commerce incessant des personnes instruites de tout le pays, les mille occasions de se rapprocher et de se parler qu'offrent les assemblées politiques, les villégiatures, les relations mondaines ou officielles, les rapports d'affaires et d'intérêts, tout cela exerce une influence égalisatrice dont les moyens de communication actuels augmentent l'action d'année en année. On y rencontre partout des personnes exemptes presque de tout accent local. Dans la France d'aujourd'hui, la situation n'est pas très différente. Les Parisiens de Paris se trouvent dans un contact perpétuel avec la majorité de ces Parisiens qui ont passé leur jeunesse en province: ces deux groupes échangent journelle-

ment, avec leurs idées, leur manière de prononcer. Ces deux catégories, à leur tour, se trouvent, dans leurs voyages ou à Paris même, dans un commerce incessant avec de véritables provinciaux, et là encore s'opèrent des échanges. De plus, dans les provinces françaises aussi, il ne manque pas de personnes, qui, sans avoir jamais vu Paris, sont néanmoins pures de ce qu'on nomme accent provincial; et par cela même qu'elles ne sont pas sous l'influence de la mode parisienne qui existe pour la prononciation comme pour tout le reste, elles peuvent passer sinon pour des modèles, du moins pour de bons types de la prononciation actuelle de la bonne compagnie.

La vie pratique crée donc spontanément une sorte d'usage normal ou conventionel pour la prononciation, seulement cet usage laisse une assez grande liberté et ne règle pas tous les détails: la masse ne tue pas l'individu. La théorie grammaticale ne peut que suivre ce mouvement. Néanmoins elle est indispensable. Les personnes isolées, tous ceux qui désirent s'instruire des détails de l'usage que suivent les classes élevées, surtout les étrangers qui veulent apprendre la bonne langue et le bel usage, demandent au grammairien de les éclairer et de leur dire comment on cause, on parle, on lit, et on déclame dans la bonne compagnie. Le grammairien ou orthoépiste, qui, pour savoir bien remplir son devoir, doit être phonétiste, fera donc *systématiquement* et *pour le détail* ce que la vie fait inconsciemment et pour l'ensemble. Il constatera, pour tous les styles et pour tous les sons, l'usage le plus répandu chez les gens du monde, et surtout chez les gens de lettres, les savants, les orateurs politiques et ecclésiastiques, les acteurs, les professeurs et les théoriciens de la langue, qui

aujourd'hui remplacent les cours du temps jadis, et c'est celui qu'il donnera comme bon ou normal. Il n'étudiera pas seulement le mot isolé qui, somme toute, ne s'emploie que rarement, mais surtout la prononciation employée dans les phrases. En outre, il ne se contentera pas d'observer la prononciation des personnes qui doivent être regardées comme des autorités de langue, il descendra aussi dans cette grande masse du peuple qui ne possède qu'une éducation élémentaire: c'est là que bat le cœur des langues modernes. Le simple maître d'école qui, par pédanterie bien intentionnée mais mal avisée, fait sentir une foule de consonnes qui n'avaient jamais été prononcées auparavant, exerce aujourd'hui une plus grande influence que tous les professeurs de diction. Les gens de lettres, ceux de la chaire et de la scène ne peuvent se soustraire, à la longue, aux évolutions de la langue, nées au cœur de la nation, dans les masses profondes de la bourgeoisie. Le théâtre, surtout, qui reproduit les scènes de la vie réelle, subit cette influence; il est assujetti à cet usage véritablement commun qu'il est bien loin de créer. Enfin partout où le langage employé dans les hautes classes et dans les classes moyennes de Paris est flottant, il ne reste qu'à recourir à l'étude de la langue des provinciaux, parmi lesquels les habitants de l'ancienne Ile de France ont, par l'histoire, droit à être entendus les premiers. Il n'y a pas de place ici pour la spéculation théorique comme l'aimaient les grammairiens des siècles passés; la grammaire moderne a renoncé une fois pour toutes à la prétention néfaste et stérile qu'avait celle du 16[e] et du 17[e] siècle de vouloir imposer des lois à la langue; elle se contente de constater, avec le plus grand soin possible, ce qui est, elle cherche à expliquer l'état actuel et à découvrir

les facteurs ou les lois qui régissent et qui ont régi le développement de la langue.

L'œuvre du grammairien qui veut fixer la prononciation de ses contemporains n'est, du reste, rien moins que facile. Nous ne voulons pas parler de la préparation scientifique qui lui est nécessaire, s'il veut mener ses recherches à bonne fin. Mais de tous les côtés se présentent des difficultés d'une nature plutôt technique. Il est assez facile de trouver des gens bien élevés et de bonne volonté qui se prêtent même à des expériences phonographiques faites avec les excellents appareils qu'on vient d'introduire dans la science phonétique. Mais l'application de ces instruments qui leur donne l'air de martyrs les décontenance et leur fait perdre l'équilibre lingual. Malgré eux, ils égarent ou trompent souvent leur examinateur. Celui-ci, quand même, après coup, il s'aperçoit de ses erreurs, a en tout cas perdu son temps. En outre, il ne faut pas trop compter sur la patience des personnes de bonne volonté. Ceux dont le concours est salarié, souvent ne comprennent pas les expériences qu'il s'agit de faire, souvent ne s'y intéressent pas: leur indifférence induit en de nouvelles erreurs. Les gens les plus instruits sont toujours embarassés par les questions qu'on leur fait sur des détails de leur prononciation, et s'ils ne sont pas grammairiens et ne savent pas s'observer, ils donneront, pour la plupart, des réponses qui ne méritent qu'une foi très limitée. Qui se sent observé, est toujours enclin à poser, pour ainsi dire: pour beaucoup, l'aspect d'un phonétiste qui les examine fait l'effet d'un espion contre lequel il faut se tenir sur ses gardes. Les meilleures observations phonétiques sont faites sur des personnes qui ne se savent pas observées. Mais on ne peut observer personne à son

insu quand il faut employer des appareils; même quand on veut seulement entendre le même individu s'exprimer dans les différents genres de style, on ne peut pas lui cacher son projet: les notes qu'il prend, trahissent l'examinateur. On ne peut pas même s'examiner soi-même sans courir risque de se tromper: la réflexion nous fait perdre l'ingénuité. Il n'y a que les acteurs, les conférenciers, et les lecteurs publics qu'on peut observer sans qu'ils le sachent. Mais là aussi, les inconvénients sont nombreux. Rien de plus facile, en effet, que de fréquenter les théâtres, d'y entendre les mêmes acteurs, soit dans les mêmes rôles, soit dans des rôles différents, et d'y prendre autant de notes qu'on veut. Mais d'abord cette étude est très coûteuse, même pour la minorité des grammairiens et des phonétistes qui n'est pas astreinte à une sage économie. Ensuite, pour savoir ce qui est artificiel dans la prononciation des acteurs sur la scène, il faudrait pouvoir les observer aussi dans leur vie privée, quand ils parlent sans contrainte. Même inconvénient pour les conférenciers de toutes les catégories; et justement les acteurs, les conférenciers et les gens de lettres les plus en vue sont les moins accessibles dans la vie privée. On ne peut vraiment pas leur demander de perdre leur temps en de longues interviews et d'ennuyeux examens faits par des grammairiens ou des phonétistes dont ils ne savent pas apprécier la compétence et dont les études ne leur inspirent souvent qu'un médiocre intérêt. Toutes ces difficultés ont eu pour effet que, tout en prétendant enseigner le bon usage, les orthoépistes et lexicographes de tous les temps ont enseigné simplement le leur; ils faisaient beaucoup, s'ils l'idéalisaient ou profitaient des quelques observations que le hasard de leur entourage leur avait fait

faire. Assez fréquemment ils altéraient même la vérité par des assertions hasardées, nées de quelque théorie qui leur tenait à cœur.

A côté des difficultés que nous venons d'énumérer il y en a d'autres: celles de bien entendre et de bien noter ce qu'on a entendu. De même qu'il n'y a pas deux individus qui prononcent exactement de la même manière, il n'y en a pas deux qui entendent exactement de la même manière, même quand ils ont reçu la même éducation phonétique. Car il faut une préparation spéciale pour bien entendre les sons de la langue comme pour bien entendre ceux de la musique. Des habitudes individuelles ou nationales, des idées préconçues ou des préjugés enracinés, des influences orthographiques dont on ne se rend pas compte, conduisent involontairement à des erreurs d'acoustique. Toutes les observations faites sur les fonctions des organes vocaux sans l'aide de bons appareils phonographiques doivent être acceptées avec le plus grand scepticisme. Mais quand même le phonétiste a bien entendu, comment doit-il figurer les sons entendus? Il y a presque autant de systèmes de transcriptions phonétiques que de phonétistes; ces systemes doivent leur existence ou à des principes ou à des besoins différents, souvent seulement à la vanité puérile de leurs inventeurs. Le meilleur système serait peut-être celui qui figurerait non les sons, mais leurs parties constitutives; on l'a entrepris, mais il est tellement compliqué qu'il devient illisible, sans atteindre pour cela l'exactitude idéale qu'il faudrait lui demander. En général, on s'est contenté d'employer l'alphabet latin, auquel on ajoutait quelques lettres spéciales, et qu'on affublait de signes diacritiques destinés à rendre les nuances dont les sons exprimés par une même lettre

sont susceptibles. Plus ces alphabets phonétiques (qui, naturellement, ne connaissent qu'un signe pour chaque son) sont exacts, plus ils sont surchargés de signes diacritiques, plus aussi les textes transcrits offrent de difficulté au lecteur et plus il s'y glisse d'erreurs. Et, dans ces notations figurées, les erreurs typographiques deviennent, pour ainsi dire, des erreurs de prononciation. Enfin, la transcription phonétique la plus scrupuleuse ne parvient jamais à rendre exactement la prononciation entendue; elle lui ôte son individualité, elle ne rend pas le timbre personnel de la voix, elle néglige plus ou moins les sons transitoires et les intonations. Il faudrait toujours ajouter une notation musicale avec des indications scrupuleuses des andante, des crescendo, des decrescendo, en un mot, de l'expression linguale ou acoustique des mouvements de l'âme, et un commentaire dans le genre de ceux que donnent les Coquelin dans leur Art de dire le monologue.[1]) L'idéal serait d'examiner toujours à l'aide d'un phonautographe et de faire multiplier les inscriptions de l'appareil, mais là encore surgissent une foule de difficultés dont une des plus grandes est de savoir lire les courbes faites par l'inscripteur de la parole. On ne pourra jamais espérer de faire accepter leur lecture à un public qui ne se compose pas exclusivement de phonétistes bien expérimentés.

Mais ne nous perdons pas dans des problèmes qui appartiennent à l'avenir! Ce que nous venons de dire suffira pour excuser les imperfections de notre petite étude. En allant à Paris, j'ai voulu voir si, dans les classes élevées, il y a une telle conformité de prononciation, même

---

[1]) 6e éd. Paris 1889. Ollendorff.

dans le détail, qu'elle permette de fixer une sorte de bon usage; en quoi l'usage reçu à Paris est conforme à celui des gens bien élévés des différentes provinces; s'il faut faire des distinctions de prononciation et pour les différents genres de style, et pour les différents groupes de bonne compagnie et quelles sont ces distinctions à faire; quelles sont les particularités de la prononciation des Parisiens de Paris et comment les provinciaux de la bonne socétié immigrés à Paris s'arrangent avec elles; enfin, quelle est la prononciation des classes moyennes et quelle influence elle exerce sur celle des hautes classes. Je n'ai pas eu l'illusion de pouvoir trouver, en quelques mois, la réponse à toutes ces questions qui demandent de longues études, cependant j'ai voulu et j'ai pu m'orienter au milieu de ces problèmes et collectioner quelques matériaux qui permettront de jeter un coup d'œil dans le laboratoire de la prononciation vivante. C'est une partie de ces matériaux que je publie dans les pages qui suivent. Ils serviront à éclairer la question compliquée du *bon usage*. Muni des recommandations de MM. Rod, Rousselot, Mgr. d'Hulst et M. d'Arbois de Jubainville, je me suis présenté chez les *honnêtes gens* dont on a lu les noms sur le titre de cette brochure et qui n'ont pas besoin d'être recommandés aux lecteurs comme témoins dignes de foi de la prononciation de *la bonne compagnie*. Tous ces messieurs m'ont accueilli avec bienveillance et se sont exécutés avec la meilleure grâce du monde en me lisant, récitant ou déclamant des pièces de leur composition et choisies par eux ou proposées par moi-même. En les écoutant, j'ai inscrit sur mes textes préparés d'avance les particularités que j'ai pu saisir dans leur prononciation; des échanges d'idées sur des détails de prononciation et sur la meilleure

manière de lire ou de déclamer des vers accompagnaient la lecture. Il va sans dire que, si l'occasion se présentait, j'ai observé mes *sujets* quand ils parlaient en public, ignorant la présence d'un espion de leur prononciation. M. Silvain et Mme Bartet n'ont été entendus par moi qu'au théâtre. M. G. Paris qui comme M. Daudet me lisait un texte transcrit déjà par M. P. Passy, a bien voulu lire l'épreuve de son texte de sorte que, pour sa part, on a la prononciation telle qu'il voulait l'avoir ou qu'elle lui paraît recommandable et telle que je l'ai entendue. Tous les textes sont accompagnés de variantes qui représentent la prononciation de M. Omer Jacob, élève de l'École des Chartes et licencié ès lettres, type d'un Parisien de Paris, qui m'avait été présenté comme tel par MM. G. Paris et Morel-Fatio, juges dont on connaît la compétence, et qui m'a secondé dans mes études avec autant de patience que d'intelligence. Ces variantes nous montrent comment un même individu, instruit et *bien élevé*, Parisien d'origine, lit et récite des textes des styles les plus différents. J'ai tenu à avoir des échantillons de tous les genres de style et je les ai ordonnés, en commençant par un simple récit et en finissant par une pièce du lyrisme le plus élevé. Malheureusement, en commençant la collection qui suit, j'avais mal choisi mon temps: une partie des auteurs dont j'aurais voulu fixer, autant que possible, la prononciation, était déjà à la campagne. C'est pourquoi je n'ai pas pu donner par ex. un dialogue familier en prose dit par un auteur de comédies, ni la prononciation d'un avocat ou d'un orateur politique, dignes de prendre place à côté de nos témoins de langue. M. le comte de Mun qui avait bien voulu me promettre son concours a dû, au dernier moment, se soustraire à mon inquisition phonétique.

Faut-il ajouter que toutes les personnes qui ont eu la bonté de m'accorder une audition ont lu ou déclamé selon ce qu'on appelle les règles de l'art? Certes, ils n'ont jamais manqué de mettre l'accent logique sur les dernières syllabes sonores d'une phrase ou d'un membre de phrase après lequel il fallait ponctuer. La régularité de leur ponctuation ou de leur accentuation qui variait naturellement dans le même texte selon la rapidité de la lecture ou de la récitation, m'a permis de renoncer à indiquer les repos par d'autres moyens que les signes de ponctuation ordinaires. Je n'ai donc marqué que les accents oratoires, par des ou des `, selon l'intensité de l'accent. Je n'ai pas tenté d'indiquer les différentes intonations, d'abord parce qu'il m'a été impossible de prendre tant de notes en même temps, puis, parce que les essais qu'on a faits jusqu'à présent pour figurer, dans des transcriptions phonétiques, les modulations de la voix, sont tellement imparfaits qu'ils ne m'ont pas encouragé à les suivre. Enfin, j'ai peur de ne pas avoir toujours été assez conséquent; par ex. je n'ai pas toujours eu égard à la distinction des voyelles brèves et des moyennes. J'ai cherché, surtout, à constater le plus scrupuleusement possible le timbre (la qualité) des sons et je n'ai noté que ce que j'ai entendu sans me soucier d'aucune théorie phonéticienne. Les observations que j'ai pu faire avec les appareils phonographiques de M. Rousselot et sous sa direction m'ont fortement convaincu du peu de confiance que méritent ces théories. On ne s'étonnera donc pas de me voir figurer souvent des *o͜a* et des *ǫ͜a* où l'on s'attend aux *ụa* préconisés par les „jeunes phonéticiens“, de simples *ą* ou *ą̈* où l'on s'attend à des *ã* et des *æ̃* qui existent peut-être intentionellement, mais ne réussissent pas à se

faire entendre. Les traits les plus intéressants sont relevés dans les notices qui précèdent les textes. Je suppose connues les articulations ordinaires de la prononciation française; pour faciliter la lecture, je n'ai pas groupé les lettres d'après les mesures de la langue parlée, mais j'ai fait imprimer chaque mot isolément: la ponctuation, les *sandhis* marqués et le sens des phrases n'admettent guère d'erreur sur la place des repos.

Il me reste à exprimer mes remerciements les plus empressés à tous ceux qui m'ont secondé dans cette étude et qui me l'ont rendue possible, particulièrement à MM. E. Ritter, E. Rod et Omer Jacob.

Explication des Signes.

ū = ou fermé long : d*ou*ze.
u moyen : d*ou*x.
ụ = ou mi-ouvert (moyen).
ų = ou ouvert.
ō = o fermé long : r*o*se.
o moyen : be*au*,
ọ = o mi-ouvert (moyen).
ô = o ouvert long : m*o*rt.
ǫ moyen : h*o*mme.
ŏ bref : h*o*tte.
ā = a fermé long : p*â*te.
a moyen : p*a*s.
ạ = a mi-ouvert (moyen).
ą̂ = a ouvert long.
ą moyen : *a*cte.
ą̆ bref : p*a*tte.
ę̂ = e ouvert long : *ê*tre.
ę moyen : proc*è*s.
ę̆ bref : br*e*f.
ẹ = e mi-ouvert (moyen).
e = e fermé moyen : abb*é*.
ē long.
į = i ouvert.
ị = i mi-ouvert (moyen).
i = i fermé moyen : d*i*t.
ī long : d*i*se.

œ̨ = eu ouvert (moyen).
œ̨̄ long : n*eu*ve.
ẹ = eu mi-ouvert : *e* sourd.
(ẹ) = e sourd très faible.
œ = eu fermé moyen : hid*eu*x.
œ̄ long : hid*eu*se.
ų̈ = u ouvert : d*u*c.
ụ̈ = u mi-ouvert (moyen).
ü = u fermé moyen : d*u*.
ǖ long : d*u*re.
ȭ (= on), nasale de l'*o* ouvert, long : t*om*be.
õ moyen : b*on*.
ã̄ (= an), nasale de l'*a* fermé, long : ch*am*bre.
ã moyen : *an*.
ẽ̄ (= in), nasale de l'*e* ouvert, long : l*im*be.
ẽ moyen : v*in*.
œ̃̄ (= un), nasale de l'*œ* ouvert, long : h*um*ble.
œ̃ moyen : j*eu*n.
ą̃ nasale très faible de l'*a* : *en*nuyer.
a͜i, o͜a etc., diphtongues.
i̯, *i* consonne (le *y* dans *yacht*).

u̯, *ou* consonne (le *ou* dans *ouate*).
ü̯, *u* consonne (le u̯ dans *huile*).
h, *h* allemand : allem. *hoch*.
š, chuintante sourde : *ch*er.
ž sonore : *j*'ai.
ϑ, *th* anglais sourd : thing.
ˡ, *l* sourde.
ʳ, *r* sourde.
ɹ, *r* grasseyée : ce*r*cle (prononciation parisienne).
ñ, *n* mouillée : ga*gn*er.
ŋ, *n* vélaire : allem. ba*ng*e.
n̄, *n* longue.
', petite pause, remplaçant un e sourd.

ALPHONSE DAUDET.

M. A. Daudet (né à Nîmes, le 13 mai 1840, élevé en Provence, à Paris depuis 1857), a lu assez couramment le passage suivant emprunté à son Tartarin de Tarascon, et en a répété le commencement avec un peu plus de rapidité. Dans cette seconde lecture, il y avait quelques *e* sourds (ou muets) de moins; *dẹ se (de ses*, p. 3, l. 6) fut transformé en *t se.* On doit regarder comme traces de la provenance méridionale de M. Daudet: la conservation assez fréquente d'un *e* féminin final [dans *merle* (p. 3, l. 13), *locale* (p. 7, l. 6), *vile* (p. 3, l. 3 etc.), *daube* (p. 7, l. 14), etc.]; *e* ouvert dans *sait* (p. 5, l. 14); *œ* ouvert dans *vieux* (p. 7, l. 13). L'*r* de M. Daudet n'a rien de particulier; il prononce les mots *les, des* etc. généralement avec un *e* fermé; sa prononciation irrégulière de *milieu* (comme *miįœ*, p. 9, l. 8) est due probablement à une petite inadvertance qui, en ce cas, l'a laissé tomber dans un parler peut-être trop familier. L'organe de M. Daudet est clair et sympathique, son articulation distincte et énergique, le timbre de sa voix moyen, sa diction élégante et soignée.

Les variantes données en bas indiquent les prononciations divergentes de: M. P. Passy, Français parlé, [2] p. 11 p. ss *(P)*; M. Jacob, de Paris *(J)*; Mlle Boulet, Parisienne *(B)*; M. Zbinden, professeur au lycée de Genève *(G)*; MM. Mital *(L^m)*, Raffin *(L^r)* et Vernier *(L^v)*, Lyonnais, élèves du lycée de Lyon *(L)*; Mme Lachaud, native de la Bastide (Vaucluse) *(A)*; Mme Cardonnet, Montpelliéraine *(M)*; M. Mondin, Tourangeau *(T)*; M. Rivière, Caennais *(C)*, et M. Delarue, Amiennois *(Am)*. On reconnaîtra facilement les coïncidences répétées de la prononciation de M. Daudet avec celle de ces compatriotes du midi, dont, surtout, Mme Cardonnet représente bien l'accent. -- Les variantes mises en parenthèse ne sont pas entièrement assurées.

La chasse à Tarascon.

La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela depuis les temps mythologiques où la Tarasque faisait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

Donc, tous les dimanche matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir! Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas le moindre lapereau, pas le plus petit cul-blanc.

Elles sont cependant bien tentantes ces jolies colinettes tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de la-

---

vu̯âr *P*; voăr *T*. mą̇lœ̨.r] mą́lœ̨r *J Am*. mă.k] măkę *M*. i̯l măk] i mă.k *P*. — 9. ąpsœ̨́lümã] ąpsœ̨lümâ *P*. — 10. bêt] bętę *M*. bêt] bętę *M*. lõ.gę] lõ.g *PJBGLATC Am*. — 11. ęlz õ] ęz õ *P*; ęlęz õ *A*. s] sę *AMT Am*. mefi̯e] mę́fi̯e *C*; mefi̯e *AMT*. — 12. sẽ] sęŋk *M*; sẽk *Am*. li̯œ] lii̯œ̨ *M*. li̯œz *Am*. vidę] vid *PJBGAT* (vịd) *L*. — 13. niz] ni *PLATC*. paz] pa *P*; pąz *B*. męrlę] mę̆rl *PJBGLAT Am*. lę mu̯ẽdr] l mu̯ẽdrę *PT*; lę mu̯ẽdrę *BA Am*; l mu̯ẽdr *G*; lę moęŋdrę *M*. ląpęro] ląpro *PJBGLAT Am*.; lapęro *M*; lapro *C*. — 14. lę] l *PJGL*. pti] pęti *AM*. küblã] külblã *M*. — 15. ęl] ę *P*; ęlę *M*. spãdã] sępãdã *C*; sępąndąŋ *M*. tãtã.t] tąntąntę *M*. žǫli] žœ̨li *PL*. kǫlinĕt] kǫlinętę *M*. tąrąskǫnêz] tąrąskǫnêzę *MC*. — 16. tu̯t] tut *PJ*; tutę *M*. dę mirt] d mirt *PGLT*; dę mirtę *M*; mịrtę *C*. *Am*. lą́vã.d] ląvąndę] *M*; ląvã.dę *C*; lavã.dę *Am*. rǫ́mąrẽ] rǫmąręŋ *M*. sę] se *PJBGLAMT Am*. ręzẽ] rezẽ *P*.

lą šąs a tąrąskȫ.

lą šąs e lą pąsi̯ȫ de tąrąskǫnę, e sęlą dępṻi le tā̆ mitǫlǫži̯k u lą tąrąskę fęzę le sā̆ ku dā̆ le mąrę dę lą vilę, ę u lę tąrąskǫnę dąlôr ǫrgąnizę de bąttü kȫtr ęl(ę). — i̯l i̯ ą bó žūr, kǫm vu vǫ́ąi̯e.

dȫ.k, tu lę dimā̆.š mątē̆, tąrąskȫ prā̆ lez ąrm e sôr dę se (tse) mü.r, le sąk o do, lę füzi sür lepȫl, ąvęk œ̃ trā̆blęmā̆ dę ši̯ē̆, dę fürę, dę trȫ.p, dę kǫr dę šąs. — se süpęrb ą vṷā̆r! pąr mąlœ̨.r, lę žibi̯e mā̆.k, i̯l mā̆k ąpsǫ́lümā̆.

si bêt kę sṷą le bêt, vu pā̆se bi̯ē̆ ką lą lȫ.gę, ęlz ȫ fi̯ni pąr s mefi̯e.

ą sē̆ li̯œ otūr dę tąrąskȫ, le tę́ri̯e sȫ vid(ę), le niz ąbā̆dǫne. páz œ̃ męrlę, pa lę mṷē̆dr ląpęro, pa lę plü pti küb ā̆.

ęl sȫ spā̆dā̆ bi̯ē̆ tā̆tā̆.t, se žǫli kǫlinē̆t tąrąskǫnêz, tṷt pąrfüme dę mi̯rt, dę ląvā̆.d, dę rǫmarē̆; e sę bo ręzē̆

---

1. lą] la *Am.* e] ę *PG.* lą] la *Am.* pąsi̯ȫ] pą́siȫ *A*; pasi̯ȫ *P*; pā̆si̯ȫ *C*; pā̆́si̯ȫ *J.* tąrąskǫnę] tąrąskǫne *Am.* sęlą] sęla *JLM Am.*; slą *PBGT.* dępṻi] dpṻi *P*; depṻi *A.* le] lę *C.* — 2. tąrąskę] tąrąsk *PJGLAT Am.*; tarąsk *BC*; tarąskę *M.* mąrę] marę *Am.* — 3. dę] d *PJBGL.* vilę] vil *PJBGLAMT* (vi̯l) *C.* lę] le *PJBGLAMT Am.* tąrąskǫnę] tąrąskǫne *Am.* dąlôr] dąlōrs *Am.* ǫrgąnizę] -ïzę *P.* — 4. ęlę] ęl *PJBGLAT* (ē̆l) *C Am.* i̯l i̯ ą] i̯l i̯ a *MT Am*; i i̯ ą *P.* vǫ́ąi̯e] voąi̯é *JC*; vṷąi̯e *PBGLAMT Am.* — 5. le] lę *C.* mątē̆] mátē̆ *Am*; mątęŋ *M.* ąrm] ąrmę *M.* sôr] sȫr *J.* — 6. dę se] t se *GL.* füzi] füzil *M.* epȫl] ępȫl *C*; epǫlę *M*; epȫl *Am.* — 7. œ̃ trā̆blęmā̆] œ̨n trąm-blęmąŋ *M.* dę ši̯ē̆] t ši̯ē̆ *PL*; de ši̯ē̆ *Am.* dę fürę] t fürę *P*; de füre *Am.* dę trȫ.p] t trȫ.p *P*; dę trȫpę *C*; de trȫpę *Am*; dę trȫb *J*; de trǫmpę *M.* dę kǫr] de kǫr *Am.* dę šąs] dę šąs *PBGAT Am.* (dę šā̆s) *C*; t šā̆s *L*; dę šąϑę *M.* — 8. se] sę *P(BGLAMT Am).* vṷā̆r]

vande, de romarin; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre qui s'échelonnent au bord du Rhône, sont diablement appétissants aussi! Oui, mais il y a Tarascon derrière, et dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leur feuille de route, et quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue en long triangle, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort: „Voilà Tarascon! voilà Tarascon!" et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades tarasconnaises et qui s'entête à vivre là. A Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom: il s'appelle le Rapide. On sait qu'il a son gîte dans la terre de monsieur Bompard, — ce qui, par parenthèse, a doublé et même triplé le prix de cette terre, — mais on n'a pas encore pu l'atteindre.

---

voa̯la *M T (bis)*. tu̯t] tutę *LAM* — 9. bā.d] ba̧ndę *M*. krǫšę] krǫšę *P*; krǫše *M Am*. — 10. fę] fĕt *Am*. d žibi̯e] dę žibi̯e *JAM Am*. i̯ nę] i̯l nę *JBGAMTC Am*; i n *P*; i̯l n *L*. ręstę] ręst *J Am*. dāl] dā lę *A M*. pęi] pei *PL Am (BGAMT)*. vi̯œ] vi̯œ̨ *M*. — 11. kǫkē] kokē *Am*. dę] d *P(JLTC)*. li̯êvr] li̯ęvr *A*. ešá̧pe (*ou* ešâpe)] eša̧pe *PBGLAT Am*. kǫm] kǫmę *M*. sęptābrizad] sęptābrīza̧d *P*; sęptābriza̧d *L*; sęptābrizadę *AC*; sęp-ta̧mbrizadę *M*. — 12. ta̧ra̧skǫnêz] ta̧ra̧skǫnêzę *M*; taraskǫnêz *Am*. ātēt] a̧ntęt *M*. a̧] a *J*. vīvr] vi̧vrę *PBGLAM*. la] la̧ *P*. sę li̯êvr] s li̯êvr *P*; sę lii̯êvrę *A*. — 13. e] ę *P(BGLAM Am)*. a] a̧ *P*. i̯ sa̧pĕl] i̯l sa̧pŏl] *JBGLAM Am*. ra̧pid] ra̧pīdę *MC*; rapīdę *Am*. — 14. sę] se *PJLBAMTC Am*. žitę] žit *PJBGLAT Am*. *(C)*. msi̯œ] mǫsi̯œ̨ *M*; mǫsi̯œ *C*. Bōpār] Bōpár *P*; Bō'par *Am*. sę] s *PL*.

mŭska gõfle t sükr ki sešlǫnt o bôr dü ron(ę) sõ dįablęmăt ąpetisăz osi! ųi, mę, įl į ą tąrąskõ dęrįêr, e dăl pti mõdę dü pųąl e dę lą plüm, tąrąskõ e trę mąl nǫte. lez ųązo t pąsaž œ mêmę lõ mąrke dün grăd krųą sür lœr fœį dę rut(ę), e kă le kąnār sovāž desădă vęr lą kąmąrg ă lõ triăgl, ąpęrsoąv dę lųẽ le klǫše dę lą vilę, sęlųi ki ęt ă têt sę męt ą krije bįẽ fôr: „vǫąlą tąrąskõ!“ vǫąlą tąrąskõ!“ e tųt lą bă.d fęt œ̃ krǫšę.

Brĕf, ă fę d žibįe, į nę ręstę plü dăl pęi kœ̃ vįœ kǫkẽ dę lįêvr, ešąpe kǫm pąr mirākl o sęptăbrizad tąrąskǫnêz e ki sătĕt ą vīvr la. ą tąrąskõ, sę lįêvr e trę kǫnü. õ lųi a dǫne œ̃ nõ: į sąpĕl lę rąpid. õ sę kįl ą sõ žit(ę) dă lą têr dę msįœ Bõpār — sę

1. mŭska] mŭską *P*; mųską *B*; mųska *T Am*. t sükr] dę sükr *M. Am*. ešlǫnt] ešlǫn *PBGLT*; ešęlǫnę *M*. ronę] rõn *PJBGLTC*; rǫnę *M*; rŏn *Am*.; rôn *A*. — 2. dįablęmăt] dįablęmă *PBGL AMT*. ąpetisăz] ąpetisă *PJBGLMTC*; ąpętisă *A*. osi] ǫsi *A*. mę] męz *JBGATC Am*. įl į ą] į ą *P*; įl į a *C. Am*. — 3. dęrįêr] dęrįêrę *M*. dăl] dă lę *JBAM*. pti] pęti *AMC*. mõ.dę] mõ.d *PJBGLATC Am*.; mǫndę M. pųąl] pųąl *P*. dę lą] d lą *PBGLAT Am*. plüm] plųm *J Am*.; plųm *C*; plümę *M*. — 4. e] ę *P(BGLAMT Am)*. lez] lęz *TC*. ųązo] oazo *T*. t pąsaž] d pasâž *P*; d pąsaž *T*; dę pąsažę *M Am*. mêmę] mêm *PBLAMT Am*.; męm *J*. — 5. dün] dünę *LA*. grăd] gră.d *P*; grąndę *M*. krųą] krųa *P*; kroa *M*. rutę] rut *PBGLAT Am*.; rųt *J* (rŭt) *C*. kąnār] kąnâr *P*; kanār *M*. — 6 sovāž] sovâž *P*; sóvaž *B*; sovažę *Am*; *s*ovažę *M*. desădă] desąndă *M*. kąmąrg] kąmąrgę *MC*. ąpęrsoąv] ąpęrsųâv *P*; ąpęrsųăv *PBG*; ąpęrsųav *LA*. — 7. dę lą] d lą *PBT* vilę] vil *PBGLAT*; vįl *J*., vįlę *Am*. sęlųi] sųi *P*. ki] kį *PL* ęt] ęt *PJBLAMTC*; et *Am*. têt] tętę *M*; tęt *Am*. sę męt] s mę *P*, sę met *Am*. — 8. krije] krie *P*. vǫąlą] vlą *P*; voąlą *JBLA Am*; vųąlą *GC*;

A l'heure qu'il est même, il n'y a plus que deux ou trois enragés qui s'acharnent après lui. Les autres en ont fait leur deuil, et le Rapide a passé depuis longtemps à l'état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu'il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

Ah ça! me direz-vous, puisque le gibier est si rare à Tarascon, qu'est-ce que les chasseurs Tarasconnais font donc tous les dimanches?

Ce qu'ils font? ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un saucissot, quelques anchois, et commen-

---

l] lę *AMC Am.* e] ę *P(BGLAMT Am).* rār] râr *P.* — 10. kęskę] kęskę *P*; keskę *B.* tąrąskǫne *Am.* dimā.š] dimāšę *M.* — 11. ski] skịl *JBGLAMTC Am.* i] ị(l) *J*; ịl *BGLAT Am.* vōt] vō *P(M)* vō(t) *B.* plęn] plĕn *J*; plęnę *M.* kāpāñ] kāpąñ *PBGLAT(C)* Am; kąmpąñę *M.* ą] a Am. dœz] dœ *P.* trụą] trụa *P.* — 12. dę lą] d lą *PJBGLAT.* vilę] vil *PBGLAMT Am* (vịl) *J.* i s] ịl s *JL*; ịl sę *BGTC Am*; i sę *M.* reünịs] reünis *P*; reünisę *M.* pti] pęti *PC(BGLAMT Am).* dę] de *Am.* — 13. ąlōž] ąlō.ž *P*; ąlōžę *Am.* trākilmāt] trākilmā *P(BGLAMT Am)*; trākilęmā *J*; trākịlęmā *M.* ōbr] ōbʳ *B*; ō.br *Am.*; ōbrę *AM*; ō.b *P*; ōb *JG.* vịœ̨] vịœ *P(BGLAT Am. (JC).* œ̨n] œ̃n *P.* — 14. tīr] tīrę *M.* dę bœ̨f] d bœ̨f *PBGL Am.* dōbę] dōb *PBGLAT*; dǫbę *M Am.* — 15. ǫñō] oąñō *LAT*; ǫąñō *M.* sǫsiso] sosiso *PGMC,* sǫsịso *GBLʳᵛA Am.* kęlkęz] kęks *P.* āšụą] āšụa *Am*; ākụą *T.* kǫmāst] kǫmā.s *PJMT*; kǫmāsęt *A.* — 16. ētęrminabl] ētęrminąbl *P(BGT)*; ētę́rminabl *A.* ąroze] ąrōze *P*; ąrǫze *LM*; ąróze *A.* t se] dę se *AM Am.* žǫli] žœ̨li *PL*; žǫ́li *A.* rōn] rôn *A*; rǫnę *M*; rŏn *Am.* — 17. šāte] šąnte *M.*

ki, pąr pąrãtêz, a duble, e męm triple lę pri dę sęt têr, męz õ na paz ãkôr pü lątẽ.dr.

ą lœ̜.r kįl e mêm, į nį a plü kę dœz u trųąz ãrąže ki sąšąrnt aprę lųi.

lez õtr ąn õ fę lœ̜r dœ̜.į, e lę rąpid(ę) a pąse dępųi lõtãz ą leta dę süpęrstisįõ lǫkąlę, bįẽ k lę tąrąskǫnę sųą trę pœ süpęrstisįœ dę są nątür e kį mãž lez irõdęl ã sąlmi, kãt įl ã trüv.

a są m dire vu, pųiskę l žibįe e si rãr ą tąrąskõ, keskę le šąsœ.r tąrąskǫnę fõ dõ tu le dimã.š?

ski fõ? i sã võt ã plęn kãpãñ ą dœz u trųą lįœ dę lą vilę, i s reünįs pąr pti grup dę sẽk u sis, sąlõ.ž trãkilmãt ą lõbr dœ̃ pųi, dœ̃ vįœ̜ mü.r, dœ̜n ǫlivįe, tir dę lœ̜r kąrnįe œ̃ bõ mǫrso dę bœ̜f ã dõbę, dez ǫñõ krü, œ̃ sǫsiso, kęlkęz ãšųą, e kǫmãst œ̃ dezœ̜ne ẽtęrminabl, ąroze dœ̃ tse žǫli vẽ dü rõn ki fõ rir e ki fõ šãte.

---

1. pąrãtêz] pąrąntêzę *M.* a] ą *P.* duble] dúble *J.* triple] tríple *J*; trible *M.* lę pri] l pri *P (G).* dę sęt] t sęt *PJBGLT*; dę sętę *AM.* — 2. têr] tęrę *M.* męz] mę *P.* a] ą P. paz] pa *P*; pąz *B.* ãkôr] ãkôrę *M.* ątẽ.dr] ątęndrę *M.* — 3. œ̜.r] œ̜rę *M.* e] *P (BG etc.)* į n į a] į ą *P*; įl nįa *BGLAMTC Am.* kę] k *P(BGLAT).* dœz] dœ *PB.* trųąz] trųaz *P*; troą *M.* — 4. ąšąrnt] ąšąrn *P.* — 5. lez] lęz *G.* ąn] ãn *P.* lę] l *PJBGL.* rąpidę] rąpid *PBGLAT Am.* pąse] pase *PG (A Am)*; pãse *C.* — 6. dępųi] dpųi *P.* lõtãz] lõtã *P(BGLAT)C*; lǫntã *M.* eta] etą *P.* dę] t *PJGL*; süpęrstisįõ] süpęrstisįõ *Am.* lǫkąlę] lǫkąl *PJBGLAMTC Am.* lę] l *P(BGLT).* — 7. tąrąskǫnę] tąrąskǫne *Am.* pœ] pœ̜ *M.* süpęrstisįœ] süpęrstisįœ̜ *M.*, süpęrstisįœ *Am.* dę są] t są *PJBGL.* nątü.r] nątürę *M.* į mãž] i mã.ž *P*; įl m. *JBG(L)ATC Am*; įl mąnžę *M.* — 8. lez] le *P*; (lęz *C).* sąlmi] sąlmis *Am.* ã] ąn *M.* trüv] trüvę. *M.* — 9. a] ą *P.* są] sa *Am.* m] mę *AMC Am.* dire] dïre *P*; diré *C*; *(les autres*: dire-vú, *comme au texte).*

cent un déjeuner interminable, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C'est à dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toute sa force, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, — selon les conventions.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance, à l'usage des maladroits; mais on ne connait guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant!

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil.

JC; ịnütịl *L*; inütịl *Am*; inütilę *M*. dę] d *L*. dır] dırę *M*. ịl sę] i s *P*; ịl s *L*. kǫmęrz] kǫmęrs *P(BGLAT Am)*; kǫmęrsę *M*. — 11. dę] de *Am*. šąs] šâs *Am*; šas *A*. ịl ị a] ị ą *P*. męm] mêm *P*. de] dę *C*. šąpęlịe] šąplịịe *L^m*. vãd'] vã.d *P*; vãdę *A*; vąndę *M*. de] dę *C*. — 12. kąskĕt] kąskęt *P*; kąskętę *A M*. dąvã.s] dąvąnsę *M*. üzâž] üzâž *P*; üzažę *M*. mąlądrụą] mąlądrụa] *PC*; mąlądrụą *Am*. — 13. mę] męz *J(L) A M Am*. nę] n *P Am*. gêr] gêrę *M*. bezükę] bezükę *P(BGLAMT)*; bezüke *J Am*. lę] l *P(GLAT)*. — 14. ąn] ãn *P*. ąšĕt] ąšęt *P*; ąšętę *M*. se] sę *P(BGLAMT Am)*. dezǫnǫrã] dežounǫrã A*m*. — 15. kǫm] kǫmę *M*. dę] t *L*. kąskĕt] kąskęt *P*; kąskętę *M* tąrtąrẽ] tąrtarẽ *Am*. d'] t *PGAT* (t') *L*; dę *MC*; de *Am*. tąrąskõ] tarąskõ *Am*. — 16. pąrêị] pąrẹi *B*. pąrĕịę Am.

ąprę kųą, kăt ǫn e bįĕ lĕste, ŏ z lêv, ŏ sifl le šįŏ, ǫn ąrm le fŭzi, e ŏ s męt ă šąsę. set ą dīr, kę žąkœ̃ tse mĕsįœ pră są kąskęt, lą žęt ă lêr dę tųt są fǫrs, e lą tīr o vǫl ąvĕk dŭ sŏk, dŭ sis, u dŭ dœ — sęlŏ le kŏvăsįŏ.

sęlŭ̧i ki mę lę plŭ suvă dă są kąskęt e prǫkląme rųą d lą šąs, e rătr lę sųăr ă triŏfątœ̨.r ą tąrąskŏ, lą kąskĕt krible o bu dŭ fŭzi, o mįįœ dęz ąbųąmăz e de făfăr.

inŭtil dę vu dīr kįl sę fę dă lą vil œ̃ gră kǫmęrz dę kąskęt dę šąs. įl į a męm de šąpęlįe ki văd' de kąskĕt true e dešire dąvă.s ą lŭzăž de mąlądrųą; mę, ŏ nę kǫuę gêr kę beztŭkę lę fąrmąsįĕ ki lœ̨r ąn ąšĕt. se dezǫnǫră!

kǫm šąsœ̨.r dę kąskĕt, tąrtąrĕ d'tąrąskŏ nąvę pa sŏ pąrêį.

---

1. kăt] kąnt *M.* ǫn] ŏn *P.* e] ę *P(BGLAMT).* bįĕ] bįęn *M.* ŏ z] ŏ s *P (GLAT Am)*; ŏ s(z) *J*; ŏ sę *M.* lêv] lęvę *M.* sifl] sif *J*; sįflę *BM.* — 2. ǫn] ŏn *P.* ąrm] ąrmę *MC Am.* fŭzi] fŭzil *AM.* ŏ s] ŏ sę *AM.* męt] mę *P*; męt *BLAT Am.* šąsę] šąs *PBGLAT Am (JC).* set] st *P*; sęt *GT.* — 3. šąkœ̃] šąkœ̨n *M.* t se] dę se *AM.* mĕsįœ] mesįœ *P(BGL)A (MT Am).* kąskęt] kąskĕt *Am*; kąskętę *M.* lą] la *Am.* — 4. tųt] tut *P*; tutę *M.* lą] la *Am.* ąvĕk] ąvękę *M.* sįs] sįs *L.* — 5. sęlŏ] slŏ *PJGL.* kŏvăsįŏ] kŏvă'sįŏ *B.* — 6. Sęlŭ̧i] Sŭ̧i *P*; slŭ̧i *L.* lę plŭ] l plŭ *PJBGLT.* kąskęt] kąskĕt *J*; kąskętę *M.* e] ę *P(BGLAMT Am).* prǫkląme] prǫklame *PC(GLAT Am)*; prǫkląme *JB.* — 7. rųą] rųa *P*; roa *T.* d lą] dę lą *M.* šąs] šąs (= šăs) *PBGLAMT Am.* rătr] rătrę *PBGLAMT Am*; răt *J.* le] l *PGL.* sųăr] sųâr *P.* tąrąskŏ] tąrąskŏ *T*; tarąskŏ *Am.* — 8. fŭzi] fŭzil *A M.* mįįœ] milįœ *PGLAMTC Am*; mil̃œ *J.* dęz] dez *PJBGLAM Am*; dęz *T(C).* ąbųąmă] ąbųęmă *C.* — 9. de] dę *C.* făfăr] făfâr *P*; făfărę *M.* — 10. inŭtil] įnŭtįl

ÉMILE ZOLA.

M. Zola, né à Paris, le 2 avril 1840, fils d'un Italien, passa son enfance à Aix en Provence et ne revint à Paris qu'en 1858. Le passage suivant, tiré du „Rêve“ (p. 82—84), m'a été lu par lui deux fois, avec beaucoup d'expression, mais avec une certaine nonchalance dans l'articulation. De la prononciation méridionale, il ne lui est resté qu'une *r* assez fortement roulée; pour tout le reste, M. Zola prononce comme un Parisien. Dans sa jeunesse, il prononçait avec une certaine difficulté la sifflante *s*, qu'il remplaçait par *t;* aujourd'hui on n'en aperçoit qu'une hésitation presque insensible à articuler les *s* initiales. M. Zola prononce *les, des etc.* avec *e* ouvert; l'article indéfini *un* devant une voyelle comme *ün* (= *une*); la terminaison *-ation* a, dans sa bouche, tantôt *a* mi-fermé, tantôt *a* ouvert *(génération* p. 13, l. 7; *sensation* p. 15, l. 5); la diphthongue *ya* sonne presque toujours *oa*; les *r* et plus encore les *l* finales après une muette *(fenêtres* p. 13, l. 9), *siècle* (p. 13, l. 7), *trèfle* (p. 13, l. 19) *etc.* tendent à disparaître; dans *siècle* (l. c.), j'ai entendu presque un *k* mouillé *(sįęk')*. Dans *aiguille* (p. 15, l. 14), il y avait une (véritable) *l* mouillée très faiblement articulée. Les *e* fermés protoniques devenaient volontiers des *e* mi-ouverts.

Dans les variantes, j'ai indiqué ici les cas où M. Jacob a prononcé des *ɹ* parisiennes (*vulgo* grasseyées). Comme elles revenaient assez régulièrement devant les consonnes, j'ai jugé inutile de les marquer dans les variantes données pour les autres textes.

La cathédrale.

Mais la cathédrale, à sa droite, la masse énorme qui bouchait le ciel, la surprenait plus encore. Chaque matin, elle s'imaginait la voir pour la première fois, émue de sa découverte, comprenant que ces vieilles pierres aimaient et pensaient comme elle. Cela n'était point raisonné, elle n'avait aucune science, elle s'abandonnait à l'envolée mystique de la géante, dont l'enfantement avait duré trois siècles et où se surperposaient les croyances des générations. En bas, elle était agenouillée, écrasée par la prière, avec les chapelles romanes du pourtour, aux fenêtres à plein cintre, nues, ornées seulement de minces colonnettes, sous les archivoltes. Puis, elle se sentait soulevée, la face et les mains au ciel, avec les fenêtres ogivales de la nef, construites quatre-vingts ans plus tard, de hautes fenêtres légères, divisées par des meneaux qui portaient des arcs brisés et des roses. Puis, elle quittait le sol, ravie, toute droite, avec les contreforts et les arcs-boutants du chœur, repris et ornementés deux siècles après, en plein flamboiement du gothique, chargés de clochetons, d'aiguilles et de pinacles. Des gargouilles, au pied des arcs-boutants, déversaient les eaux des toitures. On avait ajouté une balustrade garnie de trèfles, bordant la terrasse, sur les chapelles

lą kątedrąl.

mę lą kątedrąl, ą są droąt, lą mąs enǫrm ki bušę l sįęl, lą sürpręnę plüz ằkôr. šąk mątĕ, ęl simažinę lą voăr pur lą pręmįêr foą, emü. t są dekuvęrt, kõpręnă kę sę vįęį pįêr ęmęt e păsę kǫm ęl. sę̀lą netę pųĕ ręzǫné, ęl ną̀vet okün sįă.s, ęl są̀bădǫnęt ą lăvǫle mįstįk dę lą žeă.t, dõ l'ằfătęmă ąvę düre troą sįěk^{l} e u sę süpęrpozę lę kroąįăs dę ženerą̀sįõ. ă ba, ęl etęt ą̀žęnüįe, ekrāze pąr lą priįêr, ąvęk lę šąpĕl rǫman dü pųrtür, o fęnêt^{r}z ą plĕ sĕt^{r}, nü, ôrne sœ̨lmă dę mĕs kǫlǫnĕt, su lęz ą̀ršivǫltę. pųiz ęl sę sătę sulve, lą fąs e lę mĕz o sįęl, ąvęk lę f(ę)nêtr ǫživąl dę lą nęf, kõstrųit kątr vĕz ă plü tār, dę ot fęnêtr ležêr, divize pąr dę męno ki pǫrtę dęz ąrk brize e dę roz. pųi^{s}, ĕl kįtę l sǫl, rąvi, tųt droąt, ąvęk lę kõtrfôr e lęz ąrk bută dü kœ̨.r, rę̀priz e ǫrn(ę)māte dœ sįęk^{l}z ąprę, ă plĕ flăboamă dü gǫtįk, šąrže dę klǫštõ, dęgųiįz e dę pinąkl. dę gąrguiį, o pįe dęz ąrkbută, devęrsę lęz o dę toątü.r. ǫn ąvęt ąžüte ün bą̀lüstrad gąrni dę trĕf^{l}, bǫrdă lą tęrąs, sür lę šąpęl

---

1. drųąt. süɹpręnę. — 2. ăkôr. — 3. vųăr. fųą. — 4. dékuvęɹt. se. ĕl. — 5. rezǫne. ĕl. ĕl. ąbădǫnęt — 6. ăfă.tęmă. — 7. süpęɹpozę. le. de. — 8. ĕl. ąžnuįe. — 9. le. rǫmąn. — 10. kǫlǫnęt. ąršivǫlt. — 11. ĕl. le. le. — 12. fęnêtr. — 13. de. dez. — 14. brizez. de. pųiz. lę. — 15. le. lez. ǫrnęmāte. — 16. šąɹže. — 17. degųiį e t pinąkl. de. dez. — 18. devęɹse lez. de. — 19. le šąpęlz.

absidales. Le comble, également, était orné de fleurons. Et tout l'édifice fleurissait, à mesure qu'il se rapprochait du ciel, dans un élancement continu, délivré de l'antique terreur sacerdotale, allant se perdre au sein d'un Dieu de pardon et d'amour. Elle en avait la sensation physique, elle en était allégée et heureuse, comme d'un cantique qu'elle aurait chanté, très pur, très fin, se perdant très haut.

D'ailleurs, la cathédrale vivait. Des hirondelles, par centaines, avaient maçonné leurs nids sous les ceintures de trèfles, jusque dans les creux des clochetons et des pinacles; et, continuellement, leurs vols effleuraient les arcs-boutants et les contreforts, qu'ils peuplaient. C'étaient aussi les ramiers des ormes de l'Évêché, qui se rengorgeaient au bord des terrasses, allant à petits pas, ainsi que des promeneurs. Parfois, perdu dans le bleu, à peine gros comme une mouche, un corbeau se lissait les plumes, à la pointe d'une aiguille. Des plantes, toute une flore, les lichens, les graminées qui poussent aux fentes des murailles, animaient les vieilles pierres du sourd travail de leurs racines. Les jours de grandes pluies, l'abside entière s'éveillait et grondait, dans le ronflement de l'averse battant les feuilles de plomb du comble se déversant par les rigoles des galeries, roulant d'étage en étage avec la clameur d'un torrent débordé. Même les coups de vent terribles d'octobre et de mars lui donnaient une âme, une voix de colère et de plainte, quand ils soufflaient au travers de sa forêt de pignons et d'arcatures, de colonettes et de roses. Le soleil enfin la faisait vivre, du jeu mouvant de la lumière, depuis le

ăpsidąl. lę kŏ̀bl egąlmă, etęt ǫrne t flœ̨rŏ. e tu lẹdifis flœ̨risę, ą męzü.r kịl sąprǫšę dü sịęl, dăz ün elăsęmă kŏ̀tinü, dėlivre dę lătịk tęrœ̨r sąsęrdǫtąl, ąlă sę pęrdr ọ sĕ dœ̃ dịœ dę pąrdŏ e dąmūr. ęl ąn̄ ąvę lą săsąsịŏ fizịk, ęl ąn etę ąleže e œ̀rœz, kǫm dœ̃ kătịk kĕl ǫrę šăte, trę pür, trę fĕ, sę pęrdă trę̀ o. dàịịœ̨.r, lą kątedrąl vivę. dęz irŏdęl, pąr sătęn, ąvę mąsǫne lœ̨r ni su lę sĕtü.r dę trĕf[1], žüskę dă lę krœ dę klǫštŏ e dę pinąkl; e, kŏtinüẹlmă lœ̨r vǫl ę̀flœrę lęz ąrkbută e lę kŏtrfôr, kịl pœ̨plę. s etęt osi lę rąmịe dęz ǫrm dę levę̀še, ki sę răgǫržę o bôr dę tęrąs, ąlă ą pti pa, ĕsi k(ę) dę prǫmnœ̨.r. pą̀rfụą, pę̀rdu dă lę blœ, ą pęn gro kǫm ün mụš, œ̃ kǫrbo sę lisę lę plüm, ą lą pụĕt dün ęgụ̈ilę. dę plăt, tụt ün flôr, lę likęn, lę grąmine ki pust o fă(t) dę mürąịị, ąnimę lę vịęị pịêr dü sūr trąvai dę lœ̨r rą̀sin. lę žūr dę grăd plụ̈i, ląpsīd ătịêr sevęịęt e grŏdę, dă lę rŏflęmă dę ląvęrs bątă lę fœ̨ị dę plŏ dü kŏ.bl, sę dėvęrsă pąr lę rigǫl dę gąlri, rūlă detaž ąn etaž ąvęk lą klą̀mœ̨.r dœ̃ tǫ̀ră. debôrde. mêm, lę ku d vă tęribl dǫktǫbr e d(ę) mąrs lụ̈i dǫnęt ün ām, ün voą t kǫlêr ę t plĕ.t, kăt il suflęt o trąvêr dę są fǫrę dę pịñŏ e dąrkatü.r, dę kǫlǫnętdz e dę rŏz. lę sǫlęị ăfĕ lą fęzę vīvr, dü žœ mùvă dę lą lümịêr, t pụ̈i l

1. egąlęmă. — 2. œ̨n — 3. delīvre. — 4. pęɹdr. pąɹdŏ. ĕl. — 5. ĕl. — 6. pę́ɹdă. — 7. dez irŏdĕl. — 8. lœ̨ɹ ni. le sĕ'tü.r. le. — 9. de klǫstŏz e de. vǫlz. — 10. lez. le. pœplẹ. — 11. le. dez ǫɹm. kis răgǫɹžẹt. — 12. de. ąlăt. — 13. pę̀rdü dăl. pĕn. — 14. le. egụ̈ịę. dé. — 15. le líkęn, le grą́mine. pụst. le. mūrai. — 16. de pịêɹ. le. — 17. ătịêɹ. evęịet e. grŏde. — 18. ąvêɹs. bą tă le. — 19. devęɹsă le. de gąlɹi. — 20. kląmœ̨.r. le. — 21. d mąrs. vụą. — 22. e. trąvêɹ. — 23. ę.d. — 24. dę pụ̈i l.

matin, qui la rajeunissait d'une gaieté blonde jusqu'au soir, qui, sous les ombres lentement allongées, la noyait d'inconnu. Et elle avait son existence intérieure, comme le battement de ses veines, les cérémonies dont elle vibrait toute, avec le branle des cloches, la musique des orgues, le chant des prêtres. Toujours la vie frémissait en elle: des bruits perdus, le murmure d'une messe basse, l'agenouillement léger d'une femme, un frisson à peine deviné, rien que l'ardeur dévote d'une prière, dite sans paroles, bouche close.

---

mątě, ki lą rąžœ̜nisę dün gěte blŏ.d, žüsko sų̯ār, ki, su lęz ŏbr lātęmāt ąlŏ.že, lą noą̯ię dēkǫnü. e ęl ąvę sǫn ęgzįstās ěterįœ̜r, kǫm lę bătęmā dę sę vēn, lę seremǫni dŏt ęl vibrę tųt, ąvęk lę brāl dę klǫš, lą müzįk dęz ǫrg(ę), lę šā dę prętr. tůžūr lą vī fręmisęt ąn ęl : dę brų̯i pęrdü, lę mü̯rmü.r dün mēz bąs, lążę-nü̯įęmā leže dün fąm, œ̃ frisŏ ą pēn dęvine, rįě k ląrdœ̜r devǫt dün prīįêr, dit sā pąrǫl, bušę kloz.

1. rąžœnisę. — 2. lez. ŏb^r. nųąįę. — 3. se. le. — 4. tut. dé. — 5. déz ǫrg. de. — 6. ěl. de. pęɹdü. le. bas. — 8. bųš.

PAUL DESJARDINS.

M. P. Desjardins, rédacteur du Journal des Débats, né à Paris, d'ascendants normands, m'a lu, une fois, l'article suivant qu'il a fait paraître dans le Journal des Débats du 27 avril 1889. Il avait pris le ton plutôt d'un lecteur que d'un narrateur, néanmoins il n'a pas évité toutes les libertés que l'on prend en faisant un simple récit. M. Desjardins possède les particularités parisiennes: *e* fermé protonique prononcé presque comme *e* mi-ouvert; *o* ouvert protonique prononcé presque comme *e* sourd (*moment* p. 21, l. 12); la terminaisson *-ation* avec *a* fermé (p. ex. *modulation* p. 23 l. 2) ou avec *a* ouvert (*conversation* p. 27, l. 12) et *r* (et *l*) finales, non seulement sourdes, mais presque entièrement effacées après d'autres consonnes (voyez M. Zola). Les mots *les, des* etc. avaient presque toujours un *e* plus ou moins ouvert; le pronom *il* perdait quelquefois son *l* devant une consonne. — C'est une habitude particulière à M. Desjardins que de prononcer les *h* aspirées (ou même muettes) presque comme des *h* allemandes, avec une véritable aspiration gutturale (*houle* p. 23, l. 2; *hoquet*, p. 25, l. 21; *cohue* p. 21, l. 8 etc.).

Les variantes montrent sans peine que M. Jacob, en lisant le même texte, a pris un ton plus familier.

Pauvre ménage.

L'omnibus de Ménilmontant descend au trot de ses forts chevaux la rue Oberkampf. Cette rue est une longue percée rectiligne à travers les maisons hautes, étroites, toutes trouées de petites fenêtres, qui semblent se dominer les unes les autres à mesure que le regard remonte vers le faubourg. Il pleut, le pavé glisse, les trottoirs miroitent. Des gens et des gens passent, s'écoulent en rebroussant le courant ou en le suivant; ils se coudoient avec des cris, des appels, des rires; les parapluies de toute taille, marrons, noirs, verdâtres, grouillent dans la cohue, se renversant pour laisser passer, déchirés par endroits et montrant des pointes de baleines nues et menaçantes. Des hommes en blouse, les mains dans les poches du pantalon, se font un passage à coups de coude et bousculent les parapluies; on se serre un moment contre les maisons, quand une lourde voiture rase le bord du trottoir; le flux perpétuel des passans est suspendu une seconde, comme étranglé, puis reprend. Tous marchent, trottent, s'arrêtent à une échoppe le temps de crier un: bonsoir la compagnie! puis repartent, ou enfilent un corridor ou disparaissent au tournant d'une rue. Que de rues on aperçoit ainsi, à droite et à gauche, qui ramifient celle où l'on passe, bourdonnantes d'une foule semblable! Que d'étroites allées obscures entrevues au vol,

pov[r] mę̂nāž.

lǫmnibüs dę Męnimōtā dę́sāt o tro dę sę fǫr šęvo lą rü ǫbęrkąmf. sęt rü ęt ün lō.g pęrse ręktilįñ ą trąvêr lę męzō hōt, etrụąt, tụtę trué dę pętįt fęnêtr, ki sā.b[1] sę dǫmine lęz ün lęz ot[r] ą męzü.r kę l ręgar ręmōt vęr lę fobūr. i plœ, lę pąve glįs, le trǫtụar mirụāt. dę žā e dę žā pąs, sekụlt ā rębrusā lę́ kurā u ā l süivā; įl sę kudụa ąvęk dę kri, dęz apęl, dę rīr; lę paraplüi dę tụtę tāi̯i̯, márō, nụār, vęrdāt[r], grụii̯ dā lą kǫbü, sę rāvęrsā pur lęse pąse, dęšire pąr ādrụą e mṓtrā dę pụēt dę bąlēn nüz e męnąsā.t. dęz ǫmz ā blūz, lę mō dā lę pǫš dü pātąlō, sę fōt œ̃ pąsāž ą kú dę kūd e bụskül lę pąraplüi; ō sę sêr œ̃ męmā kōt[r] lę mę́zō, kāt ün lụrdę voątür raz lę bǫr dü trǫ́tụar; lę flü pęrpetüęl dę pāsā e süspādü ün sęgō.d, kǫm etrā.gle, püi rę́prā. tus mąrš, trǫt, sąrêt ą ün ęšǫ́p lę tā dę krii̯e œ̃ bōsụar lą kōpąñí: püi rępărt, u āfilt œ̃ kǫridôr u dįspąręst o tụrnā dün rü. kę dę rü ǫn ąpęrsụąt ēsi, ą drụąt e ą goš, ki rąmifī sēl u lō pas, burdǫnāt dün fụl sāblabl! kę detrụąt(ę)z ąlez ǫpskür ātręvüz o vǫl,

1. ǫmnibūz. Menilmōtā. — 2. et ün. — 3. le. tụt true dę ptįt. — 4. dǫ́mine. lez. — 5. įl plœ. glis. de. — 6. žā e dé žā. sekul ā ıbrusā. — 7. is kudụą. de. dez apęl. de. le. — 8. tụt tąi̯i̯. kǫü s. — 9. pase. dėšire. de. — 10. dez. nü e mnąsāt. le. — 11. le. kụ t kūd(ę). — 12. le (pąrapüi : *fam.*). kōt le męzō. — 13. lụrd. — 14. pásā. etrāglé. — 15. ręprā́. tā t. — 17. rüz. — 19. detrụątz ąle ǫpskū.r ātręvü.

puis dépassées, vomitoires de cités inconnues! Une rumeur de houle s'élève, sur une modulation monotone, de ce grand écoulement de peuple. On y perçoit confusément des vociférations, des rires gouailleurs, des claquements de fouets, des cris d'essieux, et le fracas de ferrailles des lourds haquets qui tressautent sur le pavé. Que de têtes, que d'existences voisines de nous, aidant à nous faire vivre, qu'on croise une fois rapidement et qu'on ne reverra plus!

L'omnibus s'arrête. Deux personnes s'y hissent avec quelque peine, un homme et une femme. Comme on repart aussitôt, ils gagnent en titubant le fond de la voiture et s'y casent, l'un à côté de l'autre, tout contre les lanternes. On descend toujours la rue Oberkampf, rudement cahoté, avec un grand frémissement de vitres.

L'homme et la femme sont habillés de noir. Ce sont de pauvres gens, endimanchés pour un jour, jour malheureux, puisque la pluie a gâté justement leur plus belle toilette. Sur son chapeau, le mari avait mis un mouchoir dont les bouts égouttaient; avec leur seul parapluie il avait mieux aimé abriter la robe de sa femme. Sitôt assis il retira le mouchoir, le tordit entre ses genoux écartés et le remit dans sa poche après l'avoir plié.

C'était un homme de petite condition, de petite vie, mieux qu'un ouvrier cependant; comptable peut-être, ou bien garçon de bureau quelque part. Il paraissait soixante ou soixante-cinq ans. Sa tête, toute petite, au bout d'un long cou, était ridée et chétive. Les yeux, sans cils, avec des paupières rouges, étaient constamment baissés, regardant en face et en dessous on ne sait quoi de fixe et d'invisible

pu̯i dẹpạse, vọmitu̯ār dẹ sitẽz õkọnü! ün(ẹ) rümœ̣r dẹ hul sẹlẹv, sür ün mọdülāsi̯õ mọnọtõn, dẹ sẹ grāt ekulẹmā dẹ pœ̣p[1]. ọn i pẹrsu̯ạ kõfüzemā dẹ vọsiferāsi̯õ, dẹ rir goại̯œ̣r, dẹ klạkẹmā dẹ fu̯ẹ, dẹ kri dẹsi̯œ, e lẹ frạka dẹ fẹrāi̯, dẹ lur hạkẹ ki trẹsot sür lẹ pạve. kẹ dẹ têt, kẹ dẹgzi̯stās voạzịn dẹ nu, ẹdāt ạ nu fẹr vīv[r], kõ kru̯az ün fu̯ạ rapidẹmā e kõ nẹ rvẹrạ plü!

lọmnibüs sạrêt. dœ pẹrsọn si his ạvẹk kẹlkẹ pẹn, œ̣n ọm e ün fạm. kọm õ rpart osito, i̯l gāñẹt ā ti̯tübā lẹ fõ d lạ vu̯ạtür e si kāz, lœ̣n ạ kote dẹ lōt[r], tu kõt[r] lẹ lātẹrn. õ dẹsā tužur lạ rü ọbẹrkạmf, rüdẹmā kahọte, ạvẹk œ̃ grā fremisẹmā dẹ vit[r].

lọm e lạ fạm sõt ạbi̯i̯e d(ẹ) nu̯ar. sẹ sõ dẹ povr žā, ādimāše pur œ̃ žür, žur mạlœ̣rœ, pu̯iskẹ lạ plu̯i ạ gate žüstẹmā lœ̣r plü bẽl tu̯ạlẽt. sür sõ šạpo, lẹ mạri ạvẹ miz œ̃ mušoar dõ lẹ buz ẹgu̯tẹ; ạvẹk lœ̣r sœ̣l pạrạplu̯i i̯l ạvẹ mi̯œz ẹme ạbrite lạ rọb dẹ sạ fạm. sitot ạsi, i̯l rẹtira lẹ mušoar, lẹ tọrdi ātr sẹ žẹnuz ekạrte e lẹ rẹmi dā sạ pọš ạprẹ lạvu̯ar pli̯i̯e.

setẹt œ̣n ọm dẹ pẹtit kõdisi̯õ, dẹ pẹtit vi, mi̯œ kœ̣n uvri̯e spādā; kõ'tabl pœtẹtr, u bi̯ẽ, gạrsõ dẹ büro, kẹlkẹ pār. i̯l pạrẹsẹ su̯ạsāt u su̯ạsāt sẽk ā. sạ tẹt, tu̯t pẹti̯t, o bu dœ̃ lõ ku, ẹtẹ ride e šetiv. lẹz i̯œ, sā si̯l, ạvẹk dẹ popi̯êr rüž, ẹtẹ kõstạmā bẹsé, rẹgạrdā.t ā fạs e ā tsu õ nẹ se ku̯ạ dẹ fi̯ks e dẽvizi̯bl

1. dépase. ün. — 2. ul selêv. dẹz. — 3. ekulmā. de. — 4. de. de. t fu̯ạ. de. desi̯œ. ẹl. — 5. de lür ạkẹ. l(ẹ). kẹt (6.) têt. — 7. rẹvẹra. — 8. si ist ạvẹk. — 9. pẹn. .pār. il gạñt ā. — 11. kõt le. désā. rüdmā. — 12. kaọte. fremi̯smā. — 13. s sõ t pov[r]. — 14. mạlœ̣rœ. — 16. mi œ̃. le. egute. — 18. tọrdit ātr se žnuz. — 19. el. — 20. dẹ ptit. dẹ pti̯t. — 21. kõtábl. — 22. kẹk pār. — 23. etẹ. — 24. sil. de. — 25. ẽvizibl.

qui semblait le contrarier. Sa barbe grise, coupée très ras, faisait des ravins dans le creux de chaque ride et suivait le modelé de sa maigre mâchoire. Il avait un chapeau très lustré et trop haut, de forme archaïque, trop large aussi, car il lui descendait presque sur les yeux et n'était arrêté, de chaque côté, que par les oreilles, qui en étaient toutes rabattues. Son col, trop ouvert, avait trop d'empois. Ses mains aux veines saillantes et violettes, aux ongles cassés, se croisaient sur son parapluie à crosse de cornaline. L'air soucieux, il semblait supputer ses frais perdus, ses affaires trempées et frippées; il regrettait aussi les bonnes habitudes quotidiennes de sa vie misérable, auxquelles il avait été brusquement arraché par quelque solennité sans doute indispensable, quelque fête, ou plutôt quelque enterrement d'ami; — car ils étaient tous deux scrupuleusement en noir, et ils avaient joint l'omnibus aux environs du Père-Lachaise.

La femme paraissait bien plus jeune que le mari, autant qu'on en pouvait juger sans distinguer les formes de son corps, engoncées dans un mantelet de cérémonie, et sans voir sa figure, qu'elle tenait cachée dans son mouchoir, comme pour étouffer des pleurs. La plume noire de son chapeau était secouée suivant les cahots de la voiture, ou, peut-être, par une sorte de hoquet douloureux qui faisait aussi trembler ses épaules. De temps en temps elle relevait la tête, mais en serrant toujours le mouchoir sur sa bouche, d'un mouvement nerveux, comme si elle eût voulu le mordre; elle ne regardait alors aucune des personnes présentes, mais entièrement retournée vers la vitre, elle semblait s'attacher à voir tantôt la lanterne toute proche d'elle, tantôt

ki sāblę l(ę) kōtrąrįe. są bąrbę grĭz, kupe trę ra, fęzę de rą̆vē dā l krœ dę šąk rįd e sųįvę lę mǫdle dę są męgʳ mašųār. įl ąvęt œ̄ šąpo trę lüstre e trǫ o, dę fǫrm ąrkąįk, tro ląrž osi, kąr įl lųi dęsādę pręskę sür lez įœ e nętęt ąręte, dę šąk kote, kę pąr lęz ǫręįę ki ąn etę tųt rąbątü. sō kǫl, trop uvęr, avę tro dāpųą. sę mē, o vęn sąįįātęz e viǫlęt, oz ōglę kąse, sę krųązę sür sō pąrąplüi ą krǫz dę kǫrnalin. lêr susįœ́, įl sāblę sųpüte. sę frę pę́rdü, sęz ąfęr trā.pe e frįpe; įl ręgrętęt osi lę bǫnz ąbitüdę kǫtidįèn dę są vi mizerab[1], okêlz il avęt ete brųskęmā ąrąše pąr kęlkę sǫląnite sā dųt ēdįspāsābl, kęlkę fêt, u plüto kęlk ātêr(ę)mā d ąmi; — kąr įlz ętę tu dœ skrüpülœzęmāt ā nųar, e ilz ąvę žųē l ǫmnibųs oz āvirō dü Pęr Lą́šêz.

lą fąm pąręsę bįē plü žœ̄n kę l(ę) mą́ri, otā kǫn ā puvę žüže sā distēge lę fǫrmę dę sō kǫr, āgōse dāz œ̄ mātlę t sęremǫni, e sā vųar są figü.r kēl tęnę kąše dā sō mušoar, kǫm pur etųfe dę plœ̄r. lą plüm(ę) nųār dę sō šąpo etę sę́kųe sųivā le kāho d lą vųątü.r, u, pœtętʳ pąr ünę sǫrtę dę hǫkę dulurœ ki fęzęt osi trāble sęz epōl. dę tāz ā tā ęl ręlęvę la têt, męz ā sêrā tužur lę mušoar sür są bųš, dœ̄ muvęmā nęrvœ, kǫm si ęl ü vulü lę mǫrdʳ; ęl nę ręgąrdęt ąlôr okün dę pęrsǫn pręzā.t, męz ātįêrmā rętarne vêr lą vĭtʳ, ęl(ę) sāblę sątąše ą vųar tā̀to lą lātęrn tųt prǫš dēl, tā̀to

1. bąrb. — 2. šąk rid. — 4. ąrkąik. — 5. netęt. lez ǫrêį. — 6. k'į ąn. trǫp uvêr. trǫ. — 7. sąįįāt e. ōgl (ōg). — 9. süpüte. trāpez e. — 10. ąbįtüd. — 11. okęl įl. kęlk. — 12. ēdispāsabl[1]. — 13. iz etę — 14. iz avę. — 15. Ląšêz. — 16. mąrí. — 17. le fǫrm. 18. seremǫni. — 19. de plœ̄r. plųm. — 20. skųe. kąo. — 21. ptêtʳ. ün sǫrt dę ǫke. — 22. sez. ręlvę. — 23. būš. — 25. de. prezāt. ęl.

la croupe blanche des chevaux, ruisselante de pluie, tantôt, au lointain, la foule étrangère qui se pressait dans une brume triste aux carrefours des rues.

L'homme lui jetait de temps en temps un coup d'œil oblique et, par sympathie, prenait alors un air plus chagrin. Il toucha le bas de la robe, mouillé, tout boueux. Il se tourna vers sa femme, à demi, comme s'il voulait lui faire un reproche, mais sa voix s'arrêta sur ses lèvres. Il parut comprendre qu'en un jour comme celui-ci, les dommages matériels, si grands qu'ils fussent, ne devaient pas être comptés.

Cependant toute la voiturée regardait avec étonnement cette douleur inconvenante. Les conversations s'étaient interrompues. On se faisait signe du coude. „— Faut-il qu'elle en aye, de la peine! murmurait une femme. — C'est moi, disait une autre, c'est moi qui n'aimerais pas de me montrer pleurante comme une Madeleine, comme çà, en omnibus."

Le mari, en levant un regard gêné tout autour de lui, lut dans les yeux cette curiosité. Cela le contraria. Il n'avait pas l'habitude qu'on le remarquât, ni lui, ni rien de ce qui était à lui. Il fit claquer ses lèvres en les desserrant avec impatience. Sa femme pleurait toujours sans rien voir; ses mains, gantées de fil noir, tremblaient toujours en tamponnant le mouchoir sur sa figure. Il la tira légèrement par l'effilé de soie de son mantelet; elle ne s'en aperçut pas.

„— Voyons, insista-t-il à mi-voix; voyons . . . on

lą krup(ę) blãš dę šęvo, rų̈isęlã dę plų̈i, tãto, o iųãtẽ, lą ful eträžêr ki sę pręsę dãz ũn brũm trįst o kąrfur dę rũ.

lǫm lų̈i žętę dę tãz ã tã œ̃ ku dœį ǫblik e, pąr sẽpątĩ, pręnęt ąlǫr œn êr plũ šągrẽ. įl tušą lę bą dę lą rǫb, mųije, tu buœ. įl sę tųrna vęr są fąm, ą dmi, kǫm si vulę lų̈i fęr œ̃ ręprǫš, mę są vųą sąręta sũr sę lêv^r. įl pąrtũ kõprã.d^r kąn œ̃ žur kǫm sęlų̈i si, lę dǫmaž mąteriêl, si grã kįl fų̈s, nę dęvę paz ęt^r kõte.

sępãdã tųt lą vųąttũre ręgardęt ąvęk etǫnęmã sęt dulœr ẽkõvęnã.t. lę kõvęrsãsįõ setęt ẽtęrõpũ. õ sę fęzę sįñ dũ kųd. „ — fotįl kęl ąn ąįį, dę lą pęn!“ mų̈rmũręt ũn fąm. — „ sę mųą, dizęt ũn õt^r, sę mųą ki nęmęrę pa d mę mõtre plœrãt kǫm ũn Mądlęn, kǫm są, ąn ǫmnibų̈s.“

lę mãri, ã lęvãt œ̃ ręgar žêne tųt otur dę lų̈i, lũ dã lęz įœ sẽt kũriozite. sęlą lę kõtrarįa. įl nąvę pa ląbitũd kõ lę ręmąrka, ni lų̈i, ni rįẽ dę ski etęt ą lų̈i. į fi kląke sę lêv^r ã lę desęrã ąvęk ẽpąsįã.s. są fąm plœrę tužur sã rįẽ vųãr; sę mẽ, gãte dę fįl nųar, trãblę tųžur ã tãpǫnã lę mušoar sų̈r są figũ.r. įl ątira ležêrmã pąr lęfile dę sųą dę sõ mãtęlę; ęl nę sąn ąpęrsũ pa.

„ — voąįõ, ẽsįsta til ą mi vųą; voąįõ . . . õ

---

1. krųp. de švo. — 2. kis pręsę. — 3. de rũ. — 4. štęt t tã ǫblįk. — 5. šągrẽ. l ba. — 6. dlą. bũœ. įs. — 7. sįl. œ̃ ɹprǫš. — 8 se. — 9. le dǫmãž. nę dvę. — 10. ẽt. — 11. spãdã. — 12. dũlœr. õɪ. — 13. kud(ę). — 14. se. se. — 15. nęmrę. dęm mõtre. — 17. mąri, ã lvã œ̃ ɹgãr. — 18. lez. slą. — 19. ɹmąrka. — 20. įl fi. le. — 21. se. fil. — 22. tãpǫnã l. — 23. tsųą. mãtlę. — 25. vǫ́ąįõ (*bis*).

nous regarde . . .; ça n'a pas de bon sens.“ — Elle pleurait toujours, mais avec lassitude. Son cou sans force laissait retomber sa tête sur sa poitrine. — „Enfin, enfin! reprit le mari, avec un geste des bras, en se penchant vers elle; après tout, que diable! ça n'était qu'un voisin!“

Cette fois, elle abaissa ses mains et laissa voir son visage, qui était fatigué, mais doux et presque beau. Elle s'offrit aux regards avec un grand abandon de toute coquetterie. Il y avait dans sa prunelle fixe une telle majesté d'indifférence pour toutes les choses restantes de la vie, que l'homme assis en face d'elle, un vieil ouvrier d'imprimerie, en fut intimidé et baissa les yeux.

Bientôt le mari et la femme firent arrêter l'omnibus et descendirent.

On put les apercevoir encore quelques instans. La femme se suspendait au bras de son mari, la tête basse, avec le même frisson des épaules. Lui se penchait vers elle, la raisonnant sans doute, lui demandant pardon peut-être de sa brusquerie, lui parlant avec bonté. On distinguait encore de loin son chapeau trop large et la forme de son paletot sans taille qui remontait au milieu du dos.

La maison dans laquelle ils disparurent tous deux était sans jour et misérable.

---

nu ręgąrd . . .; są ną pa dę bŏ′ săs. “ — ęl plœrę tužur, męz ąvęk ląsitŭ.d(ę). sŏ ku să fǫrs, lęsę rętŏbe są tęt sŭr są poątrịn. — „ ăfĕ, ăfĕ! rępri lę mări, ąvęk œ̃ žęstę dę bra, ă sę păšă vęrz ęl; aprę tu, kę diăbl! są n etę kœ̃ vụązĕ! “

sĕt fụą, ęl ąbêsa sę mĕ e lęsa voar sŏ vizăž, ki etę fątige, mę du e pręskę bo. ęl s ǫfrit o rgăr ąvęk œ̃ grăt ąbădŏ dę tut kǫkętri. ịl i ąvę dă są prŭnęl fịks ŭn tęl mąžęste d ĕdiferă.s pur tụt lę šoz ręstătę dę la vi, kę l ǫm ąsiz ă fąz dęl, œ̃ vịeị uvriịe d ĕprimęrị, ă fŭt ĕtimide e bĕsa lęz ịœ.

bịĕto lę mări e lą fąm firt ąręte l ǫmnibụs e dęsădīr.

ŏ pŭ lęz ąpęrsęvụar ăkǫr kęlkęz ĕstă. lą fąm sę sŭspă.dęt ǫ brą t sŏ mąri, lą tęt băs, ąvęk lę męm frị′sŏ dęz ępōl. lụ̈i sę păšę vęrz ęl, lą ręzǫnă să dụt, lụ̈i d(ę)mădă pąrdŏ pœtêtr dę są brụskęri, lụ̈i pąrlă.t ąvęk bŏte. ŏ distĕgęt ăkǫr dę loĕ. sŏ šąpo tro ląrž e lą fǫrm dę sŏ pąlto să tąịị ki ręmŏtęt o milịœ dŭ do.

lą mĕ́zŏ dă ląkęl ịl dị′spąrŭ.r tu dœ etę să′ žŭr e mizerăbl.

---

1. ɹgąrd. tụ́žūr. — 2. ɹtŏbe. — 3. ă′fĕ, ă′fĕ. mąri. — 4. de. ăs. vęr ĕl. — 5. vụą̀zĕ. — 6. se mĕ. vụăr. — 7. duz e. — 8. t tut. ịl ⁱịąvę. prŭnĕl — 9. fiks. le. ręstă(¹). — 10. ąsi. — 11. d ĕprimri. — 12. bịĕto l mąri. — 16. dez epol. lụ̈i s păšę vęr ĕl. — 17. dmădă. — 18. trǫ. — 19. ki ɹmŏtę. — 20. męzŏ.

EDOUARD ROD.

M. Rod, né à Nyon en 1857, bien qu'habitant Genève, peut être donné, sans scrupule, comme un représentant de la prononciation parisienne dont il ne lui manque que les négligences.

M. Rod ne prononce pas l'*r* particulière aux Parisiens devant les consonnes; il ne prolonge pas trop l'*a* de la terminaison *-ation*, qu'il prononce avec un *a* plus ou moins fermé; il ne 'mange' pas les *r* et *l* finales après les consonnes (dans des mots tels que *contre, incapable* (p. 33, l. 17, voir la variante); il prononce, en général, l'*l* de *il* et *ils* aussi devant les consonnes et il garde à l'*e* ouvert qui termine le mot, la prononciation qui lui est due, au lieu de le transformer en *e* fermé ou mi-fermé. — M. Rod m'a lu deux fois la description qui suit et qui est empruntée à ses Scènes de la vie cosmopolite, p. 107—111; la seconde fois, en lisant plus rapidement, il a fait disparaître quelques *e* sourds de plus et a introduit quelques nouvelles liaisons. C'est l'usage commun. Je n'ai trouvé de dialectal dans sa prononciation que la conservation d'une *l* mouillée, bien faible dans *recueil* (p. 37, l. 19). Comme le passage choisi ne permettait ni l'emploi d'un grand art oratoire ni une prononciation très familière, M. M. Rod et Jacob ont prononcé presque de même; si l'on ne tient pas compte du grasseyement de M. Jacob et de sa prédilection pour un certain laisser-aller dans la diction, qui le poursuit jusque dans le style le plus élevé, on ne trouvera pas de variante qui ne soit possible dans la bouche d'un même individu.

Journal intime.

Il l'avait commencé, ce journal intime, à quinze ans, au Lycée, les jours de révolte intérieure contre une punition injuste, contre la brutalité des 'grands', contre l'ennui, l'épouvantable ennui qui parfois le poursuivait dans les récréations comme pendant les cours; il l'avait continué ensuite pendant les années laborieuses et sans plaisirs, où, tout en donnant des leçons pour gagner son pain, il se préparait à prendre ses grades; puis plus tard, dans cette petite ville de province où depuis plus de dix ans il enseignait la philosophie. Peu à peu, c'était devenu une habitude tyrannique, un besoin, comme des soins de propreté. Et cette habitude avait doublé sa vie, donné un sens aux moindres événements qu'il traversait, aiguisé sa connaissance de soi-même, de telle sorte que rien d'imprévu ne pouvait sortir de son cœur ni de son cerveau. C'est à ce journal intime qu'il devait d'être devenu un homme terriblement conscient, impuissant à agir sans avoir prévu toutes les suites de son acte, et pourtant, sitôt l'acte accompli, se torturant l'esprit à calculer ce qui pouvait encore en sortir; incapable d'abandon et d'élan, quels qu'ils fussent; malheureux dans la plus large acception du mot, et malheureux sans malheur, toujours, comme on souffre d'une consomption qu'on sent à peine. C'était, ce journal, son vice et sa maladie. Il le savait; et il l'aimait et le haïssait en même temps, comme les buveurs leur absinthe, comme les fumeurs leur opium. Cent fois, son journal l'avait empêché de

žu̯rnãl ẽtim.

i̯lạvę kǫmãse, sę žu̯rnãl ẽtim, a kẽ'z'ã, o lise, le žur dę revǫlt ẽteriœ̨.r kõtr ü̯n pünisi̯õ ẽžü̯st, kõtr lą brütạlite dę „grã“, kõtr l ãnu̯i, lepúvãtabl ãnu̯i ki pạrfu̯ą lę pursu̯ivę dã le rekreasi̯õ kǫm pãdã le kur; i̯lạvę kõtinu̯e ãsu̯it pãdã lez ąne láboriœ.z e sã' plẹzir, u, tụt ã dǫnã dę lsõ pur gáñe sõ pẽ, i̯l sę prepạręt ą prãdr se grạd; pu̯i, plü tãr, dã sẹt pẹtit vi̯l dę prǫvẽs u, dęṕu̯i plü dę diz ã i̯l ãsęñę lą filozǫfi. pœ̀ ą pœ, sètę dęvnü ün ąbitüd tirąnịk, œ̃ bęzu̯ẽ, kǫm dę su̯ẽ' dę prǫprẹte. e sẹt ạ̀bitüd avę duble są vi, dǫne œ̃ sãs o mu̯ẽdrz evenęmã ki̯l trạvẹrsę, ęgu̯ize są kǫnęsãs t su̯ą mêm, dę tẹl sǫrt kę ri̯ẽ d ẽprevü' nę puvę sǫrtír dę sõ kœ̨r ni tsõ sẹrvo. s ẹt a sę žu̯rnạl ẽtim ki̯l dẹvę d êtr dęvnü œ̨n ǫm tẹriblẹmã kõsi̯ã, ẽpu̯isãt ą ažĩr sãz ąvu̯ar prevü tụt lę su̯it dę sǫn ąkt, e pụ́rtã, sito l ąkt ąkõplí, sę tǫ̀rtürã l ęspri ą kạ̀lküle sę ki puvẹt ãkǫr ã sǫrtir; ẽkąpabl d ąbãdõ e d ẹlã, kẹl ki̯l fü̯s; mą́lœ̨rœ dã la plü lạrž ąksępsi̯õ dü mo, e mą́lœrœ sã mạlœ̨.r, tụžũr, kǫm õ su̯fr d ün kõsõpsi̯õ kõ sãt ą pẹn. setę, sę žu̯rnạl, sõ vịs e są mą́lạdí. i̯ĩe sąvę; e iĩẹmẹt e lę aisẹt ã męm tã, kǫm le büvœ̨r lœ̨r ąpsẽ.t, kǫm le fümœ̨r lœ̨r ǫpi̯ǫm. sã' fu̯ą, sõ žu̯rnãl lạvẹt ãpęše dę

---

1. lịse. — 3. kõt^{r}. pạrfu̯ạl. — 7. prãd^{r}. grad. vil. — 8. plü d(ę). — 9. tiranik. de su̯ẽ t. — 10. dúble. — 14. a ạžir. — 15. le sü̯it. — 16. ski. — 17. ẽkạpãb. delã. — 19. túžur. suf^{r}. pẽn. — 20. i̯lẹmę.

suivre une impulsion qui aurait changé son existence, et qu'il regrettait ensuite amèrement de n'avoir pas suivie. Cent fois, exaspéré contre ce tyran, il avait résolu de le détruire: et au lieu de cela, il y ajoutait une page nouvelle, il s'y expliquait à lui-même pourquoi il n'exécutait pas sa résolution, et il le relisait, au hasard, sûr de tomber en l'ouvrant n'importe où sur un fragment qu'il éprouverait un âpre plaisir à relire. Et c'était lui tout entier, non seulement dans les faits relatés au jour le jour, mais avec tous les sentiments furtifs qu'il avait éprouvés, toutes les opinions contradictoires qu'il avait professées, tous les goûts successifs qu'il s'était connus: il ne lisait pas un livre, bon ou mauvais, roman contemporain ou tragédie classique; il n'entendait pas un morceau de musique dans un concert ou dans un salon; il ne voyait pas un tableau, un paysage nouveau, une ville inconnue, sans noter aussitôt son impression ou son jugement. Son journal était donc un autre lui, un lui complet, avec toutes les nuances changeantes de son être fixées de page en page, un lui qui offrait au regard toutes ses contradictions et tous ses avatars. Hélas! il s'y montrait tour à tour sceptique et croyant, socialiste et conservateur, réaliste et intellectualiste, tendre et cruel, égoïste et bon; l'éternelle mobilité de sa nature s'y trouvait en quelque sorte réalisée, érigée en qualité positive; il s'y voyait en pied, en face, en profil, si différent selon la pose, qu'on eût pu le prendre pour autant d'êtres divers, et pourtant toujours désespérément pareil à lui-même: les cahiers d'autrefois, les cahiers jaunis étaient remplis d'admiration devenues de l'indifférence, de sympathies mortes, de croyances éteintes, comme les vitrines d'un collectionneur pleines de papillons dont ne vivent

sų̈ivr ün ĕpų̈lsįŏ ki orę ăăže sǫn ęgzistă.s, e kįl ręgrętęt ăsų̈it ąmêrmă dę n ąvųar pa sų̈ivi. să' fųą, ęgząspere kŏtr sę tiră, įl ąvę rezǫlü dę l detrüīr: e o lįœ dę slą, įl i ažutęt ün paž nuvęl, įl s i ęksplikęt ą lų̈i mêm purkųą įl n ęgzekütę pa są ręzolüsįŏ, e įlę ręlizę, o ązăr, sü'r dę tŏber ă luvră nĕ'pǫrt u sür œ̃ fragmă kįl epruvrę œn ăpr plęzir ą ręlīr. e setę lų̈i tųt ătįe, nŏ sœlmă dă le fęt ręlątez o žur lę žür, męz avęk tu le sătimă fų̈rtįf kįl ąvęt epruve, tųt lez ǫpinįŏ kŏ'trą-dįktųăr kįl avę prǫfęse, tu le gu süksęsif kįl s etę kǫnü: įl nę lizę paz œ̃ līvr, bŏ' u movę, rǫmă kŏtăpǫrĕ u trąžedi kląsįk; įl n ătădę paz œ̃ mǫrso d müzik dăz œ̃ kŏsêr u dăz œ̃ sąlŏ; įl nę vųąįę paz œ̃ tąblo, œ̃ pęizaž nüvo, ün vil ĕ'kǫnü, să nǫter ǫsito sǫn ĕpręsįŏ u sŏ žüžęmă. sŏ žųrnăl etę dŏk œn otr lų̈i, œ̃ lų̈i kŏ'plę, ąvęk tųt lę nüăs ăăžă.t dę sǫn êtr fikse dę paž ă păž, œ̃ lų̈i ki ǫfręt o rgar tųt se kŏtrą-dįksįŏ e tu sez ąvątăr. elăs! įl si mŏtrę turątür sęptik e krüąįă, sǫsiąlįst e kŏ'sęrvątœr, reąlįst e ĕtę-lęktüąlįst, tădr e krüĕl, egoįst e bŏ; l etęrnęl mǫbilite tsą nątü.r si truvęt ă kęlk sǫrt reąlize, eriže ă kąlite pozitīv; įl s i vųąįęt ă pįe, ă fąs, ă prǫfil, si dįferă sęlŏ lą pŏz, k ŏn ü pü lę pră.dr pur otă d êtr divęr, e purtă tųžur dęzęsperemă pąręj ą lų̈i môm: le kąįe d otr fųą, le kąįe žoni etę răpli d ądmirasįŏ dęvnü dę l ĕdįferă.s, dę sĕpąti mǫrt, dę krŏąįăs etĕ.t, kǫm le vitrįn d œ̃ kǫlęksįǫnœr plên dę pąpiįŏ dŏ nę vīv

---

5. męm. ilęɹlizę. — 6. sü.r. — 7. a ɹlīr. — 8. fę ɹląte. žür l(ę) žür. — 10. süksesif. — 12. kląsik. dę müzįk. — 13. sąlŏ. — 16. kŏplę. le. fikse t. — 22. voąįęt. diferă. — 23. l pră.dr. — 24. pųɹtă. dezęsperemă. kąįe. — 25. kąįe žoniz.

plus que la forme et la couleur; les cahiers d'aujourd'hui se remplissaient de nouvelles admirations moins vives, de nouvelles sympathies moins fraîches, de nouvelles croyances moins sûres, qui s'en iraient aussi, qui bientôt aussi ne seraient plus que des cadavres préparés et piqués par la main du même collectionneur. Et ce perpétuel changement, cette succession de ruines, ces fugitives apparences auxquelles seule la couleur de l'encre sur le papier donnait quelque réalité, c'était sa personnalité, c'était son âme! Et c'était de la littérature aussi: une forme exquise, comme faite de bouquets condensés et grisants, sans effets d'orchestre ni de couleur, sans effort apparent, où les idées s'harmoniaient comme d'elles-même en une vaste symphonie dont les effets fuyaient et revenaient de page en page. Puis, ici et là, un mensonge: il avait „posé" pour sa propre duperie, glissé une phrase pas sincère, enfermé des abîmes d'hypocrisie dans un mot, accompli des prodiges pour exprimer une chose qu'il ne voulait pas s'avouer, excusé ses actes à l'aide de traits géniaux de diplomate. Et il savait tout cela, il l'avait même écrit dans une des cinq ou six mille pages qu'avait déjà son journal: il savait que ce recueil mentirait aux yeux étrangers, qu'il ne dirait la vérité que pour lui seul, et qu'encore cette vérité était relative, comme toute science et toute expression.

---

plü kę lą fǫrm e lą kulœ̨r; le kąie d ožurdųi s răplisę d(ę) nuvęlz ądmirąsiõ mųẽ vīv, dę nuvĕl sẽpąti muẽ frę̆, dę nuvĕl kruąiăs mųẽ sür ki s ąn irȩt osi, ki bię̃ tot osi nę sęrę plü kę dę kądăvr prepąrȩz e pįke pąr lą mẽ dü mȩm kǫlęksįǫnœ̨.r. e s(ę) pęrpetųęl šăžę-mă, sęt sükseęsįõ dę rųin, se füžitiv ąpąrăs okęl sœ̨l lą kulœ̨r dę lăkr sür lę pąpįe dǫnę kĕlk reąlite, sętę są pęrsǫnąlite, sętę sǫn ăm! e sętę dę lą lįterątür osi: ün fǫrm ękskīz, kǫm fęt dę bukę kõdăsez e griză, săz ĕfę d ǫrkęstr ni d(ę) kulœ̨.r, săz ęfǫr ąpąră, u lez ide s ąrmǫnię kǫm d ęl mêm ą̃n (ąn) ün vąstę sẽfǫni dõ lez ĕfę fųiię e rȩvnę dę păž ă păž. pųi, įsi e la, œ̃ măsõ.ž: il ąvę póze pur są prǫpr düpri, glįse ün frăz pa sẽsêr, ăfęrme dež ąbim dipǫkrizi dăz œ̃ mo, ąkõpli dę prǫdīž pur ęksprimer ün šõz kįl nę vulę pa s ąvue, ękskūze sez ąkt a l ędę dę trę ženio dę diplǫmąt. e įl sąvę tu sęlą, iląvę mȩm ekri dăz ün de sẽk u si mil paž k ąvę deža sõ žųrnăl: įl sąvę kę sę rękœ̨l mătirę(t) oz įœz etrăže, kįl nę dirę lą verite kę pur lųi sœ̨l, e kăkǫr sęt vȩrite etę ręlątīv, kǫm tųt siă.s e tųt ękspręsįõ.

1. k lą. kąie. — 4. nę srę. de. prepąre. — 5. e s. — 6. füžitivz. — 7. kęlkę. -- 9. ękskīzę. — 10. ǫrkęstr ni t. — 11. ąrmǫnįę. vąst. — 12. füiįę. — 13. măsõ.ž. glise. — 16. s ąvųe. lęd dę. — 17. diplomąt. tu slą. — 19. sę ɹkœ̨į mătirę. kįn.

Gaston Paris.

M. G. Paris, né à Avenay (Marne), le 9 août 1839, est venu très jeune à Paris. L'extrait suivant du discours: Sur les parlers français, prononcé par lui au Congrès des Sociétés savantes, le 26 mai 1888, et transcrit phonétiquement déjà par M. P. Passy (Français parlé, p. 72 ss.), m'a été lu par l'auteur une fois seulement; j'ai écouté, la transcription de M. Passy en main. M. G. Paris et M. Joret, qui assistait à l'audition, trouvaient également que M. Passy avait donné à son texte figuré un caractère par trop familier et que ses *dpẙi* p. *dẹpẙi (depuis)*, ses *ski* p. *sẹ ki (ce qui)* etc. ne répondaient nullement à l'usage d'un orateur instruit. M. Paris, qui, même dans la conversation, prononce avec une rare correction, ne s'est permis, dans la lecture, presque aucune des négligences du parler parisien: les *e* sourds ne disparaissaient chez lui que bien à propos; les *r* et *l* finales se faisaient entendre distinctement même après les consonnes; son *r* n'était pas grasseyée devant les consonnes, ses liaisons représentaient le juste milieu; enfin, on voyait partout qu'on avait affaire à un grammairien qui connaît et observe les règles qu'on donne comme celles d'une bonne prononciation. Les mots *les, des* etc., que je lui ai entendu prononcer avec *e* ouvert dans ses cours, furent tous prononcés avec un *e* fermé; la terminaison *-ation* avait constamment un *a* fermé moyen; *un* devant une voyelle, prononcé souvent par M. Paris avec le son d'*ü (ün)*, avait toujours *œ̨* (donc: *œ̨n*, p. 45, l. 21, etc.); enfin, j'ai entendu distinctement les prononciations: *fleuve*, avec un *œ* fermé, p. 47, l. 20), et *passant*, avec *a* ouvert (p. 49, l. 21), qui, tout en se trouvant fréquemment à Paris, passent néanmoins pour dialectales. — Les variantes de MM. Passy et Jacob font voir que M. G. Paris se rapproche beaucoup plus qu'eux de la prononciation idéale, recommandée par les orthoépistes.

Les parlers français.

La France a depuis longtemps une seule langue officielle, langue littéraire aussi, malgré quelques tentatives locales intéressantes, langue qui représente notre nationalité en face des nationalités étrangères, et qu'on appelle à bon droit „le français“. Parlé aujourd'hui à peu près exclusivement par les gens cultivés dans toute l'étendue du territoire; parlé au moins concurremment avec le patois par la plupart des illettrés, le français est essentiellement le dialecte — nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut entendre par ce mot — de Paris et de l'Ile-de-France, imposé peu à peu à tout le royaume par une propagation lente et une assimilation presque toujours volontaire. Dans les provinces voisines du centre politique et intellectuel de notre vie nationale, les nuances qui anciennement séparaient du français propre le parler naturel se sont insensiblement effacées, et, sauf un vocabulaire moins riche et des tournures plus archaïques ou plus négligées, le paysan parle comme le Parisien. Mais, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la capitale, on relève entre la langue nationale et le parler populaire des différences plus marquées. Allez aux environs de Valenciennes, de

---

vu̯ązin *P.* — 12. nąsi̯ǫnal] nąsi̯ǫnąl *P.* ãsi̯ęnęmã] ãsi̯ęnmã *P.* — 13. prǫprę] prǫpr *J.* ẽsãsiblęmã] ẽsãsiblęmãt *J.* — 14. efase *P.* 15. pęizã (*ou* pęizã)] peizã *P.* pąrlę] pąrl *PJ.* — 16. mę] męz *J.* ą mzür] męzür *J.* — 17. ręlêv] rlêv *P.* — 18. ąle] ąlez *J.* dę vąl.] d vąl. *P.*

le pąrle frãsę.

Lą frã.s ą dępų̈i lōtã ün sœ̄l lã.g ǫfisįẽĺ, lã.g literêr ǫsi, mąlgre kęlkę tãtątīv lǫkąl ẽterę̌sã.t, lã.g ki rę̌-prezã.t nǫtrę nąsįǫnąlite ã faz de nąsįǫnąlitez eträžêr, e kǫn ąpẽl ą bõ drųą: „lę frãsę“. pą̊rle ožurdų̈i ą pœ prę ęksklüzivęmã pąr le žã kų̈ltive dã tųt letãdü dü tęritųãr; pą̊rle o mųẽ kõkų̈ŕąmã ąvęk lę pątųą pąr lą plüpãr dez įlętre, lę frãsę ęt ęsãsįęlmã lę diąlękt — nu vęrõ tųt ą lœ̨.r sę kįl fot ãtã.drę pąr sę mo — dę pąri e dę lįl dę frã.s, ẽpoze pœ ą pœ ą tu lę rųąįōm pąr ün prǫpągasįõ lã.t e ün ąsimilasįõ pręskę tužūr vǫlõtêr. dã le prǫvẽ.s voązin dü sã.trę pǫlitįk e ẽtęlęktų̈ęl dę notrę vi nąsįonal, le nüã.s ki ãsįęnęmã sepąrę dü frãsę prǫprę lę pąrle nątürẽl sę sõt ẽsã-siblęmã ęfąse, e, sõf œ̃ vǫkąbülêr mųẽ riš e de turnü.r plüz ąrkaįk u plü negliže — lę pęizã pąrlę kǫm lę pąrizįẽ. mę, o für e ą mzür k̯ õ s elųąñ dę lą ką-pitąl, õ rę̌lêv ãtrę lą lãg nąsįǫnąl e l pąrle pǫpülêr de diferã.s plü mąrke. ąle oz ãvirõ dę̀ vąlãsįẽn, dę̀

1. dępų̈i] dpų̈i *P*; tpų̈i *J*. lã.g] lã.gę *J*. — 2. ǫsi] osi *PJ*. lǫkąl] lǫkąlz *J*. lã.g] lã.gę *J*. rępreză.t] rproză.t *JP*. — 3. faz] fąs *P*; fās *J*. nąsįǫnąlitez] nąsįǫnąlite *P*. — 4. ǫn] õn *P*. drųa *P*. lę] lœ̃ *P*. ožurdų̈i] ǫžǫrdų̈i *P*. — 5. ą pœ prę] ą pœ̨ prę *P*. ęksklüzivęmã] ęksklüzivmã *P*. — 6. tęritųãr] tęritųâr *P*. kõ-kų̈ŕąmã] kõkürąmã *P*. — 7. plüpãr] plüpâr *P*. diąlękt] dįąlękt *P*. — 8. sę kįl] ski. ãtã.drę] ãtã.dr *J*. — 9. dę l] d l *P*. lę̇] l *J*. — 10. rųąįõm] rųaįōm *P*. — 11. prǫvẽ.s] prǫ́vẽ.s *J*. voązin]

Bayeux, de la Rochelle, de Montbéliard — je dis „aux environs“, parce que dans les villes on a généralement adopté le français d'école — vous reconnaîtrez dans chaque endroit un langage fort différent de celui que nous parlons et fort différent de celui qu'on parle dans chacun des autres. Allez plus loin encore, du côté d'Avignon, ou d'Aurillac, ou de Pau; vous trouverez des sons tout nouveaux, une physionomie toute particulière; vous discernerez à peine le sens de quelques mots. Enfin, poussez jusqu'aux plaines de la Flandre, jusqu'aux landes de la Bretagne, jusqu'aux vallées des Pyrénées, vous entendrez des langues absolument étrangères et dans lesquelles aucun mot semblable à ceux qui vous sont familiers ne frappera votre oreille.

On parle, en effet, vous le savez, au Nord-Est, le flamand, idiome germanique; au Nord-Ouest, le breton, idiome celtique; au Sud-Ouest le basque, idiome ibérique. Laissant de côté ces trois coins de métal étranger qui encadrent notre carte linguistique, et la Corse, italienne de langue, qui forme un coin semblable au Sud-Est, demandons-nous d'où viennent aux mères, dans le territoire restant, les sons, les mots et les formes qu'elles apprennent à leurs enfants, à l'aide desquels ceux-ci penseront, comprendront et parleront, et qu'ils transmettront à leur tour à leur postérité. Faisant abstraction pour un moment de l'extension artificielle du parler de Paris, représentons-nous les parlers populaires livrés à eux-mêmes de la Méditerranée

---

trụą] trụa *P.* — 15. ăkādrę] ăkādr *J.* — 16. săblabl] săbląbl *P*; să blăbl *J.* — 17. vįĕnt] vįĕn *P.* tęritụâr *P.* — 18. mo] moz *J.* fǫrm(ę)] fǫrm *PJ.* ąprent] ąprẹn *P.* — 19. įl] i *P.* — 21. mǫmă] męmă *P.* d] dę *J.* t pąri] d pąri *P.* ręprezătŏ] ręprezătŏ' *J.* — 22. pąrle] pą́rle *J.* livrez] livre *P.*

bą̄jœ, dę̀ lą rǫšȫl, dę mōbęlįār — že di oz āvirō, pąr sę kę dā le vil ǫn ą ženerąlmāt ądǫpte lę frāsę dekǫl, — vu rękǫnętre dā šąk ādrųą œ̄ lāgāž fǫr diferā dę sęlųi kę nu pą̀rlō e fǫr diferā dę sęlųi kō pąrl dā šąkœ̄ dez ōtr. ąle plü lųē ākôr, dü kote d ąviñō, u d orįąk, u dę po; vu truvre de sō tu nuvo, ün fizįǫnǫmi tųt pąrtikülįêr; vu disęrnęre ą pēn lę sāz dę kęlkę mo. āfē, puse zų̈sk o plēn dę lą flā.dr, žüsko lā.d dę lą brętąñ, žüsko vąle de pirene, vuz ātādre de lā.g ąpsǫlümāt etrāžêr e dā lekēl ókœ̄ mo sāblabl ą sœ ki vu sō fąmilįe nę frąprą vǫtr ǫręį.

ō pąrl, ąn ęfę, vu lę sąve, o nǫrd ęst lę fląmā, idįōm žęrmąnįk; o nǫrdųęst lę brętō, idįōm sę̀ltįk, o südųęst lę bąsk, idįōm iberįk. lęsā dę kote se trųą kųē d metąl etrāže ki ākādrę nǫtrę kąrt lēgųistįk, e lą kǫrs itąlįęn dę lā.g, ki fǫrm œ̄ kųē sāblabl o südęst, dęmādō nú du vįēnt o mêr, dā l tęritųār ręstā, le sō, le mo, e le fǫrm(ę), kęlz ąprępt ą lœ̨rz āfā, ą lęd dekęl sœsi pāsrō, kōprādrō e pąrlęrō, e kįl trāsmętrōt ą lœ̨r tür ą lœ̨r pǫsterite. fęzāt ąpstrąksįō pur œ̄ mǫmā d lękstāsįō ąrtifisįēl dü pąrle t pąri, ręprezātō nu le pąrle pǫpülêr livrez ą œ mêm dę lą meditęrąne

---

1. dę lą rǫšēl] d lą rǫšęl *P*; dę lą rǫšēl *J*. mōbęlįār] mōbelįâr *P*; mōbelįār *J*. — 2. pąr sę kę] pąrskę *PJ*. ǫn] ōn *P*. ženerąlmāt] ženerąlmā *P*. lę] l *P*. — 3. rękǫnętre] rkǫnętre *PJ*. ādrųą] ādrųa *P*. — 4. dę sęlųi] d sęlüi *P*. — 6. orįąk] ǫrįąk *P*. dę po] d po *P*; t po *J*. tu nuvo] tú nuvo *J*. — 7. disęrnęre] disęrnre *P*; disęrnrez *J*. — 8. sāz] sās *P*; sās(z) *J*. — 9. vąle] vą́le *J*. — 10. ąpsǫ́lümāt] apsœ̨lümāt *P*. — 11. sāblabl] sābląbl *P*; sā.blābl *J*. frąprą] frąprą *P*. — 12. ąn] ān. ęfę] efę *P*. vu lę] vu l *PJ*. fląmā] flą́mā *J*. — 13. nǫrdųęst] nǫrųęst *J*. — 14. lęsā] lêsā *P*. dę kote] d kote *P*; t k. *J*.

à la Manche et des Vosges à l'Océan: nous aurons le tableau d'une immense bigarrure, dans laquelle cependant il nous sera possible de distinguer des zones. Comme l'olivier s'arrête à telle ligne, le maïs à telle autre, la vigne à une autre encore, nous verrons des sons, des mots, des formes couvrir une certaine région et ne pas pénétrer dans une autre. Nous remarquerons, par exemple, que le même verbe se prononce *douna* ou *duna* dans tout le midi, *doné* ou *douné* dans tout le nord, . . . qu'on dit un *chat* dans le centre, mais un *cat* dans l'extrême nord et l'extrême sud: que le *roua* ou *roué* de l'est et du centre a pour pendant un *rè* ou un *ré* dans l'ouest et dans le midi, etc.

Mais le fait qui ressort avec évidence du coup d'œil le plus superficiel jeté sur l'ensemble du pays, c'est que toutes ces variantes de phonétique, de morphologie et de vocabulaire n'empêchent pas une unité fondamentale, et que d'un bout de la France à l'autre les parlers populaires se perdent les uns dans les autres par des nuances insensibles. Un villageois qui ne saurait que le patois de sa commune comprendrait sûrement celui de la commune voisine, avec un peu plus de difficulté celui de la commune qu'il rencontrerait plus loin en marchant dans la même direction, et ainsi de suite jusqu'à un endroit où il n'entendrait plus que très péniblement l'idiome local.

En faisant, à partir d'un point central, une vaste chaîne de gens dont chacun comprendrait son voisin de droite et son voisin de gauche, on arriverait à couvrir toute la France d'une

15. paz] pa. — 16. pąrle] pą́rle *J.* — 18. t są] d są *P.* dę lą] d lą *P.* kǫmün] kǫmü̧n *J.* — 19. plü dę] plü d' *PJ.* k i̧l] k i *P.* — 21. œ̨n] œ̃n *PJ.* ădrụą] ădrụa *P.* i̧l] i *P.* kę] k *P.* — 23. sătrąl] sătrąl *J.* vąst] vąstę *J.* — 24. dę drụąt] d drụąt *PJ.* — 25. dę gŏš] d gŏš *PJ.* ǫn] ŏn *P.*

ą la mă.š e de vôž ą lǫseă: nuz ǫrŏ lę tąblo d ün įmăs bigąrü.r, dă ląkĕl, sępădă, įl nu srạ pǫsibl dę distĕge de zōn. kǫm l ǫlivįe s ąręt ą tĕl liñ, le mąis ą tĕl ōtr, lą viñ a ün otr ăkôr, nu vęrŏ dé sŏ, dé mo, dé fǫrm, kúvrīr ün sęrtęn režįŏ e nę pa penetre dăz ün ōtr. nu ręmąrkrŏ pąr egză.pl, kę l męm vęrb sę prǫnŏ.s duną u düną dă tu l mįdi, dǫne u dune dă tu l nôr; kŏ di œ̃ šą dă tu l să.tr, mę œ̃ ką dă lękstrêm nôr e lękstrêm süd; kę lę rụą u lę rụe dę lęst e dü să.tr ą pur pădă œ̃ rĕ u œ̃ re dă lụęst u dă l mįdi, ęt seterą.

mę lę fĕt, ki ręsôr ąvęk ęvidă.s dü ku dœį lę plü süpęrfisįĕl žęte sür lăsă.ble dü pęi, sę kę tụt se vąrįă.t dę fǫnetįk, dę mǫrfǫlǫži e d vǫkąbülêr năpêš paz ün ünite fŏdąmătąl, e kę, dœ̃ bu d lą fră.s ą lōtr, le pąrle pǫpülêr sę pęrd lez œ̃ dă lez ōtr pąr de nüă.s ĕsăsibl. œ̃ viląžụą ki n sǫrę kę l pątụą t są kǫmün kŏprădrę sü.rmă sęlụi dę lą kǫmün vụązin, ąvęk œ̃ pœ plü dę difikụlte sęlụi d lą kǫmün kįl ră-kŏtręrę plü lụĕ ă mąršă dă lą męm diręksįŏ, e ĕsi t sụit zụsk ą œ̨n ădrụą u įl nătădrę plü kę trę pe-niblęmă lidįōm lǫkąl.

ă fęză, ą pąrtīr dœ̃ pụĕ sătrąl, ün vąst šên dę žă dŏ šąkœ̃ kŏprădrę sŏ vụązĕ dę drụąt e sŏ vụązĕ dę gōš ǫn ąrivręt ą kuvrīr tụt lą fră.s dün etụąl

---

1. lę] l *P J.* — 2. įmăs] immăs *P.* įl] i *P.* srạ] srą *P.* — 4. vęrŏ] vérŏ *J.* dé sŏ, dé mo, dé fǫrm] de sŏ́, de mó, de fǫ́rm *J.* — 5. kúvrīr] kuvrír *J.* nę pa] n pa *PJ.* — 6. nu ręmąrkrŏ] nu rmąrkrŏ *PJ.* — 7. prǫnŏ.s] prǫnŏz *J.* düną] duną *P*; duną *J.* düna] düną *P*; düna *J.* — 8. di] dit *J.* mę] męz. — 9. rụą] rụa *P.* — 11. seterą] sętera *J.* — 12. lę] l *P.* ki ręsôr] ki rsôr *PJ.* — 13. pęi] pei *P.* kę] k *P.*

étoile dont on pourrait de même relier les rayons par des chaînes transversales continues. Cette observation bien simple, que chacun peut vérifier, est d'une importance capitale; elle a permis à mon savant confrère et ami, M. Paul Meyer, de formuler une loi qui, toute négative qu'elle soit en apparence, est singulièrement féconde, et doit renouveler toutes les méthodes dialectologiques: cette loi, c'est que, dans une masse linguistiques de même origine comme la nôtre, il n'y a réellement pas de dialectes; il n'y a que des traits linguistiques qui entrent respectivement dans des combinaisons diverses, de telle sorte que le parler d'un endroit contiendra un certain nombre de traits qui lui seront communs, par exemple, avec le parler de chacun des quatre endroits les plus voisins, et un certain nombre de traits qui différeront du parler de chacun d'eux. Chaque trait linguistique occupe d'ailleurs une certaine étendue de terrain dont on peut reconnaître les limites, mais ces limites ne coïncident que très rarement avec celles d'un autre trait ou de plusieurs autres traits; elles ne coïncident pas surtout, comme on se l'imagine souvent encore, avec des limites politiques anciennes ou modernes (il en est parfois autrement, au moins dans une certaine mesure, pour les limites naturelles, telles que montagnes, grands fleuves, espaces inhabités). Il suit de là que tout le travail qu'on a dépensé à constituer, dans l'ensemble des parlers de la France, des dialectes et ce qu'on a appelé des „sous-dialectes“, est un travail à peu près complètement perdu.

ōt *J.* dę] d *P.* — 18. pǫlitịk] pǫlitịkz *J.* mǫ́dęrn] mǫdęrn *PJ.* ạn ẹ] ãn ę *P*; ạn e *J.* — 19. sęrtęn] sęrtĕn *J.* — 20. flœv] flœ̨v *PJ,* ęspāz] ęspās *P.* ịl] i *P.* — 21. la] lą *P.* kę] k *P.* trạvạịl] trạvâị *P.* ǫn] ōn *P.* — 22. dę] d *P.* ǫn] ōn *P.* — 23. trạvạị *P.*

dõt õ purę dę mêm ręlie le ręiõ pąr de šẽn trãsvęrsąl kõtinü. sęt ǫpsęrvasiõ biẽ sẽ.pl, kę šąkœ̃ pœ verifie, ę dün ẽpǫrtã.s kąpitąl: ẽl ą pęrmi ą mõ savã kõfrêr e ąmi, męsiœ pǫl męiêr, dę fǫrmüle ün lųą, ki tųt negątiv kęl sųąt ąn ąparã.s, e sẽgüliêrmã fekõ.d, e doą ręnuvle tųt le metǫd diąlęktǫlǫžik. sęt lųą, sę kę, dãz ün mąs lẽgüistik dę męm ǫrižin kǫm lą nõtr, il ni ą reęlmã pa dę diąlękt; il ni ą kę de trę lẽgüistik ki ã.tr ręspęktīvmã dã de kõbinęzõ divęrs, dę tęl sǫrt kę lę parle dœ̨n ãdrųą kõtiẽdrą œ̃ sęrtẽ nõ.br dę trę ki lüi sęrõ kǫmœ̃, pąr egzã.pl, ąvęk lę pąrle tšąkœ̃ de kątr ãdrųą le plü vųązẽ, e œ̃ sęrtẽ nõ.br dę trę ki difêrõ dü pąrle dę šakœ̃ dœ. šąk trę lẽgüistik ǫküp dąiœ̨r ün sęrtęn etãdü dę tęrẽ dõt õ pœ rękǫnêtr le limit, mę se limit nę kǫẽsid kę trę rarmã ąvęk sęl dœ̨n otr trę u dę plüziœ̨rz õtrę trę; ẽl nę koẽsid pa sürtu, kǫm õ s limąžin sųvãt ãkôr, ąvęk de limit pǫlitik ãsiẽn u mǫdęrn; (il ąn ę pąrfųąz õtremã, o mųẽ dãz ün sęrtęn męzür, pur le limit nątürẽl, tęl kę le mõtąñ, grã flœv, ęspãz inąbite). il süi d la, kę tul trąvąii kǫn ą depãse ą kõstitüe dã lãsã.blę de pąrle dę frã.s, de diąlękt e skǫn ą ąple de sudiąlękt, ęt œ̃ trąvąii ą pœ pręę kõplętmã pęrdü.

---

1. dę mêm] d mêm *P.* — 2. ǫpsęrvasiõ] ǫpsęrvąsiõ *P.* šąkœ̃] šakœ̃ *J.* — 3. ą pęrmi] ą pęrmi *P*; a pérmi *J.* — 4. mejêr *P.* lųa *P.* — 5. ąn] ãn *P.* ąparã.s] ąpąrã.s *P.* — 6. doą] dųą *P.* ręnuvle] rnuvle *PJ.* lųa *P.* se kę *J*; sę k *P.* — 7. il] i. — 8. pa dę] pa d' *PJ.* il] i *P.* kę] k *P*; kg *J.* trę] trę *J.* — 9. ã.tr] ãtrę *P.* — 10. kę lę] kę l *PJ.* œ̨n] œ̃n *P.* ãdrųą] ãdrųa *P.* kõtiẽdrą] kõtiẽdrą *J.* — 11. trę] tre *J.* sęrõ] srõ *P.* — 12. t šąkœ̃] d šąkœ̃. *P.* ãdrųą] ãdrųa *P.* — 13. dę šąkœ̃] d šakœ̃ *P*; t šąkœ̃ *J.* — 14. dę tęrẽ] d tęrẽ *P*; t tęrẽ *J.* — 15. pœ rękǫnêtr] pœ rkǫnêtrę *P*; pœ rkǫnêt *J.* rarmã] rąrmã *P.* — 16. d œ̨n] d œ̃n *P.* õtrę]

Il ne faut même pas excepter de ce jugement la division fondamentale qu'on a cru, dès le moyen âge, reconnaître entre le „français“ et le „provençal“ ou la langue d'oui et la langue d'oc. Ces mots n'ont de sens qu'appliqués à la production littéraire: de bonne heure, au nord comme au midi, les écrivains ont employé, pour se faire comprendre et goûter dans un cercle plus étendu, des formes de langage qui, pour des raisons historiques ou littéraires, avaient plus de faveur que les autres, et la langue littéraire du nord étant bien distincte de celle du midi, l'opposition entre le provençal et le français a paru claire et sensible. Mais déjà au moyen âge on trouve des écrits qu'on est embarrassé de ranger dans l'une ou l'autre catégorie, et que se disputent les recueils de textes français et provencaux. C'est bien autre chose si on essaye, comme l'ont fait il y a quelques années deux vaillants et consciencieux explorateurs, de tracer de l'Océan aux Alpes une ligne de démarcation entre les deux prétendues langues. Ils ont eu beau restreindre à un minimum les caractères critiques qu'ils assignaient à chacune d'elles, ils n'ont pu empêcher que tantôt l'un, tantôt l'autre des traits soi-disant provençaux ne sautât par-dessus la barrière qu'ils élevaient, et réciproquement. Et comment, je le demande, s'expliquerait cette étrange frontière qui de l'ouest à l'est couperait la France en deux en passant par des points absolument fortuits? Cette muraille imaginaire, la science,

i̯l nę fo męm paz ęksępte dę sę žilžmā lą divizi̯ō fōdąmātąl kǫn ą kril, dę l mu̯ąi̯ęnāž, rękǫnêtr ātr lę frāsę e lę prǫvāsąl, u lą lā.g du̯i e lą lā.g dǫk. se mo nō dę sā.s kąplike ą lą prǫdüksi̯ō literêr: dę bǫn œ̄r, o nôr kǫm o mi̯di, lez ekrivē ōt āplu̯ąi̯e, pur sę fêr kōprā.dr e gute dāz œ̄ sęrkl plüz etādü, de fǫrm dę lāgāž, ki pur de ręzō istǫri̯k u literêr, ąvę plü t fąvœ̨r kę lez ōtr, e lą lāg literêr dü nôr etā bi̯ē distē.kt dę sęl dü mi̯di, l ǫpozisi̯ō ātrę l prǫvāsąl e l frāsę a pąrü klêr e sāsibl. mę, dežą o mu̯ąi̯ęnāž ō trūv dez ekri kǫn ęt ābąrąse dę rāže dā lün u lōtrę kątegǫri, e kę s dispüt le rękœ̨i̯ dę tękst frāsę e prǫvāso. sę bi̯ē ōtr šōz, si ǫn ęsêi̯, kǫm lō fęt, i̯l i̯ ą kęlkęz ąne, dœ vąii̯ā e kōsi̯āsi̯œz ęksplǫrątœ̨r, dę tráse dę lǫseā oz ąlp ün lin dę demąrkasi̯ō ātrę le dœ pretādü lā.g. i̯lz ōt ü bo ręstrē.dr ą œ̄ mini̯mǫm le kąrąktêr kriti̯k ki̯lz ąsinęt ą šąkün dēl, i̯l nō pü āpęše kę tāto lœ̄, tāto lōtrę de trę su̯ądizā prǫvāso nę sóta pąr dęsü lą bąri̯êr ki̯lz elęvę, e resi-prǫk(ę)mā. e kǫmā, žęl dęmā.d, sęksplikrę sęt etrāž frōti̯êr ki d lu̯ęst ą lęst kuprę la frā.s ā dœ, ā pąsā pąr de pu̯ē ąpsǫ́lümā fǫrtu̯i? sęt müąii̯ imąžinêr, lą si̯ā.s

1. dę sę] t sę *J.* — 2. ǫn] ōn *P.* ātr lę] ātrę l *P.* — 3. e lę] e l *P.* u̯i] úi *J.* — 4. dę sās] d sās *P*; t sās *J.* — 5. bǫn] bǫ́n *J.* — 6. sę] s *J.* kōprā.dr] kōprā.d[r] *J.* sęrkl] sęrklę *P*; sęrk[l] *J.* — 7. ręzō] ręzōz *J.* — 8. t] d *P.* — 9. ātrę l] āt[r] lę *J.* — 10. ą *P.* — 11. ǫn] ōn *P.* ęt] et *J.* dę] d *PJ.* — 12. kę s] kę z *J.* rkœ̨i̯ *P.* frāsę] frāsęz *J.* — 13. sę] se *J.* bi̯ēn *P.* ōn *P.* ęsêi̯] esęi̯ *P*; esei *J.* — 14. vąii̯ā] vąi̯ā *P*; vąii̯āz *J.* — 15. tráse] trąse *P.* ātrę] āt *J.* — 17. i̯lz] iz *P.* — 19. sóta] sotą *P.* pąr dęsü] pąr tsü *J.* i̯lz] iz *P.* elęvę] elvę *PJ.* resiprǫk(ę)mā] resiprǫkmā *PJ.* — 21. pąsā] pasā *PJ.* — 22. ąpsǫlümā] ąpsœ̨lümā *P.* mürąii̯] mürâi̯ *P.*

aujourd'hui mieux armée, la renverse, et nous apprend qu'il n'y a pas deux Frances, qu'aucune limite réelle ne sépare les Français du nord de ceux du midi, et que d'un bout à l'autre du sol national nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées . . .

---

ožu̯rdü̯i mi̯œz ąrme lą rä̆vęrs, e nuz ąprä̆ kịl ni ą pá dœ frä̆.s, kokü̆n limit ręĕl nę sepār le frä̆sę dü̆ nôr dę sœ dü̆ mịdi, e kę dœ̃̆ but ą lō̆trę dü̆ sǫl nąsi̯onąl no pąrle pǫpü̆lêr etä̆.d ü̆n vąstę tąpi̯sri dō̆ le kulœ̨r vąri̯e sę fō̆.d sü̆r tu le pu̯ĕ ä̆ nü̆ä̆.s ĕsä̆siblęmä̆ degrąde . . .

1. ožu̯rdü̯i̯] ožǫrdü̯i *P.* il n i ą] i n i̯ ą *P.* il n i̯ ą *J.* — 2. sepār] sepâr *P.* frä̆sę] frä̆se *P.* — 3. kę] k *P.* — 4. pąrle] pą́rle *J.* — 5. pu̯ĕ] pu̯ĕz *J.*

Ernest Renan.

M. Renan, né à Tréguier en Bretagne (Côtes du Nord), le 27 février 1823, et venu de bonne heure à Paris, a l'habitude de parler lentement et m'a aussi lu le passage suivant, tiré de sa Vie de Jésus (éd. pop. p. 242 ss.), avec une telle lenteur que je pouvais aisément prendre note des nuances de sa prononciation. La lenteur de sa lecture avait pour conséquence une articulation très nette et soignée que réclamait, du reste, aussi le sujet élevé de notre texte. On peut regarder comme des particularités de la prononciation de M. Renan: *a* fermé très distinct dans les 3. sg. des parfaits et des futurs (*arriva* p. 55, l. 1; *refusa* p. 55, l. 5 etc.) au lieu de l'*a* mi-fermé ou ouvert qu'on entend souvent dans ces formes verbales; le remplacement presque constant de la diphtongue *ɥa* par *oa* monosyllabique (*boa̮r* p. 55, l. 2; *boq̮sõ* p. 55, l. 3 etc.); l'*r* non grasseyée; l'*a* ouvert protonique tendant vers une prononciation fermée; en cas de liaison, des *e* très ouverts dans les infinitifs en *-er* la prononciation des mots en *ation* avec un *a* ouvert (M. Renan m'assurait ne pas connaître la prononciation en *-ɑ̄si̯õ*); enfin l'hésitation entre *e* ouvert et mi-ouvert dans la prononciation des mots: *les, des, mes,* etc. devant les consonnes et les voyelles.

Mort de Jésus.

On arriva enfin à la place des exécutions. Selon l'usage juif, on offrit à boire aux patients un vin fortement aromatisé, boisson enivrante, que, par un sentiment de pitié, on donnait au condamné pour l'étourdir . . . Jésus, après avoir effleuré le vase des bout des lèvres, refusa de boire. Ce triste soulagement des condamnés vulgaires n'allait pas à sa haute nature. Il préféra quitter la vie dans la parfaite clarté de son esprit, et attendre avec une pleine conscience la mort qu'il avait voulue et appelée. On le dépouilla alors de ses vêtements, et on l'attacha à la croix . . .

Jésus savoura ces horreurs dans toute leur atrocité. Une soif brûlante, l'une des tortures du crucifiement, le dévorait. Il demanda à boire. Il y avait près de là un vase plein de la boisson ordinaire des soldats romains, mélange de vinaigre et d'eau appelé *posca* . . . Un soldat trempa une éponge dans ce breuvage, la mit au bout d'un roseau, et la porta aux lèvres de Jésus, qui la suça. Les deux voleurs étaient crucifiés à ses côtés. Les exécuteurs, auxquels on abandonnait d'ordinaire les menues dépouilles des suppliciés, tirèrent au sort ses vêtements, et, assis au pied de la croix, le gardaient. Selon une tradition, Jésus aurait prononcé cette parole, qui fut dans son cœur sinon sur ses lèvres: „Père, pardonne-leur; ils ne savent ce qu'ils font . . .“

môr dę žezü.

ǫn ąriva ăfĕ ą lą pląz dęz ęgzeküsįŏ. sęlŏ lüzaž žųif, ǫn ǫfrit ą boăr o păsįă œ̃ vĕ fǫrtęmăt ąrǫmątize, boąsŏ ănivră.t, kę, pąr œ̃ sătimă dę pitįe ŏ dǫnęt o kŏdąne pur leturdir . . . žèzü, ąpręz ąvoar ęflœ̨re lę văzę dü bu dę lêvr, ręfüza dę boăr. sę tristę sulažęmă dę kŏdąne vülgêr nąlę paz ą są ŏtę nątü.r. įl prefera kįte lą vi dă lą pąrfęt kląrte dę sǫn ęspri, e ątă.dr ąvęk ün plęn kŏsįă.s lą môr kįl ąvę vulü e ąple. ŏ lę depuija ąlôr dę sę vètęmă e ŏ lątąša ą lą kroą . . .

žezü sąvura sęz ǫrœ̨r dă tǫt lœ̨r ątrǫsite . . . ün(ę) sųąf brülă.t, lün dę tǫrtü.r du krüsifimă, lę devǫrę. įl dęmăda ą boăr. įl i avę pręę dę la œ̃ văzę plĕ dę lą boąsŏ ǫrdinêr dę sǫlda rǫmĕ, mèlă.ž dę vinęgr e do, ąpęle pǫská . . . œ̃ sǫlda tră.pa ün epŏ.ž dă sę brœ̨văž, lą mit o bu dœ̃ rǫzo e lą pǫrta o lêvr dę žezü ki lą süsa. lę dœ volœ̨r etę krüsifiįe ą sę kote. lęz ęgzekütœ̨.r, okęl ǫn ąbădǫnę dǫrdinêr lę męnü depuįį dę süplisįe, tirêrt o sôr sę vętęmă, e, ąsi o pįe dę lą kroą, lę gąrdę. sęlŏ ün trądisįŏ, žezü orę prǫnŏse sęt pąrǫl, ki fü dă sŏ kœ̨.r, sinŏ sür sę lêvr: „pêr, pąrdǫn lœ̨.r; įl nę săv sę kįl fŏ.“ . . .

---

1. pląs dez. — 2. bųăr. — 3. bųąsŏ. t pitįe. — 4. kŏdane *ou* kŏdąne. žezü'. avųăr. — 5. văz. de. d(ę). — 6. do. ot. — 7. tsǫn. — 9. krųą. — 10. sez. — 11. de. — 12. bųăr. įl 'į. prę dla văz. dlą. — 14. ąple. dă"z. — 16. se. — 17. lez. le. — 18. se. ąsiz o. — 19. krųą. trądisįŏ. — 20. se. — 21. sąv.

Ses disciples avaient fui. Mais ses fidèles amies de Galilée, qui l'avaient suivi à Jérusalem, et continuaient à le servir, ne l'abandonnèrent pas. Marie Cléophas, Marie de Magdala, Jeanne, femme de Khouza, Salomé, d'autres encore, se tenaient à une certaine distance et ne le quittaient pas des yeux.

A part ce petit groupe de femmes, qui de loin consolaient ses regards, Jésus n'avait devant lui que le spectacle de la bassesse humaine ou de sa stupidité. Les passants l'insultaient. Il entendait autour de lui de sottes railleries et ses cris suprêmes de douleur tournés en odieux jeux de mots. „Ah! le voilà, disait-on, celui qui s'est appelé Fils de Dieu! Que son père, s'il veut, vienne maintenant le délivrer! — Il a sauvé les autres, murmurait-on encore, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croyons en lui! — Eh bien, disait un troisième, toi qui détruis le temple de Dieu, et le rebâtis en trois jours, sauve-toi, voyons!" — Quelques-uns, vaguement au courant de ses idées apocalyptiques, crurent l'entendre appeler Élie, et dirent: „Voyons si Élie viendra le délivrer." Il paraît que les deux voleurs crucifiés à ses côtés l'insultaient aussi. Le ciel était sombre; la terre, comme dans tous les environs de Jérusalem, sèche et morne. Un moment, selon certains récits, le cœur lui défaillit; un nuage lui cacha la face de son Père, il eut une agonie de désespoir, plus cuisante mille fois que tous les tourments. Il ne vit que l'ingratitude des hommes; il se repentit peut-être de souffrir pour une race vile, et il s'écria: „Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?"

sę dįsiplz ąvę fųi. mę sę fidêlz ąmi dę gąlile, ki ląvę sųivi ą žerüząlęm, e kōtinųęt ą lę sęrvīr, nę ląbā-dǫnêr pa. mąri kleǫfās, mąri dę mągdąlá, žan, fąm dę kuzá, sąlomé, dōtrz ākôr, sę tęnęt ą ün sęrtęn distā.s e nę lę kįtę pa dęz įœ.

ą pār sę pęti grup dę fąmę, ki dę loē, kōsǫlę sę ręgār, žezü nąvę dęvā lųi kę lę spęktakl dę lą bāsęs ümęn u dę są stüpidite. lę pāsā lēsültę. įl ātādęt otur dę lųi dę sǫt rąįįęri e sę kri süprêm dę dulœ̨.r turnez ąn ǫdįœ žœ d mo. „ a, lę voąla, dizęt ō, sęlųi ki sęt ąpęle fiz dę dįœ! kę sō pēr, sįl vœ, vįęn mētęnā lę delivre! — įl ą sove lęz ōtr, mürmüręt ō ākôr, e įl nę pœ sę sove lųi mêm. sįl e roą dizraęl, kįl dęsā.d dę lą kroą, e nu kroąįōz ā lųi! — e bįē, dizęt œ̄ troąziįęm, toą ki detrüi lę tā.pl dę dįœ, e lę rębatiz ā troą žūr, sōvf toą, voąįō! — kęlkęz œ̄, vagęmā o kurā dę sęz ide ąpokąlįptįk, krü r lātādr ąple eli, e dīr : „ voąįō, si eli vįēdra l delivre.“ įl pąrę kę lę dœ vǫlœ̨r krüsifįe ą sę kote lēsültęt osi. lę sįęl etę sō.br; lą têr kǫm dā tu lęz ā virō dę žerüząlęm, sêš e mǫrn. œ̄ mǫmā, sęlō sęrtē ręsi, lę kœ̨.r lųi dęfąiįi; œ̄ nüāž lųi kāša lą fąz dę sō pêr; įl üt ün ągǫni dę dezęspoār, plü kųi zāt mil foą kę tu lę turmā. įl nę vi kę lēgrątitüd dęz ǫm; įl sę rępāti pœtêtr dę sufrīr pur ün rąz vil, e įl s ekriįa: „ mō dįœ, mō dįœ, purkoą m ą tü ąbādǫné? Mę

1. se dįsipl. — 2. ął. — 3. kleofās. — 4. sę tnęt. — 5. nęl. dez. — 6. pti grųᵖb. lųē. se. — 8. le pásā. — 9. rąįįri. se. süpręm. 11. set. — 12. lez. — 13. s sove. — 15. tųą. — 16. vòąįō. — 17. sez. — 18. vųąįō. vįēdrąl. — 19. kle. se. — 20. lez. āvirō d. — 21. sęš. męmā. resi. — 22. defąįįi. fąs. — 23. fųą. — 24. le. dez. — 25. vil.

Mais son instinct divin l'emporta encore. A mesure que la vie du corps s'éteignait, son âme se rassérénait et revenait peu à peu à sa céleste origine. Il retrouva le sentiment de sa mission; il vit dans sa mort le salut du monde; il perdit de vue le spectacle hideux qui se déroulait à ses pieds, et, profondément uni à son Père, il commença sur le gibet la vie divine qu'il allait mener dans le cœur de l'humanité pour des siècles infinis.

L'atrocité particulière du supplice de la croix était qu'on pouvait vivre trois ou quatre jours dans cet horrible état sur l'escabeau de douleur. L'hémorrhagie des mains s'arrêtait vite et n'était pas mortelle. La vraie cause de la mort était la position contre nature du corps, laquelle entraînait un trouble affreux dans la circulation, de terribles maux de tête et du cœur, et enfin la rigidité des membres. Les crucifiés de forte complexion ne mouraient que de faim. L'idée mère de ce cruel supplice n'était pas de tuer directement le condamné par des lésions déterminées, mais d'exposer l'esclave, cloué par les mains dont il n'avait pas su faire bon usage, et de le laisser pourrir sur le bois. L'organisation délicate de Jésus le préserva de cette lente agonie. Tout porte à croire qu'une syncope ou la rupture instantanée d'un vaisseau au cœur amena pour lui, au bout de trois heures, une mort subite. Quelques moments avant de rendre l'âme, il avait encore la voix forte. Tout à coup, il poussa un cri terrible, où les uns entendirent: „O Père, je remets mon esprit entre tes mains!“ et que les autres, plus préoccupés de l'accomplissement des prophéties, rendirent par ces mots: „Tout est consommé!“ Sa tête s'inclina sur sa poitrine, et il expira.

---

sǫn ēstē divē lāpǫrta ākôr. ą męzü.r kę lą vi dü kôr s etēñę, sǫn ām sę rąserenę e rę̀vęnę pœ ą pœ ą są selęst ǫrižin. į! rętruva lę sātimā dę są misįō, įl vi dā są môr lę sąlü dü mō.d, įl pęrdi dę vü lę spęktakl idœ ki sę derulęt ą sę pįe, e prǫfōdemā üni ą sō pêr, įl kǫmāsa sür lę žibę lą vi divin kįl ąlę męne dā lę kœr dę lümąnite pur dę sįęklz ēfini.

lątrǫsite pąrtikülįêr dü süplis dę lą kroą etę kō puvę vīvr troąz u kątr žūr dā sęt ôribl eta sür lęskąbo dę dulœ.r. lemǫraži dę mē sąrętę vit e netę pa mǫrtēl. lą vrę kōz dę lą môr etę lą pozisįō kōtr nątü.r dü kôr, ląkęl ātręnęt œ̃ trubl ąfrœ dā lą sirküląsįō, dę tęribl mo de tęt e t kœ.r, e āfē lą rižidite dę mā.br. lę krüsifįe dę fǫrtę kōplęksįō ne murę kę dę fē. lide mêr dę sę krüęl süplis netę pa dę tüe dirękteṃā lę kōdąne pąr dę lezįō dętęrmine, mę dękspoze lęsklāv, klue pąr lę mē dōt įl nąvę pa sü fêr bǫn üzāž, e dę lę lęse purīr sür lę boą. lǫrgąniząsįō delikąt dę žezü lę prezęrva dę sęt lāt ągǫni. tu pǫrt ą kroār kün sēkǫp u lą rüptü.r ēstātąne dœ̃ vęso o kœ.r, ąmna pur lüi, o bu dę troąz œ.r, ün mǫr sü bit. kęlkę mǫmā ąvā dę rādr lām, įl ąvęt ākôr lą voą fǫrt. tųt ą ku, įl pusa œ̃ kri tęribl, u lęz œ̃ ātādīr : o pêr, žę ręmę mǫn ęspri ātr tę mē! e kę lęz ōtr, plü preǫküpe dę lakōplismā dę prǫfesi, rādīr pąr sę mo : „tut ę kōsǫme." są têt sēklina sür są poatrin, e įl ękspirā.

1. a. — 3. ǫrižīn. l sātimā. tsą. — 4. mōdę. — 5. kiz. se. prǫ́fōdemā. — 7. de. — 8. kroąz etę. — 10. d(ę). — 12. ātrę́nęt. — 13. tę́rib' mo d' tęt. de. — 14. le. kę t. — 15. dę s. — 16. dękspóze. — 17. dęl. — 18. bųą. — 21. bu t. sübįt. mǫmāz. — 23. lez œ̃. ręme. — 24. te. — 25. se. e.

MAURICE D'HULST.

Mgr. d'Hulst, recteur de l'université catholique de Paris, conférencier à Notre-Dame, né à Paris, le 10 octobre 1841, a été élevé aux Tuileries dans la compagnie du comte de Paris et du duc de Chartres. Les lignes suivantes, dont il m'a fait lecture chez lui, sont empruntées à son Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1876, p. 40—42. Mgr. d'Hulst a gardé exactement la prononciation dont il se sert dans ses sermons et qui représente un compromis entre celle des acteurs et celle de la conversation du grand monde de Paris. Ainsi il évite, dans les mots *les*, *des*, *mes* etc., aussi bien l'*e* ouvert des acteurs que l'*e* fermé du style familier et leur donne un *e* moyen, ouvert à demi; il ne prononce la termination *-ation* ni *-ūsįõ* ni *-ąsįõ*, mais *-ạsįõ* avec un *a* moyen de timbre et de quantité; son *r* est vélaire, mais articulée avec soin et non grasseyée, bien qu'il emploie couramment cette *r* grasseyée dans la conversation. A Notre-Dame (vaisseau immense) la parfaite limpidité et la sûreté de son articulation compensent, et au delà, ce qui pourrait manquer au volume de la voix; il y prononce distinctement la plupart des *e* sourds, qui, à une certaine distance, ne sont plus entendus et ne laissent subsister que l'impression d'une articulation soignée de la consonne précédente. Cette même circonstance explique la prononciation exceptionelle de *conseil* (p. 65, l. 3), avec une *l̦*, faible, il est vrai, mais bien distinguée de l'*į* qui, en général, prend sa place.

Jeanne d'Arc.

... Dieu veut autre chose encore que le salut des individus; il veut l'ordre et la paix entre les peuples. Roi des âmes, il est aussi le roi des nations. C'est lui qui prépare et qui pétrit à l'avance ces groupes humains, qui écrit sur leurs fronts la marque de leur génie, qui forme dans leurs cœurs le désir de leur grandeur et la passion de leur indépendance; puis il les lance dans l'histoire avec leur vocation et leur destinée; il les livre aux entreprises de leur liberté, parfois aux conséquences de leurs fautes; il châtie par l'humiliation de la défaite l'orgueil des succès iniques, et par les mutilations de la patrie sanglante l'injustice des conquêtes. Dans ces tourmentes des guerres désastreuses on voit même des races périr par l'extermination, ou des nationalités disparaître, perdues dans le flot du peuple vainqueur. Mais il est des nations que Dieu aime d'un amour obstiné, des races dont il semble qu'il ait besoin pour faire ici-bas les œuvres de sa Providence. A celles-là, comme à son peuple d'Israël, il annonce bien la rude sévérité de sa justice: *Visitabo in virga iniquitates eorum;* mais il s'engage à n'abandonner pas le dessein persévérant de sa miséricorde: *Misericordiam autem meam non*

žan dark.

. . . di̯œ vœt ōtr šōz ākôr kę lẹ sạlü dẹz ēdividü; i̯l vœ lọrdr e lą pẹ́ ātr lẹ pœ̨p[1]. ru̯ą dẹz āmẹ, i̯l ẹt osi lẹ ru̯ą dẹ nạsi̯ō. sẹ lu̯i ki prepār e ki petri ą lạvā.s sẹ grupẹz ümē, ki ekri sü̯r lœ̨r frō lą mạrkẹ dę lœ̨r žéni, ki fọrmẹ dā lœ̨r kœ̨.r lẹ dezīr dę lœ̨r grā̀dœ̨.r e lą pạ̀si̯ō dę lœ̨r ēdepādā.s; pu̯iz i̯l lẹ lā.s dā listu̯ār ąvęk lœ̨r vọkạ́si̯ō e lœ̨r dęstiné; i̯l lẹ līvr oz ātrprīz dę lœ̨r libęrte, pạrfu̯ąz o kōsekā.s dę lœ̨r fōt; i̯l šạti pạr lümiliạsi̯ō dę lą defęt lọrgœ̨.i̯ dẹ sü̯ksęz ini̯k, e pạr lẹ mütilạsi̯ō dę lą pạtri sāglā.t lēžü̯stis dẹ kōkêt. dā sẹ tụrmā.tẹ dẹ gêr deząstrœ.z ō vu̯ą mẹm dẹ rąs perīr pạr lękstęrminạsi̯ō, u dẹ nasi̯ọnạlite di̯sparêtr, pęrdü dā lę flo dü pœ̨pl vēkœ̨.r. mẹz i̯l ẹ dẹ nạsi̯ō kę di̯œ ęm dœ̨n ąmūr ọpstiné, dẹ rąs dōt i̯l šā.bl ki̯l ę bęzu̯ē pūr fêr i̯si ba lẹz œ̨.vr dę są prọvidā.s. ą sēl la kọm ą sō pœ̨pl d izraēl, i̯l ąnō.s bi̯ē lą rüdẹ severite dę są žü̯sti̯s : vizitábo in vi̯rga iniku̯itátēz eô′rọm; mẹz i̯l sāgāž a nąbādọne pa lẹ dęsē pęrseverā dę są mizerikōrdę : mizerikọ́rdi̯ąm ótęm méąm nọn

1. sạ́lü dez. — 2. le. ām. et. — 3. de nási̯ō. se. — 4. se. — 6. pāsi̯ō. le. — 7. vọkāsi̯ō. le. — 8. pạrfu̯ạ. šáti. — 9. ümiliāsi̯ō. de. — 10. le mütilasi̯ō. de. — 11. se tụrmā.t de. — 12. ękstęrminā̀si̯ō. de. — 13. e de. — 14. de. — 15. lez. — 16. ąnōz. rụ̈d. — 17. t są. vizitabó in vi.ıgá inikütitatēs′ — 18. eọrọ́m. dę́sē. — 19. tsą mizerikọrd : mizerikọrdi̯ą́m otēm meą́m nōn.

dispergam ab eo, car il a fait avec ces nations une alliance, et Dieu ne se parjure point: *Neque profanabo testamentum meum.*

Que fera-t-il donc? Il laissera venir le châtiment, terrible, inattendu, accablant. Tous les secours manqueront ensemble: l'habileté des chefs s'évanouira dans la confusion des conseils; la bravoure des soldats disparaîtra dans la panique comme un feu s'éteint dans le flot qui s'élève. O France, où es-tu? France de saint Louis et de Philippe-Auguste, tu n'es plus qu'un champ de carnage où le pied des Anglais foule tes morts, où sa main pille tes trésors, où sa torche incendiaire brûle tes villes! Crécy et Poitiers, Azincourt et Verneuil ont enseveli ta gloire avec tes héros. Un roi fou s'est assis sur les fleurs de lis à la place d'un sage. La fureur des discordes civiles est venue mettre le comble à tes maux. D'Armagnacs à Bourguignons on se renvoie l'assassinat; les princes tombent sous le couteau; le peuple succombe à la famine. Et parmi tant de ruines, voici venir pour la patrie française un péril plus grand encore: ses enfants ont commencé à douter d'elle. Ils n'osent pas se dire Anglais, mais ils se font Bourguignons, et c'est tout un. Un roi anglais, vassal de France, un roi de dix mois est proclamé dans la basilique de Saint Denis monarque des deux royaumes: le sol de France demeure sous le ciel; mais la nation de France va périr. O Dieu, est-ce là ce que vous voulez?

Non, Messieurs, Dieu ne le veut pas! Et c'est parce qu'il ne le veut pas qu'il a laissé venir les choses en ce

dįspę̂rgąm ąb éo, kąr ̧il a fęt ąvęk sę nąsįõ ün ąlįã.s, e dįœ nę sę pąržü.r pṷẽ : nékṷe prǫfanábo tęstąmę̂ntǫm méǫm.

kę fęrą t įl dõk? įl lęsra vęnīr lę šatimã, tęrībl, inątãdü, ąkablã. tu lę sękūr mãkęrõt ãsã.bl : ląbilte dę šẽf sevąnuira dã lą kõfüzįõ dę kõsęĩ; lą bravūr dę sǫlda dįspąrêtra dã lą pąnįk kǫm œ̃ fœ setẽ dã lę flo ki selêv. o frã.s, u ę tü? frã.s dę sẽ lui e dę filįp ogṷst, tü nę plü kœ̃ šã dę kąrnãž u lę pįe dę lãglę fūl tę môr, u są mẽ pīį tę trezôr, u są tǫrš ẽsãdįêr brül tę vīl! kresi e poątįe, ązẽkūr e vęrnœįę õt ãsęvęli tą glṷãr ąvęk tę ero. œ̃ rṷą fu sęt ąsi sṷ̈r lę flœ.r dę li ą lą pląs dœ̃ sãž. la fürœ.r dę diskõrd sivīl ę vęnü mẽtr lę kõ.bl ą tę mo. dąrmąñąkz ą bųrgįñõ õ sę rãvṷą ląsąsina; lę prẽ.s tõ.b su lę kuto : lę pœpl sṷ̈kõ.b ą lą fąmīnę. e pąrmi tã dę rṷ̈in, vṷąsi vęnīr pur lą pątri frãsêz œ̃ peril plü grãt ãkôr : sęz ãfãz õ kǫmãse ą dute dẽl. įl nõz pa sę dīr ãglę; męz įl sę fõ bųrgįñõ, e sę tųt œ̃. œ̃ rṷą ãglę, vąsąl dę frã.s, œ̃ rṷą dę di mṷą ę prǫklame dã lą bazilįk dę sẽ dni mǫnąrkę dę dœ rṷąįõm : lę sõl dę frã.s dęmœ.r su(l) sįẽl; mę lą nąsįõ dę frã.s va perīr. o dįœ, ę sę la s kę vu vule?

nõ, męsįœ, dįœ nę l vœ pa! e sę pąrs kįl nę lę vœ pa, kįl a lęse vęnīr lę šõz ã sę pṷẽ. mṷẽz

1. dįspęrgą̃m ąbeó. se nasįõ. — 2. nę s. nekṷ̈é prǫfąnabó tęstamẽtǫ́m. — 3. meóm. — 4. vnir. — 5. le skūr. mâkrõt. ąbįlte. — 6. de. kõsęį(ę). — 7. de. — 8. e tü. e t. — 10. fūl te. te. — 11. te. pṷątįe. — 12. ãsęvli. te ęro. set. — 13. le. lis. de. — 14. e vnü. te. — 15. õ z. — 16. l kúto. fąmįn. — 17. rṷ̈įn. — 18. sez. — 19. se. tųt. — 20. e. — 21. de. — 22. nãsįõ. — 23. ęn. 24. mesįœ. nę lę. se.

point. Moins abattue, moins détruite, la France eût paru peut-être se relever d'elle-même, et l'on eût vu moins clairement que Dieu veut qu'elle vive.

Levez-vous donc, Seigneur, et paraissez seul en cet ouvrage!

Voyez-vous, dans ce village de Lorraine, la petite maison du paysan Jacques d'Arc? Là grandit une enfant douce et pure, qui ne sait rien que son Pater. Comme tous les gens de Domrémy, sauf cet unique Bourguignon auquel elle trouverait bon, si Dieu le permettait, que l'on ôtât la tête, Jeanne est Armagnac, c'est-à-dire Française. Elle a ouï parler du malheur des guerres; elle a même dû pour quelques jours fuir de son village avec les siens pour éviter le passage des bandes. Pourtant le coin de vallée qu'elle habite est tranquille d'ordinaire; coudre et filer, prier et obéir, aux jours de fête tresser des guirlandes et les porter à l'autel de Marie, voilà quel fut l'emploi de cette existence de treize ans. Ah! mon Dieu, qu'a donc à faire cette enfant avec le salut de la France? J'ai bien lu dans vos Écritures que vous aimez à prendre la faiblesse et le néant pour vos instruments dans ce monde: *infirma mundi et ea quae non sunt;* mais jamais êtes-vous descendu jusqu'à ce rien?

Tel est pourtant le choix de Dieu.

ąbątū, mųō detrųit, lą frā.s ū pąrū pœtêtr sę ręlęve dēl mêm, e lǫn ū vū mųō klęręmā kę dįœ vœ kēl vīv.

lęve vu dōk, sęñœ̨.r, e pąrēse sœ̨l ā sęt uvrāž!

voąje vū, dā sę vilāž dę lǫrên, lą pętit męzō dū pęizā žakę dąrk? la grādit ūn āfā dūs e pū.r, ki nę se rįē kę sō patêr. kǫm tu lę žā dę dōręmi, sōf sęt ūnįk bųrgįñō okēl ęl truvęrę bō, si dįœ lę pęrmētę, kę lǫn ota lą tęt, žān ęt ąrmąñąk, sęt ą dīr frāsêz. ēl a ui pąrle dū mąlœ̨.r dę gêr; ēl a męm dū pur kēlkę žūr fūīr dę sō vilāž ąvęk lę sįē pur èvite lę pasāž dę bā.dę. purtā lę kųō dę vąle kęl ąbit ę trākįl dǫrdinêr; kūdr e file, prįįer e ǫbeīr, o žūr dę fêtę trēse dę girlā.d e lę pǫrter ą lotēl dę mąrī, vųąlą kēl fū l āplųą dę sēt ęgzįstā.s dę trêz ā. A! mō dįœ, ka dōk ą fêr sēt āfā ąvęk lę sąlū dę lą frā.s? že bįē lū dā voz ekritū.r kę vuz ęmez ą prā.dr lą fęblęs e lę neā pur voz ōstrūmā dā z mō.d: ōfirma mōdi ęt ea kųę nǫn sōt; mę žąmęz ęt vu dęsādū žūską sę rįō?

tēl ę purtā lę ōųą dę dįœ.

1. ręlve. — 5. žak. — 6. le. — 8. sęt. — 9. dę. — 10. le. — 11. bā.d. d. e trākil. — 12. fęt. — 13. māri. — 14. trē'z. — 17. dās. ōfirma mōdí. — 18. kųe. — 19. tęl e.

CHARLES LOYSON (P. HYACINTHE).

M. Hyacinthe Loyson, né à Orléans, le 10 mars 1827, passa sa jeunesse à Pau, et n'a jamais habité Paris sans interruption. En me lisant le passage suivant, tiré d'une conférence faite, en 1878, au cirque d'hiver de Paris (Principes de la Réforme catholique, Paris 1878, p. 17 ss.), M. Hyacinthe doutait de pouvoir prononcer ces paroles avec l'emphase nécessaire, parce que, pour l'avoir, il lui faudrait, disait-il, un auditoire plus nombreux; cependant, calme et assez indifférent au commencement de la lecture, il s'anima bientôt et prit à la fin entièrement le ton énergique et saisissant qui lui est habituel quand il parle en public, tout en modérant sa voix sonore et puissante. Sa prononciation se rapproche beaucoup de celle de la scène: l'*r* dentale lui est naturelle; *ses, les, des* etc. ont un *e* ouvert rarement négligé. Dans les mots en *-ation* M. Hyacinthe hésita entre *-āsįō* et *ăsįo;* il prononça *e* ouvert dans *j'ai*, je *sais*, *c'est; mettre* p. 71, l. 13 avec un *e* ouvert long; ses *e* fermés protoniques eurent la tendance familière de s'ouvrir; les infinitifs en *-er* prirent, dans la liaison, comme chez M. Renan, un *e* ouvert presque long. — A l'entendre, personne ne se douterait que M. Hyacinthe, maître dans l'art oratoire lui-même, n'a jamais reçu de leçons de diction.

L'origine du déisme.

... Et maintenant je me demande comment le déisme, c'est-à-dire cette autre forme de la religion naturelle qui nie la réalité et jusqu'à la possibilité de la révélation, a pu se produire dans le monde précisément après que le christianisme l'avait enrichi de sa lumière et de ses bienfaits.

Le déisme est un nouveau venu, il ne date guère que du siècle dernier: car, malgré ses analogies avec la doctrine socinienne, il n'est pas juste de le confondre avec elle. Son berceau fut en Angleterre, et l'on sait le nom de son illustre patron, lord Bolingbroke, conservateur en politique et radical en religion, libre penseur et tory. Toutefois, malgré Bolingbroke et ses amis, le déisme serait sans doute demeuré obscur, s'il n'avait eu la fortune de mettre à son service, presque en naissant, la royauté alors incontestée de la langue française, et cette autre royauté des deux puissants esprits qui exercèrent une influence décisive sur leur siècle, et je ne crains pas d'ajouter sur le nôtre: Voltaire et Rousseau.

Dans cette fameuse *Préface de Cromwell*, qui fut, en France, le programme de la révolution littéraire, Victor Hugo écrivait ceci: „La queue du XVIII[e] siècle traîne encore dans le XIX[e]; mais ce n'est pas nous, jeunes hommes qui avons vu Bonarparte, qui la lui porterons.“

lǫrižin dü deism.

. . . e mĕ́tęnă žę m dęmă.d kǫmă lę déįsmȩ, sęt ą dīr sęt ōtr fǫrm d lą ręližįŏ nątürĕl ki nī lą reąlite e žüską lą pǫsibilite dę lą revęląsįŏ, ą pü sę prǫdüīr dă l mŏ.d presizemăt ąprę kę lę kristįąnīsm ląvęt ărišị t są lümįêr e t se bįĕfę.

Lę deism ęt œ̃ nuvo vęnü, įl nę dątȩ gêr kę dü sįęklę dęrnįe : kąr, małgre sęz ąnąlǫžiz ąvęk lą dǫktrin sǫsinįęn, įl nę pa žüst dę l kŏfŏ.dr ąvęk ęl. sŏ bę́rso füt ąn ăglętêr, e lŏ sę lę nŏ d sǫn ilüstr pątrŏ, lôr bǫlįbrǫk, kŏsęrvątœ.r ă pǫlitįk e rądikął ă ręlīžįŏ, libr păsœ.r e tǫrí. tutfųą, małgre bǫlįbrǫk e sęz ąmi, lę deism sęrę să dųt dęmœre ǫpskü.r, sįl nąvęt ü lą fǫrtün dę mêtr ą sŏ sęrvis, pręsk ă nęsă, la rų̀ąįote ąlôrz ĕkŏtęste dę lą lă.g frăsêz e sęt ōtr rųąįote dę dœ pųisă.z ęspri ki ęgzęrsêrt ün ĕflüă.s desizīv sür lœr sįęklȩ, e žę nę krĕ pa dąžute sų̈r lę nōtr : voltếr e rūsó.

dă sĕt fą̀mœ.z prefąs de krǫmųęl, ki füt, ă fră.s, lę prǫ́grąm dę lą ręvǫlüsįŏ literêr, vįktǫr ügó ekrivę sęsi : „ lą kœ́ dü dizųitįęm sįęklȩ trên ăkôr dă lę diznœvįęm; mę sę nę pa nú, žœnz ǫm ki ąvŏ vü bǫnąpąrt, ki lą lųi pǫrtęrŏ.“

1. žę mę demă.dę. deism. setadīr. — 3. revelăsįŏ. — 4. kęl. — 5. dę są. — 6. et. vȩnü. dąt. — 7. sįękl. kăr. sez. — 8. ne. žüstę dę lę. ĕl. bęɹsó. — 9. se. dę. — 11. tútfųą. sez. — 13. mętr. — 14. ąlŏr. dę — 16. sįĕk[1] žęn. — 19. prǫgrą́m. revǫlüsįŏ. — 20. sįĕkl trĕn.

Eh bien, Victor Hugo se trompait, et il en a fait amende honorable.

En ce qui me concerne, j'affirme que jamais, pour le bien comme pour le mal, le XVIIIe siècle ne nous a autant dominés qu'aujourd'hui.

Je n'éprouve aucun embarras à trouver devant moi Voltaire. Car, pour Rousseau, je l'ai nommé, mais je n'en parlerai pas aujourd'hui. Son déisme n'a jamais été aussi clair, aussi ferme que celui de Voltaire, et même, dans l'ouvrage qui contient ses dernières pensées religieuses, les *Lettres écrites de la montagne*, il réclame avec énergie, presque avec colère, le titre de protestant. Il affirme, à sa manière il est vrai, mais enfin il affirme, la révélation chrétienne et la divinité de Jésus-Christ, et je ne vois pas comment les pasteurs sociniens de Genève ont pu l'exclure de l'Église chrétienne, telle qu'ils la concevaient.

Je disais que je n'éprouve aucun embarras à rencontrer, dans un sujet auquel elle s'impose et dans une heure où malheureusement elle divise et passionne, la grande mémoire de Voltaire. Je ne suis pas un disciple de Voltaire, mais je suis l'admirateur de son talent, plus que cela, du grand usage qu'il en a fait toutes les fois qu'il l'a mis au service de la vérité, de la tolérance et de la justice.

Voulez-vous entendre comment s'exprimait à son égard le prêtre français qui l'a combattu, de son vivant même, avec le plus de courage et de succès, l'abbé Guénée: „C'est le plus brillant et le plus vaste génie de son siècle, celui qui renverse les pernicieux et insensés systèmes des sophistes et des athées, et qui poursuit sans relâche

e bi̯ĕ', vi̯ktǫr ügó s trŏpę, e i̯l ąn ą fęt ąmă.d ǫnǫrăblę.

ă s ki mę kŏsęrnę, žąfirmę kę žąmę pur lę bi̯ĕ kǫm pur lę mąl, lę dizu̯itjęm si̯ękl nę nuz ą otă dǫmine kožurdu̯i.

žę nęprüv okœ̨n ăbara ą truve dęvă moą vǫltêr. kąr, pur rusó, žę lę nǫme, mę žę nă pąrlęrę paz ožürdu̯i. sŏ deism na žąmęz ete osi klêr, osi fęrm kę sęlu̯i dę vǫltêr, e męm, dă lüvrăž ki kŏti̯ĕ sę dęrni̯êr păse ręliži̯œ.z, lę lętrz ekrit dę lą mŏtąñ, i̯l reklām ąvęk enęrži, pręsk ąvęk kǫlêr lę titr dę prǫtęstă. i̯l ąfirm, ą są mąni̯êr i̯l ẹ vrę, męz ăfĕ, i̯l ąfirm, lą revelasi̯ŏ kreti̯ęn e lą divinite d žezü kri, e žę nę vu̯ą pa kǫmă lę pąstœ̨r sǫsini̯ĕ d žęnêv ŏ pü lękskl ü.r žüstęmă dę leglīz kreti̯ęn, tęl ki̯l lą kŏsęvę.

žę dizę kę žę neprüv okœ̨n ăbara ą răkŏtre, dăz œ̃ süžẹ okęl ĕl sĕ'pōz é dăz ün œ̨.r u mąlœrœzęmă ĕl diviz e pąsi̯ǫn, lą grăd memu̯ār dę vǫltêr. žę n su̯i paz œ̃ disipl dę vǫltêr, mę žę su̯i lądmirątœ̨.r dę sŏ tąlă, plü kę sęlą, dü gră't üzăž ki̯l ąn ą fę tu̯t lę fu̯ą ki̯l lą miz o sęrvis dę lą verite, dę lą tǫleră.s e d lą zü̯stis.

vule vúz ătă.dr kǫmă sękspriměęt ą sǫn egār lę prêtr frăsę ki la kŏbątü, dę sŏ vivă męm, ąvęk lę plü dę kuraž e t sụ̈ksẹ, ląbẹ gẹne : sę lę plü bri̯jă e lę plü vąstę ženi t sŏ si̯ękl, sęlu̯i ki ră'vęrs lę pęrnisi̯œz e ĕsă.se sistęm dę sǫfistęz e dęz ąte, e ki pu̯rsüi să

1. sę trŏpę. fę. — 2. ǫnǫrăbl. — 3. skim kŏsęrn. — 6. neprüv. dvă. — 7. le. pąrlęre. — 8. fĕ.m. — 9. se. — 13. dę. žęn. — 14. žęnêvę. — 15. kŏsvę. — 18. pasi̯ŏn. — 20. le. — 21. dlą v. — 25. kurăž. sụksę. gęné. se. — 26. si̯ĕk[1]. le. — 27. de sǫfi̯stz e dez.

le fanatisme, cause de tant de crimes et de tant de guerres dans notre patrie et dans le reste de l'univers.“

C'est ainsi, messieurs, que l'on pensait et que l'on écrivait dans le clergé de France, au XVIII[e] siècle!

Cela dit, je n'ai pas besoin d'ajouter que, lorsque Voltaire fait remonter — et il le fait souvent, trop souvent, hélas! — ses attaques et ses sarcasmes de la superstition et du fanatisme au christianisme lui-même, je me sépare de lui avec énergie et, quand il le faut, avec indignation.

Mais, même alors, je ne peux m'empêcher de songer à cette parole profonde d'un chrétien austère, d'un catholique orthodoxe et réformateur, aussi grand que méconnu, Bordas-Demoulin: „En commençant par Luther et par Calvin, Voltaire est le troisième grand exécuteur de la souveraine justice sur l'Église.

D'où vient, messieurs, que Voltaire et les meilleurs d'entre les philosophes de son temps furent déistes? Le christianisme était-il donc dépassé? Le déisme arrivait-il à son heure, comme la nouvelle conception religieuse qui répondait à un développement nouveau de l'esprit humain? . . . Et qu'y avait-il donc entre l'Évangile et le XVIII[e] siècle?

Ce qu'il y avait? La vision funèbre que Voltaire a pris soin de nous décrire. Vous savez, dans ces allées si vertes et si riantes où se promenaient les sages, et où il allait lui-même de Numa à Pythagore, de Pythagore à Socrate: des monceaux d'os blanchis, des hommes massacrés par milliers au nom de Jésus-Christ! Et quand,

rlăš lę fąnątįsm, kōz dę tă dę krim e dę tă dę gêr dă nǫtr pątri e dăl ręstę dę lünivêr. "

sęt ĕsi, męsįœ, kę lŏ pă'sę e kę lǫn ekrívę dă l kļęrže dę fră.s, o dizų̈itįęm sįêklę.

sęlá di, žę nę pa bęzųĕ dąžúte kę, lǫrskę vǫltêr fę rmŏte — e įl lę fę suvă, trǫ́ suvă, elás! — sęz ątąk e sę sąrkąsm dę lą süpęrstisįŏ e dü fąnątism o kristįąnismę lų̈i męm, žę mę sepár d lų̈i ąvęk enęrži e, kăt įl lę fo, ąvęk ĕdiñąsįŏ.

mę, mę́m ąlô'r, žę n pœ măpęše t sŏžęr ą sęt pąrôl prǫ́fŏ.d dœ̃ kretįĕ ǫstêr, dœ̃ kątǫlik ǫrtǫdǫks e ręfǫrmątœ̨r, osi gră kę mekǫnü, bǫrdá dèmülĕ : „ ă kǫmăsă pąr lütê'r e pąr kąlvĕ', vǫltêr ę lę trųązįęm grăt ęgzekütœ̨r dę lą suvęrên žų̈stisę sür lęglīz.

dú vįĕ, męsįœ, kę vǫltêr ę lę męįœ̨r dătr lę filǫsǫf dę sŏ tă für deist? lę krįstįąnįsm etęt įl dŏ dę́pase? lę deism ąrivęt įl ą sǫn œ̨.r, kǫm lą nuvĕl kŏsępsįŏ rližįœ.z ki repŏdęt ą œ̃ devęlǫpęmă nuvo dę lęsprit ümĕ? . . . e ki ąvęt įl dŏk ătr levă'žil e lę dizų̈itįęm sįęklę?

sę kįl ˡį ąvę? lą vīzįŏ fünêbr kę vǫltêr ą pri sųĕ dę nu dękrīr. vu sąve, dă sęz ąle si vęrt e si riă.t u sę promęnę lę săž e u įl ąlę lų̈i mêm dę nümá ą pitągôr, dę pitągôr ą sǫkrąt : dę mŏso dǫz blăši, dęz ǫmę mąsąkre pąr milįe o nŏ d žezu kri! e kă,

---

1. t krim. d gêr. — 2. rĕst. — 3. set. mesįœ. ekrivę́. — 4. siękˡ. — 5. sęla dí. ne. — 6. ręmŏte. — 7. sez. se. süpęrstįsįŏ. — 8. kristįąnism. dę lų̈i. — 9. ĕdiñasįŏ. — 10. dę. — 11. pąrŏl. 12. refǫrmątœ̨.r. — 13. e l. — 14. žų̈stis. legliz. — 15. mesįœ. e le. le. — 16. depăsé. — 19. el. — 22. dekrīr. sez. — 23. us. le. 24. de. doz. — 27. dez ǫm.

sur la colline qui domine tout, il rencontre enfin le jeune homme doux et simple, aux mains meurtries et gonflées, au regard mélancolique fixé sur tant de victimes: „Vous n'avez donc contribué en rien, lui demande-t-il avec anxiété, par vos discours ou mal rendus, ou mal interprétés, à ces monceaux affreux d'ossements que j'ai vus sur ma route en venant vous consulter?" Eh bien, j'ignore si la réponse négative de Jésus le convainquit pleinement; mais ce que je sais, c'est que la vision des charniers des chrétiens, comme il les appelle, hanta jusqu'à la fin son imagination, et qu'il ne put se décider à voir dans un maître si mal compris ou si mal obéi autre chose qu'„un Socrate rustique; un théiste israélite, ainsi que Socrate, fut un théiste athénien."

C'est là qu'il faut chercher, non pas uniquement sans doute, mais en grande partie, l'origine du déisme de Voltaire et du XVIII[e] siècle.

sy̆r lą kǫlin ki dǫmine tu, i̯l răkŏ.tr ăfĕ lę žœ̨n ǫm dus e sĕ.pl, o mĕ mœ̨rtriz e gŏ'fle, o rgăr melăkǫlik fiksé sŭr tă d vi̯ktim : „vu nąve dŏ kǫtribu̯e ă ri̯ĕ, lu̯i dmădti̯l ąvęk ăksi̯ete, pąr vo di̯skŭr u mąl rădŭ, u mąl ĕtęrprete, ą sę mŏso ąfrœ dosęmă kę žę vŭ sŭr mą rut ă vęnă vu kŏsy̆lte?" e bi̯ĕ, žiñôr si lą repŏs negątiv dę žezŭ lę kŏvĕki plęnmă; mê, sę kę žę sę, sę kę lą vizi̯ŏ dę šąrni̯e dę kreti̯ĕ, kǫm i̯l lęz ąpęl, ăta žy̆ską lą fĕ sǫn imažinasi̯ŏ, e ki̯l nę pŭ sę desidêr ą vu̯ăr dăz œ̃ mêtr si mąl kŏpri u si mąl ǫbeí ōtr šŏz kœ̃ sǫkrąte ry̆sti̯k; œ̃ tei̯st izrąeli̯t, ĕsi kę sǫkrąt fŭt œ̃ tei̯st ąteni̯ĕ.

sę lá ki̯l fo šęršé, nŏ paz ŭnikęmă să' du̯t, męz ă grăd pąrti, lǫrižin dŭ deism dę voltêr e dŭ dizu̯iti̯ęm si̯ękl.

---

1. dǫmin. — 2. duz e. gŏflé. — 4. mą́l. — 5. mą́l. se. dŏsmă. že. — 6. vnă. — 8. se. de. de. — 9. pŭz desidêr. — 10. mą́l. — 11. sǫkrąt rŭstik. izraeli̯t. — 12. teist. — 13. dut. — 14. deismę. — 15. si̯ĕk[1].

FRANÇOIS GOT.

M. Got (né à Lignerolles (Orne), le 1er octobre 1822, et venu de bonne heure à Paris) m'a déclamé par cœur ses monologues favoris de Figaro et de Sganarelle, dont il me répétait quelques passages à plusieurs reprises. Chaque fois, sa prononciation et son intonation étaient absolument les mêmes. Il va sans dire que sa prononciation est conforme aux règles professées par lui-même au Conservatoire; son *r* est donc une *r* dentale bien articulée; les mots *les, des, ses,* etc. ont chez lui l'*e* ouvert recommandé par tous les théoriciens de la scène; les *e* fermés protoniques gardent leur nature, enfin toutes les voyelles et toutes les consonnes finales, médianes et initiales se font entendre distinctement et ne subissent que les modifications inévitables dans une prononciation courante. Je n'ai trouvé aucun bretonisme dans la bouche de M. Got; ses *oa* ou *ǫa* s'entendent partout, surtout si la diphthongue *ųa* se trouve dans une syllabe protonique et est frappée par l'accent oratoire. M. Got fait grand cas du profit qu'on peut tirer de la prononciation ou de la suppression de l'*e* sourd (muet); plus il y a d'emphase, plus il faut de *ę* prononcés; plus il y a de familiarité, moins il faut en faire sonner. Dans les vers, on doit les faire sentir toujours d'une manière ou d'une autre. Les consonnes doubles au milieu d'un mot marquent, d'après lui, seulement que la voyelle précédente est brève; il n'y a de véritables consonnes doubles que dans des mots savants commençant par *ill-, imm-, irr-* etc. *(illusion, immortel, irruption).* En récitant des vers, M. Got leur conserve leur rythme classique, mais, en même temps il les soumet au joug d'un accent oratoire des plus variés et il ne trouve pas d'inconvénient à glisser rapidement d'un vers à un autre si une marche rapide est indiquée, soit q'il faille exprimer une grande émotion ou cacher l'insignifiance ou la nullité d'un passage.

Mariage de Figaro. A. v, sc. 3.

(Figaro, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.)

O femme! femme! femme! créature faible et décevante! . . . nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper? . . . Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie . . . Il riait en lisant, le perfide! et moi comme un benêt! . . . non, Monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas . . . vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez un grand génie! . . . noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus: du reste homme assez ordinaire! tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez joûter . . . On vient . . . c'est elle . . . ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! *(Il s'assied sur un banc.)* Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits! élevé dans leur mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends,

mąrįāž dę figaro.

ō fămę! fąmę! fâmę! kreątü.r fê'bl e dézvātę ... nül ąnimăl kree nę pœ măkęr ą sǫn ĕstĕ; lę tįĕ ę tįl dŏ dę trŏ'pe? ... ąprę mąvųar ǫpstįnemă ręfüze kă žę lă prêsę dvă są mętręs; a lĕ.stă kĕl mę dǫn są pąrǫlę, o milįœ męm dę lą seremǫnię ... įl riękt ă lizā, lę pęrfídę! e moą kǫm œ̃ bęnê! ... nŏ, mǫsįœ l kŏ.t, vu nę lǫré pā ... vu nę lǫre pá. pąrs kę vuz ętz œ̃ grā sęñœ̨.r, vu vu krųąįez œ̃ grā ženi! ... nǫblĕs, fǫrtünę, œ̃́ rā, dę́ pląs; tu sęlą rā si fįêr! kąve vu fę pur tā d bįĕ? vu vuz ęt dǫne lą pĕnę dę nêtr, e rįĕ t plü; dü ręst, ǫ̀m ąsez ǫrdinêr! tădi kę mųą, mǫrblœ! pę̀rdü dā lą ful ǫpskü.r, il mą fąlü deploąįe plü de siās e dę kąlkülę pur sÿbzįste sœ̨lmā kŏ nąn ą mi dępųi să't ăz ą guvęrne tutę lęz ęspąñę; e vu vule žute ... ō vįĕ, ... sęt ĕlę ... sę nę pę́rsǫnę. — lą nųi ę nųar ā dįābl, e mę voąlą fęzā lę so metįe dę mąri, koą kę žę nę lę soą ką moątįe! ... ęt įl rįĕ dę plü bizār kę mą dęstine? fīs dę žę nę se pa kí; vǫle pąr dę bădi! elve dā lœ̨r mœ̨.rs, žę mā degut e žę vœ kurir ün kąrįêr ǫnêt; e pąrtu ž(ę) sųi rępuse! žąprā

1. fąmᵉ fām fām. dezvāt. — 2. e tįl. — 3. rfüze. — 5. pąrǫl. — 6. pęrfīdᵉ. — 7. êt. — 8. nǿblĕs. — 9. fǿrtün. rā́. de pĺąs. slą. — 10. pĕn. — 12. pę́rdü. deplųaįe. — 13. tsįās. kǫn nąn a mi. — 14. tųt lez ęspąñ — 15. él. ne pęrsǫn. — 17. mari koąk žę nęl. mųątįe. et įl. — 18. fiz. žęn. — 19. vǿle. de bā'di. — 20. pąrtu. ɹpüsé.

la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule: à l'instant, un envoyé . . . de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers, la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant: *chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient; mon terme était échu: je voyais de loin arriver l'affreux record, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses, pour en raisonner; n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, et sur son produit net: si-tôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. *(Il se lève.)* Que je voudrais bien tenir un de ces puissans de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent; quand une bonne disgrace a cuvé son orgueil! je lui dirais . . . que les sottises imprimées n'ont d'importance, qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes, qui

lą šimi, lą fąrmąsi, lą širųrži; e tu l kredi dœ grã sęñœr pœt ą pěn mę mętr ą lą mẽ ũn lãsęt veterinêr! — la dątrįste dę bęt mąlad, e pur fęr œ metįe kõtrêr, žęm žęt ą kǫr pęrdũ dã l téatr; mę fũsé žę miz ũn pįęr o ku! žę brǫš ũn kǫmedi dã lę mœr dũ serąįįę; otœr ęspąñǫl, zę krųą puvųar i frõde mąǫmę, sã skrũpũl; ą lẽstã, œn ãvųąįe . . . dę žę nę sez u, sę plẽ kę žǫfũs dã mę vêr lą sųblim pǫrt, lą pęrs, ũn pąrti dę lą pręskil dę lẽ.d, tųt ležipt, lę rųąįǫm dę bąrka, dę trįpoli, dę tũnis, dąlže e dę mąrǫk : voąlą mą kǫmedi flãbe, pur plêr o prẽs mąǫmetã, dõ paz œ, žę krųą, nę se lir, e ki nu mœrtrįs lǫmǫpląt, ã nu dizã : sįẽ t kretįẽ. — Nę puvãt ąvilir lęspri, õ sę vã.ž ã lę mąltrętã. — mę žu krœzę; mõ tęrm etęt ešũ; žę vųąįę dę loẽ ąrive ląfrœ rękôr, lą plũm fiše dã są pęrũk; ã fręmisã žę mevęrtũ. įl selęv ũn kęstįõ sųr lą nątũ.r dę rišẽs; e kǫm įl nę pa nesęsêr dę tnir lę šõz pur ã ręzǫne; nęįã paz œ su, žekri sųr lą vąlœr d ląržã e sũr sõ prǫdųi nęt : sito žę voą, dũ fõ dœ fįąkr, bęse pur mųą lę põ dœ šąto fôr, ą lãtre dũkęl žę lęse lęsperã.s e lą libęrte. kę žę vudrę bįẽ tnir œ dę sę pųisã t kątr žũr, si ležo sųr lę mąl kįlz ǫrdôn; kãt ũn bǫn disgrãs ą kũve sǫn ǫrgœįl! žę lųi dirę . . . kę lę sǫtiz ẽprime nõ dẽpǫrtã.s ko ljœ u lǫn ã žên lę kũr; kę sã lą libęrte dę blãme, įl nę pųẽ delǫž flątœ.r; e kįl ni ą kę lę pętiz ǫm, ki

4. mi ũn. — 5. mœrs dũ serãįį. — 6. maomę. — 7. žęn sez u. — 9. roąįõm. — 10. e d márǫk. — 11. páz. — 13. õ z. — 15. ąkôr. — 16. fremisã. — 17. ne pa. — 19. dę ląržã. nę. vųą. — 20. fįąk(r). — 21. tęnir. — 22. tse. — 24. le sǫtiz. ljœz. — 25. blamé. — 26. ne. įl n'į a kle ptiz.

mon cuir anglais; puis laissant la fumée aux sots qui s'en nourissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis ainsi sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît, je le marie; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. *(Il se lève en s'échauffant.)* On se débat; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non ce n'est pas nous; hé mais qui donc? *(Il retombe assis.)* O bizarre fuite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaîté me l'a permis; encore je dis ma gaîté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *Moi* dont je m'occupe: un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir; ayant tous les goûts pour jouir; faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité; laborieux par nécessité; mais paresseux . . . avec délices! orateur selon le danger; poète par délassement; musicien par occasion; amoureux par folles bouffées; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop désabusé . . . Désabusé! . . . Suzon, Suzon, Suzon! que tu ne donnes de tourments! . . . J'entends marcher . . . on vient. Voici l'instant de la crise.

---

mŏ ku̯ir ăglę : pu̯i lęsă lą fūme o so ki să nuri̯s, e lą ŏt o mili̯œ dū šęmĕ, kǫm tro lurd ą œ̃ pi̯etŏ, žę vę ráză dę vi̯l ă vil, e žę viz ĕsi să susi. œ̃ gră sęñœ̜r pas ą sevi̯l, i̯l mę rękǫnę, žę l mą̇ri; e pur pri dąvu̯ar ū pąr mę su̯ĕ sǫn epūz, i̯l vœt ĕtęrsępte lą mi̯ên! ĕtri̯g, ǫrăž ą sę sūžę. pręt ą tŏbe dăz œ̜n ąbim, o mǫmă depuze, mą mêr, mę pąră mąrivt ą lą fi̯l . . . ŏ sę deba; sę vu, sę lu̯i, sę mu̯ą, sę tu̯ą; nŏ, sę nę pa nú; e mê, ki dŏk? ă! bizăr su̯it devęnęmă! kǫmă sęlą męt i̯l ąrive? purku̯ą sę̆ šoz e nŏ pa dŏtr? ki lęz ą fi̯kse sūr mą tęt? fǫrse dę pąrkurir lą ry̯t u žę su̯iz ătre să l sąvu̯ăr, kǫm ž̆ă sǫrtire să l vulu̯ăr, žę le žŏše dotă t flœ̜r kę mą gęte mę lą pęrmi; ăkôr ž di mą gę́te, să sąvu̯ar si ęl ęt ą mu̯ą plū kę lę ręst; ni męm kęl ę sę moą dŏ žę mǫkūp : œ̜n ąsăblaž ĕfǫrm dę pąrtiz ĕkǫnū, pu̯iz œ̃ šetif ętr ĕbésil, œ̃ pętit ąnimąl fǫlătr; œ̃ žœ̜n ǫm ąrdăt o plęzīr, ęi̯ă tu lę gu pur žu̯īr, fęză tu lę meti̯e pur vīvr; mêtr i̯si, vąlę la, sęlŏ ki̯l plęt ą la fǫrtūn; ăbisi̯œ́ pąr vąnite; ląbǫri̯œ pąr nesęsite; mę pąręsœ . . . ă! ąvęk delis! ǫrątœ̜r sęlŏ lę dăže, poęt pąr delasęmă; mūzisi̯ĕ pąr ǫkăzi̯ŏ; ąmurœ pąr fǫ́l bufe; že tú vū, tú fę, ty̯t ūze. pu̯i, li̯lūzi̯ŏ sę detru̯i̯t, e trǫ deząbuze . . . déząbūze! — sūzŏ, sū́zŏ, sū́zŏ! kę tū mę dǫn dę ty̯rmă! . . . žătă mąrše . . . ŏ vi̯ĕ. voąsi lĕstă dę lą krīz.

1. nuris. — 4. sevil. mę.ɪkǫnę́. žęl mári. — 6. sūže. — 7. pą́ră. ąrift. fil. — 9. bizăr. devęnmă. — 10. sla met. pǫɪkoą (py̯rku̯ą) se. — 11. lez a. fǫ́rse. už. — 13. pę́ɪmi. — 14. et ą. plūs kę l. — 15. e sę mu̯ą. ĕ́fǫrm. — 16. pti̯t ąnimąl. — 17. ęi̯ă. — 18. vąle. — 19. ląbǫri̯œ. — 20. sęlŏ l. — 21. dăže. delăsmă. — 22. ty̯t. — 24. tūm. — 25. dlą krīz.

Sganarelle. Sc. XVII.

Que le ciel la préserve à jamais de danger!
Voyez quelle bonté de vouloir me venger!
En effet, son courroux, qu'excite ma disgrace,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse;
Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher, ce pendard qui m'affronte;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,
Et, sans aucun respect, faire cocu les gens.

(Il revient après avoir fait quelques pas.)

Doucement, s'il vous plaît! cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'ame un peu mutine;
Il pourrait bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte un grand amour aux hommes pacifiques;
Je ne suis point battant, de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma grando vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense

zgąnąrẹl.

kẹl sịêlẹ lą prezêrv ą žąmẹ dẹ dă′že! —
vụąịe kĕl bŏ′te dẹ vulụár mẹ vă′že! —
ąn ẹfẹ, sŏ kụřu, kẹksĭt mą dịzgrăs,
mă′sêñẹ hótẹmă sẹ kịl fo kẹ ă fąs,
e lŏ nẹ doą žąmẹ sụfrĭr, să dĭr mo,
dẹ să′blablẹz ąfrŏ, a mụĕ kêtr œ̃ vrẹ so.
kúrŏ dŏ l(ẹ) šẹ́ršе, sẹ pădăr ki mąfrŏ.tẹ;
mŏ.trŏ. nôtr kurăžẹ, ą vă′že nọtrẹ hŏ.tẹ:
vuz ąprădre, mąrụflẹ, ą rĭr ą no depă,
e, săz okœ̃ rĕspẹ(k), fêr kọkü lẹ žă!
[ịl rẹvịĕ ąprẹz ąvụăr fẹ kĕlkẹ pa.]
dùsẹmă, sịl vu plẹ! sẹt ọm ą bịĕ lą min
dąvụar lẹ să bùịịă e lăm œ̃ pœ mütinẹ;
ịl pur.ẹ bịĕ, mẹtăt ąfrŏ dẹsüz ąfrŏ,
šă′rže dẹ bụą mŏ do, kọm ịl ą fẹ mŏ′ frŏ.
žẹ ẹ dẹ tu mŏ kœ̣.r lẹz ẹspri kọlerịk,
e pọrtẹ gră′t ąmūr oz ôm pąsifịk;
žẹ n sụ̈i puĕ bątă, dẹ pœ̣r dêtrẹ bątü,
e lümœ̣.r debọnêr ẹ ma gră.d vẹ̀rtü′ . . .
mê, mọn ọ́nœ.r mẹ di kẹ dün tèl ọfă.s

---

1. kẹ lẹ sịẹl. prezẹɹv. — 2. văžé. — 3. efẹ. ẹksitẹ. — 4. ăsẹñ. kẹ žẹ. — 5. lŏ n. sufrĭr. — 6. vrẹ́. — 7. dŏk lẹ šẹɹše. ąfrŏt. — 8. mŏ′trŏ nọtr kurăž. văžé nọtr ŏ.t. — 9. marūf[1]. — 10. rẹspẹ. le. — 11. dúsmă. — 12. mü′tịn. — 14. šąɹžé. — 15. lez. kọlerịk. — 17. žẹ nẹ. bątü′. — 18. e. gră.dẹ. — 19. ọnœ̣.r.

Il faut absolument que je prenne vengeance:
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira:
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera!
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras?
La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique.
Et quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il? La jambe en devient-elle
Plus tortue, après tout, et la taille moins belle?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage!
Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme:
Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos:
Elles font la sottise, et nous sommes les sots.
C'est un vilain abus, et les gens de police
Nous devraient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidents

i̯l fot ąpsôlümā kę ž prĕn vā.žās:
mą fu̯ą, lêsõ lę dīr otā ki̯l lu̯i plęrą:
o di̯ā.tr ki purtā ri̯ē dü tu ā frą.
kā žǫre fę lę brāvę, e kœ̃ fêr, pur mą pĕnę
mǫra dœ̃ vilē ku trāspęrse la będěnę,
kę pąr lą vi̯l irą lę bru̯i de mõ trępa,
dit moą, mǫn ônœ̨.r, ā sre vu plü gra?
lą bi̯êr ę t œ̃ sežūr pąr trǫ́ melākǫli̯k,
ē, trǫ mąlsē pur sœ ki krêñ lą kǫli̯k.
e, kāt ą mu̯ą, žę trüvę, ęi̯ā tu kõpase,
ki̯l vo mi̯œz ętr ākǫr kǫkü kę trepase.
kęl mąl slą fęt i̯l? lą žā.b ā dęvi̯ēt ēl ∾
plü tǫrtü, ąprę tu, e lą tąi̯i̯ mu̯ē bělę?
pęstę su̯ą ki pręmi̯e tru̯vą lēvāsi̯õ ∾
dę sąfliže lęspri dę sęt viziõ,
e dątąše lǫnœ̨r dę lǫm lę plü sāžę
o šõz kę pœ fêr ün fąm vǫlāžę!
pu̯i̯skõ ti̯ē, ą bõ dru̯ą, tu krim pęrsǫnělę,
kę fę la nǫtr ǫnœ̨.r pur ętr kriminělę?
dęz ąksīõ dotru̯i lõ nu dǫn lę blāmę:
si no fāmę sā nu õt œ̃ kǫmęrs ēfāmę,
i̯l fo k tu lę mąl tõb sür nǫtrę do:
ęl fõ lą sǫ́tīz, e nu sǫm lę so!
sęt œ̃ vilęn ąbü, e lê' žā dę pǫlis
nu dęvrę bi̯ē reglęr ün těl ēzu̯stis.
nąvõ nu paz ąse dęz õtrz ą̀ksidā

1. ąpsǫlümā. žę. — 4. brāv. pĕn. — 5. morą. będěn. — 6. vil ira. trepá. — 7. sęré vu. — 8. et œ̃. — 9. trǫ́ mąlsē'. — 10. trüv. — 12. sęlą. — 13. bęl. — 15. sętę. — 17. vǫlāž. — 18. ti̯ēt. pęrsǫněl. — 19. kriminěl. — 20. blām. — 21. nó fąm. nuz. ēfām. — 22. nǫtr. — 23. le so. — 24. set. le. pǫlisę.

Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?
Les querelles, procès, faim, soif, et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de surcroit, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi, moi, pleurer, puisque je n'ai pas tort?
En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
Voir cajoler sa femme, et n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot de ne me venger pas;
Mais je le serais fort, de courir au trépas.

(Mettant la main sur sa poitrine.)

Je me sens là pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile:
Oui! le courroux me prend; c'est trop être poltron:
Je veux résolument me venger du larron.
Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

---

ki nu vįĕnę ąper ă depi dę no dă?
lę kęrêlę, prǫsê, fĕ, sųăf e mąlądīę,
trublę tįl pąz ąse lę rpo dę lą vīę,
să sąle, dę sŭ̯rkroą, ąvize sǫ̀tmă
dę s fêr œ̃ šągrĕ ki ną nŭ̯l fŏ̀dęmă?
mǫkŏ nu dę slą! męprizŏ lęz ąląrmę
e mętŏ su no pįe lę supīrz e lę ląrmę.
si mą fąm ą fąįįi, kĕl plœ̨r bįĕ́ fôr;
mę purkųą, mųą, plœ̨re, pŭ̯iskę ž nę pa tôr?
ă tu ka, sę ki pœ mote mą făšęri,
sê kę žę nę sŭ̯i pa sœ̨l dę mą kŏfrērí.
vųăr kąžǫle są fămę e nă temųąñe rįĕ,
sę prątįk ožurdŭ̯i pąr fǫrsę žă dę bįĕ.
nąlŏ dŏ poĕ šęršęr ą fęr ŭn kręlę
pur œ̨n ąfrŏ kį nę kę pŭ.r bągątęlę.
ŏ mąpęlra so dę nę mę văže pa!
mę žę l srę fôr, dę kurīr o trepa!
[mĕtă lą mĕ sŭ̯r są pųątrin.]
žę mę să là purtă ręmŭer un bīlę
ki vœ̀ mę kŏ̀sęįé kęlk ąksiŏ vįrīl:
ųui! lę kųřu m pră; sę trǫp ętrę pǫ̀ltrŏ:
žę vœ rę̀zǫlŭmă mę văže dŭ lârŏ.
déža, pur kŏmăse, dă ląrdœ̨.r ki măflămę,
žę vę dīr pąrtu kįl kŭš ąvęk mą fąmę.

---

1. vįęn | ąpe ă. — 2. le kę́rĕl, prǫ́sę. mąlądi. — 3. trųp tįl paz. vi. — 4. süɹkroą. — 5. sę. na nŭl. — 6. nú. ąląrm. — 7. mętŏ. ląrm. — 8. fąįí. — 9. ne. — 10. faŝri. — 12. fąm. — 13. prą́tik. — 14. pųĕ šęɹše. kęrĕl. — 15. ne. bagątĕl. — 16. nęm. — 18. lą. bįl. — 19. virįl. — 20. mę. êtr pǫltrŏ́. — 21. rezǫlŭmă. — 22. lą́rdœ̨.r. ăfląm. — 23. ve. fâm.

Henri de Bornier.

M. de Bornier, né à Lunel (Hérault), le 25 décembre 1825, à Paris depuis 1845, a adopté sa prononciation actuelle en Touraine. Il croit que la prononciation française idéale est celle d'un méridional qui a su se défaire de ses provincialismes. Sa déclamation (de la scène 2, acte 1er de la Fille de Roland) qu'il disait conforme à celle de Victor Hugo, était celle d'un acteur: les vers furent prononcés comme de la prose, sans que, toutefois, leur rythme fût entièrement supprimé. Selon lui aussi, les *e* sourds (muets) servent à marquer l'importance d'un mot ou d'un passage; plus on appuie, plus il faut en prononcer. Il les faisait sonner plusieurs fois même devant des voyelles, au milieu de l'hémistiche (p. 97, l. 12; p. 99, l. 23; p. 101, l. 9, 12. Si le sens le demandait, il passait d'un vers à un autre sans faire la moindre pause: — M. de Bornier n'a gardé de son origine méridionale qu'une prononciation énergique (probablement dentale) de *r;* une fois, il a prononcé *e* ouvert (*j'ai* p. 101, l. 25) contre les règles des orthoépistes. Les mots *les, des,* etc. avaient un *e* ouvert ou mi-ouvert; les *ẹ* disparaissaient fréquemment et causaient ainsi les assimilations habituelles.

Fille de Roland. A. I, sc. 2.

Vous connaissez, Radbert, le but de mon voyage,
Ou plutôt de ce long et dur pèlerinage :
Je sentais, j'étais sûr, qu'en retrouvant les lieux
Témoins de mon forfait, je le pleurerais mieux.
Poussé par ce désir qu'en vain l'âme comprime
J'avais soif de revoir le théâtre du crime,
Ces monts pyrénéens et ce fatal vallon
Où Roland a péri, livré par Ganelon!
Je les reconnus trop, ces pics tristes et sombres;
Ces torrents, ces pins noirs aux gigantesques ombres;
C'était bien Roncevaux! Seulement, par endroits
L'herbe verte était plus épaisse qu'autrefois!
C'est qu'ils ont lutté là, lutté sans espérance,
Pour le grand Empereur et pour la douce France,
Les superbes héros, mes nobles compagnons,
Dont j'ose à peine encor me rappeler les noms;
C'est que de leur sang pur cette terre est trempée,
C'est que si je cherchais du bout de mon épée,
En remuant le sol, sans doute je pourrais
Retrouver un ami dans ce que j'y verrais!

fij dę rǫlā.

vu kǫnęse, rądbêr, lę bü dę mō vųąįāžę,
u plüto dę sę lō. e dü.r pēlęrināž:
žę sātę, žetę sü.r, kā rętruvā lę ljœ
temųē dę mō fǫrfę, žę l plœręrę mjœ.
puse pąr sę dezīr kā vē lāmę kōprīm
žąvę sųāf dę rvųār lę teatr dü krīm,
sę mō pireneē e sę fątąl vąlō
u rǫlā ą perī, livre pąr gąnęlō!
žę lę rękǫnü tro, sę pįk trįstęz e sō.br,
sę tǫrā, sę pē nųārz o žigātęskęz ō.br;
setę bįē rō′sęvo! sœlęmā, pąr ādrųā,
lęrb vęrtę etę plüz epęs kōtr fųą!
sę kįlz ō lüte la, lüte sāz ęsperā.s
pūr lę grāt āprœ.r e pur lą dūs frā.s,
lę süpęrbę èró, mę nǫbl kōpąñō,
dō žōz ą pēn ākôr mę rąple lę nō;
sę kę dę lœr sā pü.r sęt têr ę trā.pe,
sę kḗ si žę šęršę dü bu d mǫn epe,
ā ręmüā l sǫl, sā dūtę žę purę
rętruvêr œn amí dā sę kę ži vęrę!

---

1. vųąįāž. — 2. lō. pēlrināž. — 3. sā′tę. le ljœ. — 4. fǫrfe. žę lę. — 5. lām. — 6. ręvųār. — 7. se. — 8. a. — 9. le. trǫ. se. — 10. tǫ́rā. noār. — 11. rōsęvó. ādroą. — 12. lęɹbę vęɹt. kotręfųą. — 13. se. — 15. le. me nǫblę. — 16. rąpęle le. — 17. se. sętę têr. trā′pe. — 18. dę. — 19. lę sǫl. dųt. pūřę ∾.

C'est qu'on découvre encor, sous les roches voisines,
Des cadavres percés des flèches sarrazines! . . .

[Radbert.

Calmez-vous, Amaury!

Amaury.]

Moi? Je suis Ganelon,
Ganelon le Judas, le traître, le félon!
Je restai là trois jours; au fond de ma pensée
Je revoyais mon crime et ma honte passée,
Ma haine pour Roland, ma jalouse fureur,
Nos défis échangés aux yeux de l'Empereur,
Les douze pairs livrés aux Sarrazins d'Espagne
Par moi comte et baron, parent de Charlemagne!
Il me semblait entendre, au milieu des rochers,
Nos preux tomber surpris par les coups des archers,
Olivier et Turpin, mouvantes citadelles,
Terribles, se ruer parmi les infidèles,
Et Roland, dans la mort sublime et triomphant,
Faisant trembler les monts du son de l'oliphant!
— J'étais là seul, mon âme en mon crime absorbée,
Frissonnant, à genoux, la poitrine courbée;
Je priais, je pleurais; la nuit autour de moi
Descendait, pénétrant mon cœur d'un vague effroi.
Tout à coup retentit le tonnerre, et la rage
De l'ouragan me vient rappeler cet orage
Dont Charlemagne, au bruit du tonnerre roulant,

sę kŏ dekūvr ăkôr, su lę rǫš vụązīn,
dę kądăvr pęrse dę flêš sąrazīn.
[rądbêr.
kąlme-vú, ąmorí.
ąmori.]
mụą? — žę sụi gą́nlŏ,
gąnlŏ lę žüdá, lę trêtr, lę fęlŏ!
žę ręste la, trụą žūr; o fŏ d mą păse
žę ręvụąję mŏ krīm e mą ŏ.t pase,
mą ên pur rǫlă, mą žą́lūz füroę.r,
no defiz ešăžez oz įœ dę lăpęroę.r,
lę dūz pêr livrez o sąrązĕ dęspăñ
pąr mụą, kŏt e barŏ, pară t šąrlęmąñ!
įl mę săblęt ătă.dr, o milįœ dę rǫše,
no prœ tŏbe sürpri pąr lę ku dęz ąrše,
ǫlivįe e türpĕ, muvă.t sitądĕl,
tęřībl, sę rüe pąrmi lęz ĕfidêlę,
e rǫlă, dă lą môr, sūblim e triŏfă.,
fęză trăble lę mŏ dü sŏ dę lǫlifă!
žetę lá, sœ.l, mŏ ām ă mŏ krīm ąpsǫrbe,
frisǫnă, a žnu, lą pụątrin kụrbe;
žę prįę, š plœ̨rę; lą nụit otūr dę mụą ∾
dęsădę, penetră mŏ kœ̨.r dœ̃ vag ęfrụą.
tut ą ku, rętăti l tǫnêr, e lą răž
dę lurągă mę vįĕ rąple sęt ǫrăžę
dŏ šąrlęmâñę, o brụi dü tǫnêr rulă,

1. se. — 2. de flĕš sąřazin. — 3. gąnlŏ́. — 4. fęlŏ. — 5. trụą́. dę. — 6. ŏtę. — 7. rǫ́lă. žąlūzę. — 8. ăproę.r. — 9. dus pêr. despąñ. — 10. bárŏ. dę šąrlęmąñ. — 11. dę. — 12. le. dez. — 13. tụ̈rpĕ. sitądęl. — 14. lez ĕfidĕl. — 16. le. — 17. sœ̨l. — 18. ą žęnu. — 19. žę plœ̨rę. — 21. lę. răž ∾. — 22. ǫrăž. — 23. šąrlęmąñ.

Disait: C'est le grand deuil pour la mort de Roland!
A tous ces souvenirs la force m'abandonne,
Et j'embrasse la terre en m'écriant: Pardonne!
Avant la mort, grande ombre, accorde-moi la paix,
Suis-je donc condamné pour jamais? — Pour jamais!
Répondit une voix. Je relevai la tête,
Et je crus voir, je vis, sous l'horrible tempête,
Parmi les rocs fumants qui m'entouraient partout,
Un homme, un chevalier, immobile et debout.
Un blanc linceul couvrait jusqu'aux pieds le fantôme,
Mais laissait deviner la cuirasse et le heaume;
Et la voix même avait cet accent souverain
Et rude qu'elle prend dans le casque d'airain.
— Eh! quoi, Roland! criai-je, ô martyr que j'implore,
Pas de pardon, jamais? — Jamais! répond encore
La voix sinistre. Au loin, de sommets en sommets,
La montagne redit le mot fatal: Jamais:
Et moi, qu'avait brisé cet arrêt de la tombe,
Je tombais sur le sol comme un cadavre tombe.
Quand je me relevai, le jour brillait aux cieux,
Et je redescendis le mont silencieux.
Un moment, je voulus au fond de ces retraites
M'ensevelir, ainsi que vos anachorètes;
Mais je me rappelai, mon père, vos avis:
D'autres devoirs me sont imposés: j'ai mon fils!

---

dizę: sę lę grã dœ.i̯ pur lą môr dę rǫlã!
ą tu sę sy̯vęnīr lą fǫrs mąbãdǫnę,
e žãbrąz lą têr ã mekrii̯ã: pąrdǫnę!
ąvã lą môr, grãd õ.br, ąkǫrdę my̯ą lą pę,
sy̯i žę dõ kõdąne pūr žąmê′? — pur žâmê′! ∾
repõdit ün vy̯ą. žę ręlve lą tęt
e š krü vy̯ār, žę vi, su lǫriblę tãpêt,
pąrmi lę rǫk fümã ki mãturę pąrtu, ∾
œ̨n ǫm, œ̃ šęvąli̯e, im̄ǫbīlę, e dębu.
œ̃ blã lẽsœ̨l kuvrê žÿ̯sko pi̯e lę fãtõmę,
mê lęsę dęvine lą kÿ̯iràs e lę õm;
e lą vy̯ą męmę ąvę sęt ąksã suvrẽ ∾
e rüd, kęl prã dã lę kąsk dęrẽ.
— e! ky̯ą, rǫlã! krii̯ê ž, o mąrtīr kę žẽplôrę,
pa d pąrdõ, zâmê? — žâmę́! repõt ãkôr ∾
lą vy̯ą sinīstr. — o ly̯ẽ, dę sǫmęz ã sǫmê,
lą mõtąñ rędi le mo fątąl: žâmê′.
e my̯ą, kąvę brize sęt ąrę d lą tõ.b,
žę tõbe sür lę sǫl kǫm œ̃ kądāvr tõ.bę.
kã žę mę ręlęve, lę žūr brii̯ęt o si̯œ,
e žę rędęsãdi lę mõ silãsiœ. —
œ̃ mǫmã, že vultüz o fõ d sę rętręt
mãsęvęlīr, ẽsi kę voz ąnąkǫręt;
mę žę m rąple, mõ pêr, voz ąvi:
dõtr dvy̯ār mę sõt ẽpoze: žę mõ fis.

1. se. — 2. se. ąbãdõn. — 3. ãbrąs. pąrdõn. — 5. dõ′. žąmę́. 6. ünę. ręlęvę. tẽt. — 7. žę. — 8. le. *après* pąrtu *un petit repos*. — 9. imǫbil e. — 10. fãtõm. — 11. kÿ̯iràs. — 12. męm. suvęrẽ. — 13. kąskę. — 14. ẽplôr. — 17. mõtąñę. žąmę́. — 18. dę lą. — 19. tõ'bę. tõ.b. — 22. se. — 24. mę rąpęlę. — 25. dęvy̯ār.

M. SILVAIN ET Mme BARTET.

Pour voir comment on déclame sur la scène des vers lyriques, j'ai assisté à plusieurs représentations de la Grisélidis de MM. Sylvestre et Morand, mystère représenté pour la 1re fois à Paris, sur la scène de la Comédie Française, le 15 mai 1891, et qui abonde en vers lyriques. J'ai choisi comme exemples le dialogue d'adieu du premier acte (sc. 10) et le monologue en vers libres de Grisélidis (Mme Bartet) de l'acte deuxième. La déclamation des deux acteurs correspondait au caractère de la poésie: les vers furent prononcés avec une certaine solennité qui elle-même prenait son expression acoustique par une lenteur relative de la récitation, par un plus grand soin dans l'articulation des phrases, des mots et de leurs éléments constitutifs, surtout des *e* sourds qui ne disparaissaient qu'en petit nombre, enfin par une attention suivie faite au rythme, aux accents (logiques) du vers, qui se faisaient valoir beaucoup plus que dans la déclamation de vers héroïques. La prononciation des deux acteurs était celle qui est enseignée par les professeurs du Conservatoire: *r* dentale; *les, des, mes,* etc. avec *e* ouvert, etc., ce qui ne les empêchait pas, du reste, de faire entendre, de temps à autre, une *r* vélaire, même grasseyée, des *e* mi-ouverts au lieu d'*e* fermés, et de commettre d'autres petites infractions aux règles des orthoépistes. Il y avait, dans chaque représentation, de petites divergences que je n'ai pas notées, pour tout le reste, voir notre texte figuré.

Grisélidis. A. I, sc. 10.

Grisélidis (Mme Bartet).

Il est donc vrai! c'est l'heure,
L'heure si triste des adieux!
Jusqu'ici dans cette demeure
Vous n'aviez fait jamais encor pleurer mes yeux!

Le Marquis (M. Silvain).

Va, le ciel nous réserve un retour radieux!

Grisélidis.

Ne tardez pas. J'ai peur. Un pressentiment sombre
Me fait craindre un désastre où notre amour ne sombre.
Pensez à ma détresse au moins dans le combat!
Si vous avez là-bas toujours l'âme occupée
De moi, je porterai bonheur à votre épée!

(Elle se cache la tête dans les mains.)

A! Dieu, je sens mon cœur qui sanglote et qui bat
(à se briser).
Pardon, mon seigneur et mon maître!
Je voulais être forte et vous voyez mes pleurs.

Le Marquis.

J'y vois, Grisélidis, ta tendresse apparaître.
Les larmes du matin font plus belles les fleurs!
Mais mon cœur en goûtant ces trop dangereux charmes
S'en pourrait amollir.
Grisélidis, cache-moi donc tes larmes
Car devant le devoir je ne veux pas faiblir,

grizelidīs.

grizelidīs.
il ę dŏ vrę! sę̇ lœ̜.r,
lœ̜.r si trįstę dęz ąd̨jœ!
žüskįsi dă sĕtę dęmœ̜.r
vu nąvje fę žąmęz ăkôr plœ̜re męz jœ!

lę mąrki.
va, lę sjĕl nu rezęrv œ̃ nętūr rád̨jœ!

grizelidīs.
nę tąrde pá. že pœ̜.r. œ̃ pręsătimă sŏ.br
mę fę krĕ.dr œ̃ deząstr u notr ąmūr nę sŏ.br.
păsez ą mą detręs o mụĕ dă lę kŏba!
si vuz ąve lą ba tužūr lām okūpe ∾
dę moą, žę porțęre bonœ̜.r ą votr epe! . . .
(ĕl sę kąš lą tęt dă le mĕ.)
a! d̨jœ, žę să mŏ kœ̜.r ki sắglot e ki bą
ą z brize.
pąrdŏ, mŏ sęñœ̜.r e mŏ mêtr!
žę vulęz êtr fort e vu vụąje mę plœ̜.r.

lę mąrki.
ži vụą, grizelidīs, lą tădręz ąparêtr.
lę ląrm dü mątĕ fŏ plü bĕl lę flœ̜.r!
mę mŏ kœ̜.r ă gută sę tro dăžęrœ šąrmę
să puręt ąmolīr.
grizelidīs, kąš moą dŏ tę ląrm,
kąr dęvă l dęvụăr žę nę vœ pa fęblīr,

1. dŏk. se. — 11. ba. — 13. me plœ̜.r. — 14. tădrĕs. — 15. le ląɹmę. le. — 16. se. — 18. mụa. te. — 19. lę.

En combattant pour Dieu nous aurons la victoire!
Toi qui, bien que mon front déjà fût argenté
Par la guerre et le temps, m'a donné ta beauté,
Je te dois bien un peu de gloire
Et mon bonheur du moins je l'aurai mérité.

Grisélidis.

Si longtemps loin de vous, mon Dieu, je n'y puis croire!

Le Marquis.

Pour te faire moins long le temps de cet exil
Et, bien qu'un nécromant menaçât d'un péril
Ta vertu, si jamais tu passais cette enceinte,
Te jugeant impeccable à l'égal d'une sainte,
Je veux que librement tu vives dans ces lieux
Comme l'oiseau qui vole au soleil dans l'espace.

Grisélidis.

Le ciel est sans soleil quand je n'ai plus vos yeux,
C'est eux que chercheront les miens dans l'air qui passe.
J'accepte pour cela seulement, cher époux,
Merci de croire en moi comme je crois en vous!

Le Marquis.

Vois-tu, c'est que je t'aime et que j'ai foi, chère âme,
Aux serments que jadis nous avons échangés!

Grisélidis.

Depuis ces jours heureux nos cœurs sont-ils changés!

Le Marquis.

Eh bien! redis-les-moi, ces mots, ces mots de flamme
Qui me consoleront: promesses de vertu

ã kõbątã pūr dịœ nuz orõ lą viktụār!
tụą ki, bịẽ kę mõ frõ dežą fūt ąržãte
pąr lą gêr e l tã, ma dọne tą bote,
žęt dụą bịẽ œ̃ pœ d glụār
e mõ bọnœ̨.r dū mụẽ žę lọre merite.

grizelidis.

si lõtã lụẽ dę vu, mõ′ dịœ, žę ni pụi krọ͜ār!

lę mąrki.

pūr tę fêr mụẽ lõ lę tã dę sęt ęgzil
e, bịẽ kœ̃ nekrọmã męnąsa dœ̃ peril ∾
tą vęrtū, si žąmę tū pāsę sêt ãsẽ.t,
tę žūžãt ẽpe′k′ąbl͜ ą legąl dūn sẽ.t,
žę vœ kę libręmã tū vīv dã sę lịœ
kọm lụązo ki vọl o solêị dã lęspas.

grizelidis.

lę sịęl ę sã′ sọlęị kã žę ne plū voz ịœ.
sęt œ kę šęršęrõ lę mịẽ dã lêr ki pāsę.
žąksęptę pur sęlą sœ̨lmã, šêr epu.
mérsi dę krụār ã mụą kọm žę krụąz ã vu!

lę mąrki.

vụą tū′, sę kę žę têm e k že fụą, šê′r ãm,
o sẽrmã kę žądi nuz ąvõz ešãže!

grizelidis.

ụ̃ępụi sę žūrz œ̨rœ no kœ̨.r sõt ịl šãžé!

lę mąrki.

ę bịẽ! rędi lę mụą, sę mo, sę mo de flãm
kị mę kõsọlęrõ, prọmêz dę vértū

1. ọrõ. — 3. lę tã. — 4. žę tę doą. dę. — 5. lọre. — 7. ęgzịl̄. — 8. perịl̄. — 10. ẽpękabl. — 11. se. — 12. ęspąs. — 13. e. — 14. set. le. pās. — 15. sœ̨lęmã. — 17. se. — 19. se. — 20. e bịẽ. le mụą. se. se. — 21. prọmęsz.

Et promesses d'amour que mon amour adore!
Redis-moi tout cela, veux-tu?

Grisélidis.

Ce que j'avais juré, je vous le jure encore:
Devant ce soleil qui monte aux cieux clairs
Et rayonne au-dessus du calice des mers,
Comme aux mains du prêtre l'hostie,
Je vous donne ma foi librement consentie;
Que mes gages d'amour vous soient donc confirmés,
Sachez que je vous aime autant que vous m'aimez.
Votre volonté me fût-elle même
Cruelle à mourir, j'accepte mon sort
Et j'obéirai puisque je vous aime
Jusque dans la mort.

Le Marquis,

(lui montrant la campagne baignée de lumière).

Le ciel se réjouit à voir notre tendresse.
Les beaux jours sont venus! C'est la grande allégresse
Des choses, dans l'air tiède et vibrant de l'été.
De voix et de parfums le bois est enchanté,
Le monde n'est qu'une caresse!
Savoure ces douceurs cependant que là-bas,
L'âme d'un souvenir blessée,
Je porterai dans les combats
Un cœur tout plein de ta pensée.

Grisélidis.

Dans la nature, hélas! sans vous rien ne m'est doux.
L'aumône emplira mes journées

e prǫmęz dąmūr kę mǫn ąmūr ądôr!
rędi mụą tù sęlą, vœ tü?

grizelidīs.

sę kę žąvę žüre, žę vu lę žü.r ākôr:
dęvā sę sólêį ki mōt o sįœ klêr ∾
e rę́įǫn o dęsü dü kąlīz dę mêr,
kǫm o mē. dü prêtr lǫstī,
žę vu dōn mą fụą lībręmā kōsātī;
kę mę gaž dąmūr vu sụą dō kōfirme,
sąše kę žę vuz ęm otā kę vu męme.
vǫtr vǫlōte mę füt ęl mêm ∾
krüęl ą murīr, ząksēptę mō sôr
e žǫbeire, pụ̈įskę žę vuz êm
žüskę dā la môr.

lę mąrki.

(lụ̈i mōtrā lą kāpąñ bęñe d lümįêr.)

lę siêl sę režuit ą vụār nǫtr tādręs.
lę bò žūr sō vęnü! sę lą grā.d ąlegręz ∾
dę šōz, dā lêr tįêd e vibrā dę lete.
dę vụąz e dę pąrfœ̄ lę bụąz ęt āšāte,
lę mō.d nę künę̣ kąrês!
sąvūrę sę dusœ̨.r sępādā kę lą ba,
lām dœ̄ suvnīr blę́se,
žę pǫrtre dā lę kōba
œ̄ kœ̨.r tu plē dę̣ tą pāse.

grizelidīs.

dā lą nątü.r, elās! sā vu rįē nę mę du.
lómon āplira mę žurne

---

1. prǫmēz. — 5. ręįǫ́n. kąlīs. — 7. dǫnę̣. — 9. êm. — 14. režui. — 15. le. se. — 16. de. — 17. et. — 18. mō.dę. ne. — 19. sąvūr se. — 20. lāmę̣. suvęnīr. — 21. pǫrtęre. le. — 23. me. — 24. me.

Et de ces libertés que vous m'avez données,
La seule que je veuille est de prier pour vous.
On est plus près de Dieu sur les collines vertes
Dans la solitude des soirs,
Quand les roses encore ouvertes
Se balancent dans l'air comme des encensoirs!
Tout prie autour de nous, à ces heures bénies.
Leurs vœux avec les miens vers le ciel monteront
Et les astres, le long des voûtes infinies,
Verseront la pitié de Dieu sur votre front!

(On entend au dehors sonner une fanfare.)

Le Marquis.

Il faut partir!

Grisélidis.

Non pas sans avoir, je l'espère,
Embrassé notre enfant.

Le Marquis.

C'est vrai, chez moi l'époux
Allait presque oublier le père.

(Appelant Bertrade qui entre.)

Bertrade . . . fais venir Loys auprès de nous.

e dę sę libęrte kę vu mąve dǫne,
lą sœ̨l kę žę vœ̨.i ę dę prij̯e pur vu.
ǫn ę plü prę dę dj̯œ sür lę kǫlīn vęrt
dā la sǫ́lij̯tüdę dę sụār,
kā lę rōzęz ākôr uvĕrt
sę bą́lā.s dā lêr kǫm dęz āsāsụār!
tu pri otür dę nu, ą sęz œ̨.r béni.
lœ̨r vœz ąvęk lę mij̯ĕ vęr lę sj̯ęl mōtrō̆
e lęz āstr, lę lō̆ dę vūtęz ō̆fini
vęrsęrō̆ lą pitj̯e dę dj̯œ sür vǫtrę frō̆!

(ǫn ātā o dęôr sǫne ün fāfār.)

lę mąrki.

j̯l fo pąrtīr!

grizelidīs.

nō̆ pa, sāz ąvụār, žę lęspêr,
ābrą́se nǫtr āfā.

lę mąrki.

sę̣ vrę, še mụą lepu
ąlę pręsk ublij̯e lę pêr.

(ąpęlā bęrtrād ki ā.tr.)

bęrtrād . . . fę vnīr loiz oprę dę nu.

---

1. se. — 2. e. — 4. de. — 5. le. — 6. dez. — 7. sez. — 9. lez. de. — 16. vęnīr.

Grisélidis. A. II, sc. 3.

La mer! et sur les flots toujours bleus, toujours calmes,
Jusqu'au sable roulant l'argent clair de leurs palmes,
Des voiles comme des oiseaux,
A la fois changeants et fidèles,
Effleurent d'une blancheur d'ailes
La face tremblante des eaux!
Mais, hélas! sur ces bords, où tristement je marche,
En vain j'attends ton vol, ô colombe de l'arche,
Messagère d'espoir m'annonçant le retour! . . .
Six mois déjà que, chaque jour,
Devant comme après l'heure où, dans le crépuscule,
Palpite le voile des airs,
Que le soleil se lève ou dans le ciel recule,
Mes yeux fouillent en vain les horizons déserts.
Sourire de l'aube vermeille,
Adieu du soir éblouissant,
N'ont pour moi qu'une ombre pareille.
Tout m'est douleur quand je pense à l'absent!
— Il partit au printemps. Voici venir l'automne
Qui dépouille les rameaux verts!
Des roses, sous l'été, les cœurs se sont ouverts,
Et, du temps, le pas monotone

grizelidīs.

lą mêr! e sür lę flo túžūr blœ, túžūr kąlm,
žusko sabl rulā ląržā klêr dę lœr pąlm,
dę vual kǫm dęz uązo,
ą lą fuą šāžāz e fidęl,
ęflœ.r dün blāšœ.r dêl ∾
lą fąs trā'blātę dęz o!
mêz elās! sür sę bôr, u tristęmā žę mąrš,
ā vē žątā tō vǫl, o kǫlō.b dę ląrš,
męsažêrę dęspuār mąnōsā lę rętūr! . . .
si muą déžā, kę, šąk žūr
dęvā kǫm ąprę lœ.r u, dā lę krepüskül,
pąlpitę lę vuąl dęz êr,
kę lę sǫlęį sę lêv u dā lę siēl rękül,
męz įœ fuiįt ā vē lęz ǫrizō dezêr.
súrīr dę lōb vęrmêį,
ądįœ dü suār ebluisā ∾
nō pur muą kün ōbrę pąręį ∾
tu mę dulœ.r kā žę pās ą ląpsā!
— įl pąrtit o prē'tā. voąsi vęnīr lotōn
ki depuiį lę rąmo vêr!
dę rozę su lete, lę kœ.r sę sōt uvêr,
e, dü tā, lę pa mǫnǫtōn ∾

---

1. le. tužúr. tužúr. — 2. sablę. — 3. de vual. dęz. — 4. fidēl. — 5. dēl. — 6. trāblā(t) de. — 7. se. — 9. męsažêr. — 10. šā(k)g. — 11. krepüskül. — 12. dez. — 13. rękül. — 14. męz. fúiχt. lez. — 16. ebluisā | . — 18. me. — 19. prētā'. — 21. dę.

N'a sonné, dans mon cœur, que le glas des hivers.
Bientôt la mer sera farouche
Et, telle qu'un monstre qui mord,
Avec des baves à la bouche,
Dans ses flancs bercera la mort!
Ah! qu'il revienne, avant que, sur le flot sauvage,
Sanglote la clameur des naufragés perdus,
Ou je mourrai, sur le rivage,
Les bras vers sa tombe tendus!
— Dieu ne le voudra pas pour l'enfant qui nous aime.
Quelquefois la douleur au cœur met un blasphème!
Tout est bien, puisque tu le fis!
Seigneur, pardonne à ma démence:
Je vais, dans les yeux de mon fils,
Comme en un ciel plus pur adorer ta clémence.

---

na sǫne, dă mŏ kœ̨.r, kę lę gla dęz ivêr.
bi̯ĕto lą mêr sęra fąrušę
e, tĕl kœ̃ mŏ.strę ki môr,
ąvĕk dę băvęz ą lą buš,
dă sę fiă bęrsęra lą môr!
a! ki̯l ręvi̯ĕn, ąvă kę, sür lę flo sovăž,
săglǫt lą klămœ̨.r dę nofraže pęrdü,
u žę mure, sụ̈r l rivăž,
lę bra vęr są tŏ.bę tădü!
— Di̯œ nę lę vudra pa pur lăfă ki nuz ęm.
kęlkęfu̯ą lą dulœ̨.r o kœ̨.r męt œ̃ blasfêmę!
tut ę bi̯ĕ, pü̯i̯skę tü lę fi!
sęñœ̨.r, pąrdŏn ą mą demă.s:
žę vę, dă lęz i̯œ dę mŏ fis,
kŏm ąn œ̃ si̯ĕl plü pü.r ądôre tą klemă.s.

---

1. sǫ́ne. dez. — 2. farụš. — 3. tęl. — 4. de. bụš. — 5. se. — 6. sụ̈r. — 7. săglǫtę. de. — 8. muře. lę. — 12. e. — 14. lez.

FRANÇOIS COPPÉE.

M. Coppée, né à Paris, le 12 janvier 1842, m'a lu, avec beaucoup de verve, sa poésie „Pour ne pas vieillir“ (les Paroles sincères, 2e éd. Paris 1891, p. 51 ss.), assez lentement au commencement, et avec plus de rapidité vers la fin, et il en a répété les premières strophes très lentement, pour me permettre d'observer tout à mon aise les détails de sa prononciation. Les césures et les rimes furent marquées distinctement; si le sens le demandait, la parole glissait d'un vers à l'autre avec une pause presque inaperceptible. L'accent oratoire ne frappait que rarement des syllabes non sujettes à l'accent logique des phrases. Les *e* sourds furent presque toujours gardés au corps des hémistiches; deux fois seulement, p. 119, l. 9 et p. 121, l. 2 l'*e* de *me* disparaissait presque entièrement et fut remplacé par la longueur des voyelles voisines. Dans le v. 46 (p. 123, l. 2), la perte de l'*e* dans *gardent* (phonétiquement *gard*) fut réparée par la pause qui suit ce mot. Souvent, M. Coppée prononçait les *e* sourds à la fin du vers ([p. 119, l. 9]; p. 121, l. 5, 21; p. 123, l. 11), avec une certaine hésitation, il est vrai; il ne recula même pas devant un *e* féminin prononcé devant une voyelle, à la fin du premier hémistiche (v. 3, dans la répétition lente de ce vers) ou même au beau milieu d'un demi-vers (p. 123, l. 7). — Quant à sa prononciation proprement dite, M. Coppée roula énergiquement les *r* qu'il croit faire grasseyer un peu; il prononça *les, des* etc. avec un *e* ouvert, et fit sonner souvent la diphtongue *ya* comme o͜a p. 121, l. 15; p. 123, l. 3 et 4.

Pour Ne Pas Vieillir.

Sais-tu que voilà dix ans, ma sincère,
Que nous nous aimons si fort et si bien?
Et c'est, pour ma route, un poids nécessaire,
Ton bras confiant posé sur le mien.

Le charme profond par qui tu m'attires,
Pour jamais, ma douce, a su me fixer,
Depuis le moment où nos deux sourires
Se sont confondus en un seul baiser.

Je m'offrais alors pour que tu me prisses;
Mais cela pouvait ne durer qu'un jour.
L'aveugle désir sème les caprices;
A peine un sur cent fleurit en amour.

Nous les connaissions, les adieux vulgaires,
Comme il s'en fait tant sur le grand chemin.
Le mot: «Pour toujours», je n'y croyais guères;
Tu songeais: «Cela va finir demain».

Mais nos cœurs, brisés en mainte aventure,
Furent recueillis morceau par morceau.
Notre amour fragile, et qui pourtant dure,
Est fait de débris comme un nid d'oiseau.

pur nę pa vi̯ęi̯ir.

se tü kę voąlą diz ā, mą sēsêr,
kę nu nuz ęmõ si fǫrt e si bi̯ẽ?
e sę, pur mą rụt(ę), œ̃ poą nesęsêr,
tõ brą kõfii̯ā poze sụ̆r lę mˡi̯ẽ.

lę šąrmę prǫfõ pąr ki tü mątīr,
pụr žąmę, mą dus, a sü mę fi̯kse,
dępụ̆i lę mǫmāt u no dœ surīr
sę sõ kõfõdü(z) ąn œ̃ sœ̨l bęze.

žę mǫfręz ąlôr pur kę tü m(ę) prîs(ę);
mę sęlą puvę nę düre kœ̃ žūr.
ląvœ̨.gl(ę) dezir sęmę lę kąprị.s;
ą pęn œ̃ sür sā flœ̨rit ąn ąmūr.

nu lę kǫnęsi̯õ, lęz ądi̯œ vụ̈lgêr,
kǫm i̯l sā fę tā sür lę grā šęmẽ.
lę mo: «pur tužūr», žę ni kroąi̯ę gêr;
tü sõžę: «sęlą vą finīr dęmẽ».

mę no kœ̨.r, brizez ā mẽt ąvātü.r,
fü.r rękœ̨i̯i mǫrso pąr mǫrso.
nǫtr ąmur frąžil, e ki purtā dü.r,
ę fę dę debri kǫm œ̃ ni doązo.

---

1. vụąlą. — 2. êmõ. — 3. se. rụt. pụą. — 4. bra. — 5. prǫ́fõ/ 6. žąmę. fikse. — 8. kõfõdüz. — 9. tüm prîs. — 11. ąvœ̨.glę. le kąprīs. — 13. le. lez. — 16. sęla. fịnīr. — 19. pụrtā.

Sur lui nous veillons tous deux, ma jolie!
Mais, les jours brumeux, je me dis à part,
Avec un soupir de mélancolie,
Que tout ce bonheur est venu bien tard.

Je vieillis, hélas! je descends la rampe,
Et la lassitude alourdit mes pas.
Regarde: L'hiver a mis sur ma tempe
Son premier flocon qui ne fondra pas.

Et toi, dont le cœur dans les yeux se montre,
Tu n'es déjà plus l'enfant d'autrefois;
Et, depuis le jour de notre rencontre,
Dix ans sont passés. Compte sur tes doigts.

Mais, quand un amour est tel que le nôtre,
Qu'importe, après tout, qu'on se fasse vieux!
Nous pouvons rester jeunes l'un pour l'autre,
En nous aimant plus, en nous aimant mieux.

Vois ces deux époux dont la tête tremble,
Assis côte à côte, heureux sans parler.
A force de vivre à toute heure ensemble,
Vois, ils ont fini par se ressembler.

Descendons comme eux la pente insensible,
Laissons naître et fuir les brèves saisons.
En ne nous quittant que le moins possible,
Nous ne verrons pas que nous vieillissons.

sür lụi nu vęjō tu dœ, mą žǫlī!
mê, lę žur brümœ, žę m(ę) dīz ą pār,
ąvęk œ̃ sụpir dę męlākǫli,
kę tu sę bǫnœ̨r ę vęnü bjē tār.

žę vjéji(z), ęlās! žę dęsā lą rā.pę,
e lą ląsitüd ąlụrdi mę pa.
ręgąrd: livêr a mi sür mą tā.p
sō pręmje flǫ́kō ki nę fōdra pa.

e tụą, dō lę kœ̨.r dā lęz jœ sę mō.tr,
tü nę dežą plü lāfā dotręfụą;
e dępụi lę žür de nǫtrę rā.kōtr,
diz ā sō pąse. kōtę sür tę dụą.

mê, kāt œ̨n ąmür ę têl kę lę nōtr,
kō'pǫrt, ąpręe tu, kō sę fasę vjœ!
nu puvō ręste žœ̨.n lœ̃ pur lōtr,
ā nuz ęmā plüs, ā nuz ęmā mjœ.

voą sę dœz ępu dō lą tętę trā.bl,
ąsi kot ą kot(ę), œ̨rœ sā pąrle.
ą fǫrsę dę vīvr ą tụt œ̨r āsā.bl,
voą, jlz ō fįni pąr sę ręsāble.

dęsādō kǫm œ lą pāt ēsāsiblę,
lęsō nêtr e fụir lę brêvę sęzō.
ā nę nu kįtā kę lę moē pǫsībl,
nu nę vęrō pa kę nu vjęjisō.

---

2. le. mę. — 5. vjeji'. rā.p. — 6. me. — 8. flǫkō. — 9. lez. — 10. ne. — 12. pase. — 13. tęl. — 14. kō sę fąsę. — 15. ręste žœ̨n. — 17. vụą. epu. — 18. kot. œ̨rœ. — 19. fǫrsę. — 20. vụą. — 21. ēsāsibl. — 23. mụē.

C'est la récompense; on peut la prédire.
Les amants constants gardent, et très tard,
Sur leur lèvre pâle un jeune sourire,
Dans leurs yeux fanés un jeune regard.

5. Au fond du foyer, braise encore vivante,
Toujours la tendresse en eux brûle un peu.
L'habitude, honnête et bonne servante,
Ne laisse jamais s'éteindre le feu.

Leurs derniers printemps ont pour hirondelles
Les souvenirs chers de l'ancien bonheur.
Pour ne pas vieillir, soyons-nous fidèles,
Tendre et simple amie, ô cœur de mon cœur!

---

sę lą rekõpă.s; õ pœ lą predīr.
lęz ąmă kõstă gąrd, e trę tăr,
sŭr lœ̨r lęvr păl œ̃ zœ̨.nȩ surīr,
dă lœ̨rz ịœ fą́nez œ̃ žœ̨nȩ rȩgăr.

o fõ dŭ foą͡ịe, bręz ăkǫr vivă.tȩ,
tužūr lą tădrês ąn œ brŭl œ̃ pœ.
ląbitŭdȩ, ọnęt e bǫnȩ sęrvă.t,
nȩ lęs žąmȩ setẽ.dr lȩ fœ.

lœ̨r dęrnịe prẽtă õ pur irõdêl
lę suvęnir šêr dȩ lăsịẽ bǫnœ̨.r.
pur nȩ pa vịęịir, sụąịõ nu fidęlȩ,
tădr e sẽpl ąmi, o kœ̨.r dȩ mõ kœ̨.r!

---

1. sę. rekõ.păs. — 3. sų̈r. žœ̨n | . — 4. fą́ne œ̃ žœ̨n. — 5. vivă.t. 6. tădręs. — 7. bǫn sęrvăt. — 8. lęsȩ. — 9. dę́rnịe. irõdĕl. — 11. fidĕl.

Sully-Prudhomme.

M. Sully-Prudhomme, né à Paris, en 1839, ne se croit pas un bon déclamateur. Il s'excusa en m'assurant que, comme l'un sait bien dessiner ce qu'il a vu, l'autre moins bien ou pas du tout, ainsi l'un sait bien exprimer, par la déclamation, ce qu'il sent et ce qu'il pense, tandis qu'à d'autres ce don est refusé. Mais M. Sully-Prudhomme est trop modeste s'il croit devoir se ranger dans le nombre de ceux qui sont dépourvus de l'art oratoire: en me lisant la poésie qui suit (le Lever du soleil), il a su parfaitement exprimer ce qu'il a pensé. Il n'a pas fait grand usage de ses forces vocales: mais ce ne sont pas seulement l'intensité et le timbre de la voix qui font l'orateur, le juste choix des mots sur lesquels il faut appuyer et l'harmonie de la déclamation avec le sujet no sont pas d'une moindre valeur. Sur ces deux points, M. Sully-Prudhomme ne le cède à personne. Comme le „Lever du soleil" (Stances et Poèmes, p. 131) est une poésie grave, majestueuse, il demande une déclamation lente, calme, sans faste. M. Sully-Prudhomme l'a déclamé exactement comme il le fallait. Quant aux détails, M. Sully-Prudhomme supprime les *e* sourds, au milieu des vers, un peu moins fréquemment que M. Fr. Coppée (p. 127, l. 4, 10, 13, 14, 15; p. 129, l. 4, 8); aussi chez lui, ils sont toujours remplacés par des allongements, dans nos exemples, toujours par l'allongement de la syllabe précédente. A la fin des vers, M. Sully-Prudhomme n'a fait entendre l'*e* muet qu'une seule fois (p. 127, l. 12), et encore bien faiblement. Comme M. Coppée, M. Sully-Prudhomme prononce *les, des, est* avec *e* ouvert; il ne fait pas grasseyer les *r*. Si dans les mots *royal* (p. 127, l. 1), *natal* (p. 129, l. 2) et *frappent* (p. 129, l. 8) l'*a* tonique est fermé, c'est là l'effet d'une prolongation oratoire de cette voyelle. — A noter la prononciation de *fils* comme *fi* (p. 129, l. 5).

Le Lever du Soleil.

Le grand soleil, plongé dans un royal ennui,
Brûle au désert des cieux. Sous les traits qu'en silence
Il disperse et rappelle incessamment à lui,
Le chœur grave et lointain des sphères se balance.

Suspendu dans l'abîme, il n'est ni haut ni bas;
Il ne prend d'aucun feu le feu qu'il communique;
Son regard ne s'élève et ne s'abaisse pas;
Mais l'univers se dore à sa jeunesse antique.

Flamboyant, invisible à force de splendeur,
Il est père des blés, qui sont pères des races,
Mais il ne peuple point son immense rondeur
D'un troupeau de mortels turbulents et voraces.

Parmi les globes noirs qu'il empourpre et conduit
Aux blêmes profondeurs que l'air léger fait bleues,
La terre lui soumet la courbe qu'elle suit
Et cherche sa caresse à d'innombrables lieues.

Sur son axe qui vibre et tourne, elle offre au jour
Son épaisseur énorme et sa face vivante,
Et les champs et les mers y viennent tour à tour
Se teindre d'une aurore éternelle et mouvante.

lę lęve dü sǫlêį.

lę grā sǫlêį, plŏ'že dāz œ̃ roąįāl ānţi,
brü.l o dęzęr dê sįœ. su lę trę kā silā.s
įl dįspęrs e rąpĕl ēsęsąmāt ą lţi,
lę kœ̧r grāv e lųātē dę sfêr sę bąlā.s.

sųspā'dü dā ląbįm, įl nę ni o ni ba;
įl nę prā dokœ̃ fœ lę fœ kįl kǫmųnįk;
sŏ ręgār nę sẹlêv e nę sąbês(ę) pa;
mę lünivêr sę dôr ą są žœ̧nęs ātîk.

flāboąįā, ḕvizībl ą fǫrsę dę splādœ̧.r,
įl ę pêr dę ble, ki sŏ pêr dę rąs,
męz įl nę pœ̧plę pųē sǫn imā.sę rŏdœ̧r
dœ̃ trupo dę mǫrtęl tų̈rbülā(z) e vǫrąs(ę).

pąrmi lę glǫb nţār kil āpųrpr e kŏdţi
o blêm prǫfŏdœ̧.r kę lęr leže fę blœ,
lą têr lţi sumę lą kųrbę kęlę sţi,
e šęrsẹ są kąrês ą dįnŏbrāblę lįœ.

sų̈r sǫn āks ki vībr e tųrn, ęl ǫfr ọ žür
sǫn epęsœ̧.r enôrm e są fąsę vivā.t,
e lę šāz e lę mêr i vįęn(ę) tür ą tür
sę tē.dr dün orôr etęrnęl e muvā.t.

---

1. sǫlĕi. rųąįąl. — 2. de. lé. — 3. rąpęl. — 4. de. — 5. ne. — 7. sélêv. sąbęs. — 8. žœnĕs. — 9. flābųąįā. — 10. e. de. de. — 11. pœplę. — 12. vǫrąs. — 13. glǫbę. — 14. blêmę. — 15. têrę. — 16. kąrĕs. — 17. ąksę. žür∾. — 18. fās. — 19. le. le. vįĕnę. — 20. etęrnĕl.

Mais les hommes épars n'ont que des pas bornés,
Avec le sol natal ils émergent ou plongent:
Quand les uns du sommeil sortent illuminés,
Les autres dans la nuit s'enfoncent et s'allongent.

Ah! Les fils de l'Hellade, avec des yeux nouveaux,
Admirant cette gloire à l'Orient éclose,
Criaient: salut aux dieux dont les quatre chevaux
Frappent d'un pied d'argent le ciel solide et rose!

Nous autres, nous crions: salut à l'Infini!
Au grand tout, à la fois idole, temple et prêtre,
Qui tient fatalement l'homme à la terre uni,
Et la terre au soleil, et chaque être à chaque être.

Il est tombé pour nous, le rideau merveilleux
Où du vrai monde erraient les fausses apparences,
La science a vaincu l'imposture des yeux,
L'homme a répudié les vaines espérances.

Le ciel a fait l'aveu de son mensonge ancien,
Et depuis qu'on a mis ses piliers à l'épreuve
Il apparaît plus stable, affranchi de soutiens,
Et l'univers entier vêt une beauté neuve.

---

mę lęz ǫmęz epãr nõ kę dę pa bǫrne,
ąvęk lę sõl nątãl įlz emęržęt u plõ.ž :
kã lęz œ̃ dü sǫmêį sǫrtęt įlümine,
lęz õtr dã lą nųi sãfõ.st e sąlõ.ž.

A! lę fi dę lęlad, ąvęk dęz įœ nuvo,
ądmirã sętę gloãr ą lǫr¹įãt eklõz,
krįię : sąlüt o dįœ dõ lę kątrę šęvo
frãp dœ̃ pįe dąržã lę sįęl sǫlīd e rõz!

nuz õtr, nu krįįõ : sąlüt ą lẽfįni!
o grã' tu, ą lą fųą idôl, tã.pl e prêtr,
ki tįõ fatąl(ę)mã lǫm ą lą tęr üni,
e lą têr o sǫlêį, e šąk êtr ą šąk êtr.

įl ę tõbe pur nu, lę rido mèrvęįœ
u dü vrę mõd èrę lę fõsęz ąparã.s,
lą siã.s ą vẽkü lẽpǫstü.r dęz įœ,
lôm a rèpüdiįé lę vênęz ęsperã.s.

lę sįêl ą fę ląvœ dę sõ mã.sõ.ž ãsįõ,
e dępųi kǫn a mi sę piliez ą lęprœ̨.v
įl ąparę plü stãbl, ąfrãši dę sutįõ,
e lünivêrz ãtįe vêt üne bòte nœ̨.v.

1. lez. ǫmz. de. — 2. nątąl. emę.ržt. — 3. lez. sǫrt?t. — 4. lez. — 5. le. fiz. dez. — 7. le. — 10. idõl. — 11. fatąlęmã. — 12. šãk. šãk. — 15. sįãs. ẽpǫstü.rę. dez. — 16. vęnz. — 18. se. eprœ̨.v. — 19. stãbl. — 20. ünivêr. nœ̨.v?.

LECONTE DE LISLE.

Les idées de M. Leconte de Lisle (né le 28 octobre 1818 à Saint-Paul [île de la Réunion] et fixé à Paris en 1847) sur la lecture des vers français sont connues, en partie, par le rapport que Lubarsch a fait d'une conversation qu'il eut avec lui sur ce sujet, dans sa brochure: *Ueber Deklamation und Rhythmus französischer Verse* (Oppeln et Leipzig 1878, p. 27 ss.). Dans cette interview, M. Leconte de Lisle avait donné comme règles: il faut toujours faire sentir les *e* sourds (muets) au milieu des vers; mais ils sont absolument nuls à leur fin. Dans la lecture de la Vérandah, que M. Leconte de Lisle m'a faite deux fois, il a observé strictement ces règles, excepté dans le vers 19 où *reptile* avait un *ȩ* sourd très distinct. Pour bien marquer le sommeil de la Persane et le repos de toute la nature, M. Leconte de Lisle lisait très lentement, presque sans aucun accent oratoire, mais en appuyant sur les syllabes de valeur et sujettes à l'accent d'intensité normal ou logique. Les césures et les rimes furent respectées et marquées par des pauses plus ou moins sensibles; l'harmonie imitative des vers, leur musique, furent mises en relief. M. Leconte de Lisle prononçait les mots *les, des,* etc. avec *e* ouvert, ne grasseyait pas, faisait entendre *oa* ou *ǫa* à côté de *ųa* et ne trahit, du reste, dans les 35 vers du morceau qu'il lisait, aucune particularité individuelle de prononciation.

La vérandah.

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures,
Et les ramiers rêveurs leur roucoulement doux,
Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux,
Sifflant et bourdonnant, mordent les figues mûres,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d'argent de la vérandah close,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,
Où la splendeur du jour darde une flèche rose,
La Persane royale, immobile, repose,
Derrière son col brun croisant ses belles mains,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,
Sous les treillis d'argent de la vérandah close.

Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor,
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Qui monte en tourbillons légers et prend l'essor,
Sur les coussins de soie, écarlate, aux fleurs d'or,
La branche du houka rode, comme un reptile,
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile,
Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor.

lą verāda.

o tē.tęmā dę lō dā lę pǫrfirę rū
lę rōzjē dę lirā mêlę lœr frę mụ̈rmū.r,
e lę rą̀mje rêvœ.r lœr rūkūlęmā dū,
tādi kę lụązo grêl e lę fręlō žąlū,
sifiā e burdǫnā, môrdę lę figę mū.r,
lę rōzje dę lirā mêlę lœr frę mụ̈rmū.r
o tē.tęmā dę lō dā lę pǫrfirę rū.

su lę tręji dâržā dę lą verā'dą klōz,
dā lęr tjęd ā.bōme dę lǫdœ.r dę žąs(z)mē,
u lą splādœ.r dū žūr dąrd ūnę flęšę rōz,
lą pęrsąnę rǫąjąl, jmǫbilę, rępōz,
dęrjêrę sō kǫl brœ̄ krǫązā sę bęlę mē,
dā lêr tjęd ābōme dę lǫdœ.r dę žąsmē,
su lę tręji dâržā dę lą verā'dą klōz.

žụ̈sko lêvr kę lā.br ąrō.di bêz ākôr,
dū kristąl du sešāp ūnę vąpœ.r sụ̈ptil
ki mō.t ā tụrbijō ležez e prā lęsôr,
sūr lę kusē dę sụą, ekąrlāt, o flœ.r dôr,
lą brā.šę dū huka rod, kǫm œ̄ ręptilę,
dū kristąl du sešāp ūnę vąpœ.r sụ̈ptil,
zụ̈sko lêvr kę lā.br ąrōdi bêz ākôr.

---

1. le. — 2. le rozje. — 3. rámje. — 5. siflāt. le. — 6. le. — — 7. le. — 9. lodœ.r de. — 12. dęrjêr. kroązā se bēlę. — 13. lęr. de. — 14. le. — 16. kristąl. sụ̈ptjl. — 18. le. ekąrląt. — 19. ręptjlę. 20. sụ̈ptjl.

Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi;
Un songe l'enveloppe, un souffle la caresse,
Et parce que l'effluve invincible l'oppresse,
Parce que son beau sein qui se gonfle a frémi,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi
Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse.

Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux,
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et les ramiers rêveurs leur roucoulement doux.
Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux
Ne se querellent plus autour des figues mûres;
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.

dœ rę̀i̯õ nu̯ăr, šą̀rže dünę müêt ivrês,
sôrtę dę sę lõz i̯œ ătruvêrz ą dęmi;
œ̃ sõ.žę lă.vęlǫpę, œ̃ süflę lą kârês,
e pąrsę kę lęflü.v ŏvĕsiblę lǫprês,
pąrsę kę sõ bo sẽ ki sę gõ.fl a fremī,
sǫrtę dę sę lõ.z i̯œ ătruvêrz ą dęmi
dœ rę̨i̯õ nu̯ăr, šąrže dünę mu̯êtę ivrês.

e lo vīvę sădôr dă lę pǫrfīrę rū,
lę rōzi̯e dę lirĕ õ sę̀se lœ̨r mÿrmü.r,
e lę rąmi̯e ręvœ̨.r lœ̨r rūkūlęmă dū.
tu sę tę. lu̯ązo grêl e lę fręlõ žąlu
nę sę kęręlę plüz ōtūr dę fīgę mü.r;
lę rōzi̯e dę lirĕ õ sęse lœ̨r mÿrmü.r,
e lo vīvę sădôr dă lę pǫrfīrę rū.

---

1. müĕt ivrĕs. — 2. se: i̯œz ătruvęrz. — 3. ăvęlǫp. — 4. ŏvĕsiblę. ǫprĕs. — 5. frèmi. — 6. se. i̯œz. — 7. ivrĕs. — 8. le. — 9. lę. — 10. le. — 12. plü. de. — 13. le. — 14. le.

APPENDICE.

(Notes et Corrections.)

La Préface et l'Explication des Signes ont dû être imprimées avant le texte. C'est ce qui m'oblige à ajouter ici quelques notes complémentaires.

P. xxxi s. Le tableau des signes diacritiques ne contient pas les lettres suivantes dont le besoin s'est fait sentir pendant l'impression, mais dont la compréhension ne fait pas de difficulté quand on se rend compte des principes de notre système de transcription:

ŭ, *ou* ouvert bref.
û, long.
ẹ̆, *e* sourd faible.
u͜i, diphtongue forte, composée d'*u* (= *ou*) et d'*i*.
ą͜i, diphtongue forte, composée d'*ą* et d'*i*.
ã, *a* nasalisé faiblement.
l̄, *l* longue ou segmentée.
m̄, *m* „ „ „
ṙ, *r* (vélaire) segmentée.
r., *r* longue.
'k', *k* implosif et explosif.
∽, signe exprimant qu'il ne faut pas faire de pause à la fin d'un vers.

On voit facilement que la disette de caractères typographiques m'a forcé à des inconséquences et à des expédients.

Les *œ.*, *ǫ̈.*, *ü.*, *ŏ.*, *ă.*, *ĕ.*, *œ̆.* jurent avec les *ü*, *ŏ*, *ă*, *ĕ*, *ĭ* et les *û*, *ô*, *â*, *ê* de notre système; *œ.*, *ă.*, *ĕ.* etc. sont désagréables surtout à la fin des mots. Mais l'œil du lecteur bienveillant se fera vite à ces anomalies. — C'est aussi malgré moi que les simples lettres qui représentent des mots sont imprimées tantôt isolées, tantôt réunies avec les mots avec lesquels elles forment des unités phoniques. J'avais voulu indiquer la cohésion de ces lettres par des espaces plus ou moins grands; mais le compositeur n'ayant pas voulu comprendre cet arrangement, j'y ai renoncé, vu qu'il était sans importance pour l'intelligence de notre figuration.

P. 1. Les personnes nommées dans la notice sur M. Daudet et qui ont bien voulu me lire *la Chasse à Tarascon,* ne sont pas seulement originaires des lieux indiqués en parenthèse, mais n'avaient jamais quitté leurs pays pour longtemps, au moment de la lecture. J'en ai parlé dans mon étude: *Zur Aussprache des Französischen in Genf und in Frankreich.* Berlin 1892, p. 8 ss.

Pendant que notre petit livre était sous presse, M. P. Passy a fait paraître une troisième édition de son *Français parlé*, qui ne diffère pas moins de la deuxième édition que celle-ci de la première. L'auteur assure, il est vrai, n'avoir corrigé que certains détails; mais ces détails sont si nombreux qu'ils changent presque entièrement le caractère de ses textes. *La Chasse à Tarascon* a gardé, dans la nouvelle notation, le ton trop familier qui lui était donné dès la première fois, mais la transcription est devenue plus conséquente et plus conforme aux règles que l'auteur a déclarées lui-même celles de la prononciation normale. Cependant, on ne peut dire que tous les changements introduits soient heureux. Comme il est intéressant de voir M. Passy à l'œuvre, d'observer ses hésitations et de comparer ses dernières leçons avec celles de ses éditions antérieures et avec les nôtres, j'énumère ici les leçons corrigées de sa 3me édition, en y joignant quelques remarques.

Les corrections: *dę fürę* 8, 7; *dę trŏ.p* 8, 7; *sę mefįe* 8, 11; *sę lįêvr* 5, 12; *siflę* 9, 1 (au lieu de *t fürę, t trŏ.p, s mefįe, s lîêvr, sifl)* font augmenter, avec raison, le nombre des *ę* sourds. Dans *tpįįi* 3, 1; 7, 6; *gră.t* 5, 5; *g dœ* 7, 8; *kęgz* 7, 15 (au lieu de *dpįįi, gră.d, kdœ, kęks* qui était tout-à-fait erroné) nous rencontrons des assimilations bien fondées. L'auteur observe une règle orthoépique contestable, s'il change l'*e* ouvert de son ancien *tęrįe* en *e* fermé:

terįe 8, 12. Les longues introduites dans *rèzẽ* 8, 16; *dįāblęment* 5, 2; *pāse* 7, 5 (au lieu de *rezẽ, dįablęmã, pase)* permettent également des jugements divers. Les corrections *sųqį* 8, 10 et *qbųqįmã* 9, 8, (au lieu de *sųq* et *qbųqmã)* ne peuvent être regardées comme telles, et le nouveau *fe œ̃* 5, 9 (au lieu de *fęt œ̃)* paraîtra vulgaire à tout le monde.

A la place de la faute d'impression *le* 7, 8, corrigée en *lez*, nous trouvons trois autres: *nõ;* au lieu de *nõ:* 5, 13; *lœ̄r* au lieu de *lœ̨r* 7, 14 et *qvãtü.rr* au lieu de *qvã.tü.r,* à la fin du morceau.

Dans cette note comme dans les variantes, je passe sous silence les différences de quantité et quelques-unes de qualité qui distinguent notre texte de celui de M. Passy. Celui-ci, adoptant la théorie erronée qui ne connaît au français que des *u, i* et *ü* fermés, ne marque ni des *u, i, ü* ouverts, ni des *u, i, ü* mi-ouverts. Dans les mots en *ār* (*territoire, plupart* et semblables), M. Passy note constamment un *a* long ouvert au lieu de l'*a* long fermé que j'y entends et que j'y figure, d'accord avec tous les orthoépistes allemands. Je ne sais s'il y a ici une différence de dénomination ou une différence de perception. Voir aussi p. XXIX.

P. 8, l. 14 lisez: *kübla.* — P. 14, l. 2: *s'approchait.* — P. 15, l. 16 *trqvqi.* — P. 17, l. 6: *lę mürmü.r.*

P. 39 ss. M. G. Paris, après avoir vu ma figuration de son discours, m'a proposé un si grand nombre de corrections intéressantes qu'il m'a paru avantageux de les réunir en groupes et d'y joindre quelques réflexions qui expliqueront comment nous avons pu arriver fréquemment à des notations différentes des mêmes mots et probablement aussi des mêmes sons.

Il n'y a que très peu de cas où il y ait une opposition réelle dans notre manière de percevoir les sons. M. G. Paris qui, du reste, habite Paris depuis sa première enfance (v. p. 39), proteste énergiquement contre l'*œ* fermé et l'*a* ouvert que j'ai entendus dans sa prononciation des mots *fleuve* et *passant* et où il y a eu peut-être un *œ* et un *a* mi-fermé trompeur, et il revendique pour lui des *e* ouverts dans *postérité (pǫstęrite* au lieu de *pǫsterite*, p. 43, l. 20) et dans *faisant* (*fęzã* au lieu de *fęzã* p. 48, l. 20), tout en conservant à ce dernier mot son *e* sourd réglementaire p. 45, l. 28.

Quelquefois, il y a eu certainement erreur de ma part. Au lieu de préparer d'avance une notation figurée du discours de

M. G. Paris, composée selon les règles de l'orthoépie et individualisée à l'aide des observations faites antérieurement sur la prononciation de mon *sujet*, pour la corriger pendant l'audition, je m'étais contenté, cette fois, de prendre en main la transcription de M. Passy et d'y introduire les divergences de prononciation que je pouvais saisir. Mal m'en a pris. La figuration de M. Passy répond si peu à la prononciation d'un lecteur soigneux, surtout elle supprime tant de lettres prononcées dans la lecture, qu'il m'était extrêmement difficile d'insérer, à la hâte, toutes les lettres qui y manquaient, mais qui se faisaient sentir dans la bouche de M. G. Paris. Il est donc probable que j'en ai oublié quelques-unes. Mais cela n'explique pas tout. Il y a aussi des différences d'une autre nature. Au commencement, j'ai cru que M. G. Paris, en faisant ses observations sur mon texte, a eu dans l'esprit une déclamation oratoire. Ainsi s'expliqueraient sans difficultés, dans ses corrections, le nombre agrandi des *e* sourds, les liaisons plus fréquentes et la non-assimilation des consonnes finales *s* et *d* en *z* et *t* devant des consonnes initiales sonores ou sourdes. Mais M. G. Paris m'assure que, pour me donner ses notes, il s'est relu le texte en question aussi naturellement qu'il a pu, comme il le lirait en famille, sans déclamation. Il ne reste donc que deux possibilités. Ou M. G. Paris, en relisant notre passage, l'a prononcé un peu autrement que dans la lecture qu'il m'en avait faite l'an précédent, ou il a perçu quelquefois les mêmes sons autrement que moi. Il est évident qu'une des deux possibilités n'exclut pas l'autre; au contraire, si M. G. Paris avait prononcé les deux fois absolument de la même manière, cela serait aussi étonnant que si nous avions toujours entendu des sons identiques. Quand on se lit à soi-même, pour se rendre compte de sa propre prononciation, on s'observe involontairement, et involontairement aussi on se rappelle et on se règle sur les théories orthoépiques ou grammaticales que l'on connaît et qu'on approuve. Or, dans notre cas, nous avons affaire à un grammairien de choix, et il ne se peut pas que M. G. Paris n'ait pas un idéal de la bonne prononciation, qu'il réalise quand il a le temps de réfléchir, mais qu'il n'atteint pas toujours dans les moments d'irréflexion. Les notes fournies par lui représentent donc sa prononciation voulue ou idéale, qu'il emploie quand il s'observe, mais qu'il néglige tant soit peu quand

l'intérêt de la matière l'emporte sur celui de la forme. De plus, même dans la prononciation réfléchie du grammairien et de l'orthoépiste, il y a toujours des éléments flottants; si le même grammairien lit le même texte en des temps différents, il se permettra toujours de petites variations, quelque peine qu'il prenne à ne pas se contredire et à rester fidèle à ses propres principes. Je n'ai trouvé, dans une répétition, une conformité presque absolue que dans la bouche de M. Got qui déclamait des rôles qu'ils avaient prononcés déjà des centaines de fois. Avec les mots, avec les inflexions de la voix, même les moindres particularités de la prononciation s'étaient fixées dans sa mémoire. Mais c'est un cas exceptionnel. Comme M. G. Paris ne sait pas son discours par cœur et qu'il ne l'a pas répété autant de fois, il n'est pas possible qu'il ne se soit pas permis lui aussi quelques petites variations, tout en se tenant dans le cadre de sa prononciation idéale ou réfléchie.

A côté de l'élément réfléchi de la prononciation, il y a l'élément inconscient et qui échappe à celui qui parle. On veut prononcer selon les règles ou selon ses propres théories, et pourtant le jeu des organes nous fait proférer involontairement des sons différents des sons intentionnels. Ce qui n'empêche pas qu'on entend ou qu'on croit entendre les sons voulus. Ainsi on se trompe couramment sur sa propre articulation; les meilleurs phonéticiens sont soumis à cette loi, tout autant que les parleurs ingénus. M. l'abbé Rousselot, dans son travail sur *les Modifications phonétiques du langage* (Paris 1891), nous en a donné plusieurs exemples très instructifs. J'ai observé souvent qu'un individu jurait articuler tel ou tel son, tandis que tous ses auditeurs entendaient unanimément un son différent. Mais l'observateur n'est pas infaillible non plus. Outre les préventions causées par des influences orthographiques ou par des théories orthoépiques ou phonétiques, qu'il peut avoir personellement ou en commun avec son sujet d'observation, il peut être trompé par les conditions acoustiques où il se trouve et par des dispositions nationales ou individuelles, enfin par l'expérience plus ou moins parfaite qu'il a des recherches phonétiques. Nous avons dit plus haut (p. XXV) qu'il n'y a pas deux individus qui entendent exactement de la même manière; cela est juste surtout quand il s'agit d'un individu qui parle et d'un autre qui écoute. Dans ce cas-là, il faut toujours

s'attendre à des désaccords même pour des articulations qui, à première vue, paraissent trop opposées pour se prêter à des perceptions et à des interprétations contradictoires.

Ceci dit, passons aux détails!

M. G. Paris augmente, dans ces corręctions, le nombre des *e* sourds prononcés: *dę* (au lieu de *d* ou de *t*): 43, 21; 45, 14; 47, 12, 21; 49, 21; *sę* (au lieu de *s*) 49, 12; *ōtrę̊* 43, 5; 45, 16 (bis); *ă.trę* 47, 9; 49, 2; *nō.brę* 47, 12; *pǫsiblę* 45, 2; *egză.plę* 45, 6; *sęrklę* 49, 6; *diąlękte* 41, 7; *distĕ.ktę* 49, 9; *tękstę* 49, 12; *pęrdę̊* 45, 16; *ręmąrkęrō* 45, 6; *sǫrtę* 47, 10; *fǫrmę̊* 49, 7; *vąstę* 45, 23. Quelquefois, il y aura eu ici omission de ma part, j'en conviens, sans en être bien persuadé; dans d'autres cas, M. G. Paris aura, dans sa seconde lecture, un peu plus appuyé sur les mots cités. La conséquence était l'articulation plus ou moins nette d'un *e* sourd; car plus il y a d'emphase, plus il y a de *ę* prononcés; M.M. Got (p. 77) et de Bornier (p. 95) nous l'ont déjà confirmé. Mais il y a encore plus: c'est la difficulté de saisir avec certitude si un *e* sourd a été articulé ou non. L'oreille la plus délicate se trompe facilement sur la nature de cette voyelle si frêle dans la prononciation française de nos jours. Nous avons déjà appris (p. 61) qu'un orateur peut prononcer distinctement un *e* sourd final, sans que l'auditeur entende autre chose qu'une articulation nette de la consonne précédente: la perception ou la non-perception de ce son ne dépend pas seulement du degré très variable de l'énergie qu'on a employée pour le proférer, mais aussi de la distance qui sépare l'auditeur de l'orateur, et de la finesse de l'oreille de l'observateur. Celui qui parle confond volontiers le faible mouvement d'articulation qu'il a fait pour émettre un *e* sourd, avec le son même; il croit l'avoir prononcé, et pourtant l'*e* ne s'est pas fait sentir, du moins, l'interlocuteur ne l'a pas entendu. M. Rousselot, *l. c.* p. 305 s., a fait des observations identiques sur l'*e* sourd de son patois. Il a examiné des personnes qui ne savaient pas lire, et il ne s'est pas contenté de les écouter, il a tâché de savoir aussi leur sentiment sur la présence ou sur la chute de cette voyelle. Dans ce but, il leur a demandé d'épeler des mots, et de marquer, dans une prononciation très lente, toutes les syllabes. Par là, il a été amené lui aussi à la constatation que nous venons de faire, qu'il n'y a pas accord parfait entre le sentiment du sujet observé

et l'impression auditive de l'observateur, non pas même quand ils appartiennent à une même famille. Dans certains cas, il a cru entendre dans la conversation des *e* qui ne se trouvaient plus dans l'épellation; dans d'autres, l'*e* lui a paru complètement tombé dans le discours, et l'épellation le faisait revivre. Avec cela, nous avons aussi l'explication des quatre exemples où M. G. Paris demande l'omission d'un *e* sourd, contrairement à ce que j'ai noté. Dans *lęsă d kote* 43, 14; *pąrle d fră.s* 47, 22; *e l prǫvăsąl* 49, 8, la suppression de l'*e* est très naturelle: *d* (de *de)* et *l* (de *le)* se combinent avec la voyelle qui précède, et deviennent le son final d'une syllabe phonique. Le même procédé peut avoir lieu dans *plü d difikülte* 45, 19; mais alors il y a rencontre de deux *d* qui ne se prononcent guère de suite sans qu'on fasse une petite pause entre eux ou qu'on émette, après le premier *d,* un petit son vocalique transitoire (*d'* ou *dᵊ*). On peut aussi supprimer entièrement l'un des deux *d,* ou indiquer simplement le premier *d* par une légère implosion du *d* unique (explosif) qu'on prononce. Je crois que c'est cette prononciation que M. G. Paris réclame pour notre exemple.

Plusieurs fois, M. G. Paris demande des liaisons où il n'y en a pas dans le texte de M. Passy et où je n'en ai pas marquées non plus. Elles m'auront échappé dans *męz* 45, 8; *frăsęz* 49, 12: *vąiịăz* 49, 14, où M. G. Paris est d'accord avec M. Jacob, et probablement aussi dans *kŏpr·ădrŏt* 43, 19 (à comparer avec *vịęnt* 43, 17; *qpręnt* 43, 18; *trăsmętrŏt* 43, 19). Dans les autres cas: *lǫkqlz* 41, 2, *lă.gz* 43, 1 6; *moz* 43, 18 et *męz* 41, 16, M. G. Paris doit avoir fait, en me lisant à haute voix, une petite pause après les mots cités, soit pour me donner le temps de le suivre avec ma plume, soit pour une autre raison. Après la pause, la liaison était impossible; mais elle devait revenir quand l'auteur se lisait à lui-même. Dans le *męz* de 41, 16, le *z* n'est guère admissible que dans une diction très accélerée ou quand on prolonge beaucoup la syllabe *mę* et qu'on fait sentir une pause dans le mot même, avant l'articulation de *z.*

Il n'y a que l'apparence d'un désaccord, si M. G. Paris réclame les prononciations *ęspasz* 47, 20 au lieu de *ęspăz, nüă.sz* 45, 17; 51, 5 au lieu de *nüă.s,* et *etă.dt* 51, 4 au lieu de *etă.d.* A cause des liaisons qui doivent se faire après ces mots, les sons mixtes demandés s'y trouvent en effet comme dans d'autres mots dans une situation analogue et que M. G. Paris n'a pas relevés.

Seulement les éléments sourds et sonores qui existent dans l'articulation et que peut distinguer celui qui parle, sont en général indistinguibles pour l'auditeur. Selon que l'élément sourd ou sonore prévaut dans la prononciation, l'observateur n'entend que l'un ou l'autre. Et comme je notais non les articulations de mes sujets d'observation, mais l'effet acoustique qu'elles me faisaient, il me fallait bien mettre les *s*, *z* ou *d* que j'entendais au lieu des *sz* et *dt* que, sans doute, M. G. Paris avait réellement articulés.

Le même désaccord entre le sentiment du sujet observé et l'impression auditive de l'observateur se retrouve enfin dans les cas des assimilations inconscientes qui se font fréquemment dans la bouche de chaque lecteur sans qu'il s'en aperçoive, mais qui disparaissent, dès qu'il y fait attention, dès que d'inconscient, il devient conscient. Ainsi M. G. Paris rejette *faz* 41, 8 et *t* 43, 21; 45, 21; 49, 8, qu'il veut avoir remplacés par *fas* et *d*, et comme il sait aussi bien que moi qu'en réalité il n'y a ni *z*, *s*, ni *d*, *t* mais encore des sons mixtes (*sz*, *dt*), il m'assure que, du moins, l'élément sourd dans *s (z)* de *fas* et l'élément sonore dans le *d (t)* de la préposition *de* (*e* amuï) l'emportent dans sa prononciation. Je n'en doute point, mais je ne suis pas moins sûr qu'au moment de l'audition, pour moi, peut-être à cause de la distance qui me séparait de lui, c'étaient les éléments contraires qui prévalaient et que j'entendais seuls. J'aurais péché contre mes principes de transcription si j'avais noté autre chose que ce que j'entendais; et M. G. Paris aurait tort de ne pas protester contre une notation qui ne s'accorde pas avec ce qu'il sait propre à lui.

Une autre question très délicate est de savoir comment et quand il faut prononcer des consonnes doubles (voir aussi l'observation de M. Got, p. 77). M. G. Paris en réclame pour *littéraire* (41, 1; 49, 4; *literêr* chez M. Passy), *illettré* (41, 7, d'accord avec l'*illętre* de M. Passy); *intellectuel* (41, 12; *ẽtelęktiųęl* chez M. Passy); *immense* (45, 2, d'accord avec l'*immã.s* de M. Passy), *essentiellement* (41, 7), *assimilation* (41, 10), *discernerez* (43, 7), *assignait* (49, 17; une *s* seulement chez M. Passy). A l'exception de *assimilation* et de *assigner*, des *t*, *l*, *m*, *s* doubles sont recommandés, dans ces mots, par la plupart des orthoépistes (cf. ma *Grammatik* I, 98 ss.); mais la science phonétique nie les uns et ne reconnaît les autres qu'avec des restrictions. Les *t* (et *k*) doubles (les *'t'* et *'k'* de notre

transcription), extrêmement rares en français, ne sont en vérité que des *t* et *k* simples, implosifs et explosifs en même temps; les *l, m, n, r, s* doubles sont des *l, m, n, r, s* longues ou segmentées, c'est-à-dire proférées avec une double élévation et un baissement intermédiaire de la voix. Il est très difficile de distinguer par l'oreille les *l, m, n, r, s* simples des mêmes consonnes longues ou segmentées, surtout dans le cas d'une prononciation courante. Là où l'on croit entendre des *t, l, m,* etc. doubles (pour conserver l'expression traditionelle), il n'y a souvent qu'une modification de la voyelle précédente (*i̯mă.s*, peut-être aussi *li̯terêr*, avec *i* ouvert ou mi-ouvert au lieu d'*i* fermé). La plupart des Français que j'ai consultés, ne savaient absolument pas me dire si, dans des mots tels que *discerner*, *assigner*, ils prononcent une *s* simple qui commence la seconde syllabe ou une *s* segmentée dont la première partie appartient à la syllabe qui précède, la seconde à celle qui suit. Je n'ai pas mieux réussi qu'eux. Quant aux *l, m, n, r* et *k* doubles, j'ai toujours noté ce que j'ai entendu, mais, faute de signes typographiques, j'ai dû renoncer à distinguer les *l, m, r* longues des *l, m, r* segmentées. On trouvera, dans nos textes, quelquefois des *l̄, (m̄, n),* où l'on ne s'y attend pas, et plus souvent des *l, m, n* simples, où l'orthographe et l'orthoépie conventionelle font supposer des longues: il est clair pour tout phonéticien qu'il n'en peut pas être autrement.

Je profite de l'occasion pour implorer l'indulgence de toutes les personnes qui m'ont lu des textes et qui peut-être trouveront, comme M. G. Paris, que je n'ai pas toujours bien rendu les sons qu'ils ont ou qu'ils croient avoir prononcés. Il est impossible de ne pas se tromper quelquefois quand on transcrit d'après une seule lecture, et même après une lecture répétée deux fois. Mais, dans la plupart des cas où il y a désaccord, il s'agira, comme dans les exemples dont nous venons de parler, de différences de sentiments qu'il est très intéressant de constater, mais qui ne prouvent pas l'inexactitude de ma notation. En tout cas, je serai reconnaissant de toute observation qu'on voudra bien me faire, et j'en tirerai toujours profit.

M. P. Passy, dans la nouvelle édition de son *Français parlé*, a revisé avec soin aussi sa notation du discours de M. G. Paris. Il a pris à tâche surtout de corriger ses anciennes indications des

longueurs. Il donne comme longues, cette fois, presque toutes les syllabes protoniques qui contiennent une voyelle nasale suivie d'une consonne: *lõ.tã* 41, 1; *tã.tatīv* 41, 2; *ẽ.terẹsã.t* 41, 2; *etrã.žẽr* 41, 3 etc. etc. Il en excepte, on ne voit pas pourquoi: *ẽpōze* 41, 9; *ãsịẹnmã* 41, 12 (à côté de *ã.sịẹn* 47, 18); *ãvirõ* 43, 1 (*ã.virõ* 41, 18); *trãsmẹtrõt* 43, 19; *ãkôr* 45, 4 (*ã.kôr* 43, 5; 47, 17); *kõstitụe* 47, 21; *prọvãso* 49, 19; *õn* 49, 2; *dãz* 49, 6 etc. En réalité, toutes ces longues nouvellement découvertes, qu'elles soient marquées ou non, ne sont que des moyennes, tant que les syllabes en question ne sont pas frappées par un accent oratoire. Il en est de même des longues nouvellement introduites dans:

õkœ̃ 43, 10; *õkün* 51, 2.
kõte 43, 5; *sõtą* 49, 19.
žü.žmã 49, 1; *dẽžą* 49, 10.
vêrõ 41, 8, 45, 4; *rûrmã* 47, 15; *pâri* 41, 9; 43, 21.
sụądīzã 49, 18; *ọpōzisịõ* 49, 9.
õsi 41, 2; *sœ.si* 43, 19; *pāsã* 49, 21.
õ mụẽ 41, 6; 47, 19; *œ.mêm* 43, 22.
ẹksklüzīvmã 41, 5; *kültīve* 41, 5; *trãvre* 43, 6; *ekrīvẽ* 49, 5.

La longueur de *dœ.* 51, 2 montre uniquement que, dans la déclamation de M. Passy, ce mot est relevé par l'accent oratoire; dans *prọpągãsịõ* 41, 10; *ąsimilāsịõ* 41, 10; *ọpsẹrvāsịõ* 47, 2; *demąrkāsịõ* 49, 15, l'auteur se fait partisan de la prononciation parisienne *āsịõ* qui sonne si mal à l'oreille de la plupart des Français.

M. Passy a fait encore beaucoup d'autres corrections: *dẹ metal* 43, 15; *õtrẹ* 45, 16 (d'accord avec M. G. Paris); *kẹ* 45, 21 (= G. Paris), où nous voyons paraître des *e* sourds supprimés dans les éditions antérieures; *vịẹnt* 43, 17 (= G. Paris et J., au lieu de *vịẹn*, devant une voyelle); *iįą* 49, 14; *i n õ* 49, 17; *iz* (au lieu de *ilz*) 49, 16, où, probablement pour régulariser, des façons de parler familières obtiennent une préférence très peu méritée; *terityâr* 43, 17 (au lieu de *tẹrityâr*); *võž* 45, 1; *trãzvẹrsąl* 41, 7 (au lieu de *vôž* et *trãsvẹrsąl;* les orthoépistes reconnaissent toutes les deux prononciations); *fẹ* 49, 13 (au lieu de *fẹt;* à corriger aussi dans notre texte). Enfin, M. Passy a corrigé les fautes d'impression de la 2e édition: *frãsẹ* 51, 2 (l. *frãsẹ), d frã.s* 47, 22 (l. *d lą frã.s*), mais il a laissé subsister *lœ̃* 41, 4 (corrigez *lẹ*). Une nouvelle erreur s'est glissée dans son texte: *dẹ fọrm* 45, 5 (au lieu de *de fọrm*). —

P. 41, note 11 lisez: *voqzin;* p. 43, l. 16: *kǫrs,*; 44, n. 15: *pa* P.; 45, 12: *fĕt ki*; n. 8: *mę̣z* J.; 47, 22: *dę lą;* n. 4: *msi̯œ* P. (à insérer devant *mei̯êr*); n. 7: *i̥* P.; 49, 7: *lāgāž ki pur,;* 49, 13: *šōz si;* 51 n. 1: *ǫžǫrdi̯i;* 61, l. 2 d'en bas: l. *6;* 79 l. 2 d'en bas: *qu'il;* 80, l. 1 d'en bas: effacez la virgule après *j'apprends.*

Oppeln. — Erdmann Raabe, imprimeur.

PRÉFACE DU IIe VOLUME DES *ÉPOPÉES FRANÇAISES.*

Edouard Laboulaye, qui voulait bien m'honorer de quelque amitié, n'était point partisan des «éditions revues et considérablement augmentées», et encore moins des «éditions entièrement refondues». Il me le disait un jour avec sa verve habituelle et me mettait en garde contre cette tendance fatale de certains érudits à recommencer sans cesse leurs anciens livres: «Je compose les miens, me disait-il, en toute confiance et loyauté, et les abandonne ensuite à leur destinée. Quant à les refaire, je m'en défends, et préfère en publier de nouveaux.» Voilà certes d'excellents conseils et dont j'aurais dû m'inspirer, lorsque j'entrepris cette seconde édition des *Épopées françaises* qui m'a coûté un si long labeur et où (pour ne parler que du présent volume) je n'ai pas, en quatre cents pages, conservé cent lignes de la première édition.

Il est vrai que je ne suis pas sans excuse. L'Histoire littéraire du moyen âge est une science qui, depuis trente ans, a fait de belles enjambées et a parcouru rapidement un long chemin. Elle a même été si bien renouvelée qu'un livre de 1865, à force de paraître candide, ne

serait pas fort loin de sembler ridicule. C'est ce qui m'a décidé, entre autres motifs, à entreprendre cette édition: œuvre assez ingrate après tout, et dont quelques érudits, peut-être, seront seuls à me savoir gré.

Ils sont vraiment douloureux, ces recommencements d'un vieux livre. On se heurte sans cesse à quelque erreur qu'il faut loyalement redresser. On s'aperçoit (je parle pour moi) qu'on a jadis été trop affirmatif et téméraire. Puis, l'âge est venu. On a plus d'expérience, et moins d'entrain. On n'est plus à la fête, mais au devoir. Une première édition, c'est le printemps; les autres, c'est l'automne.

Telle qu'elle est, cette nouvelle édition rendra peut-être quelques services. Je n'ai pas la prétention d'y avoir été partout original, et je me borne à réclamer, pour certaines parties de mon œuvre, le rôle modeste d'un vulgarisateur de bonne volonté, qui s'est tenu au courant et prend le soin d'indiquer, avec une précision loyale, toutes les sources auxquelles il est remonté. Il me sera sans doute permis d'ajouter que, dans le présent volume comme dans les autres, il y a des éléments vraiment nouveaux et que personne encore n'avait mis en œuvre. J'ai réuni sur les jongleurs un certain nombre de textes qu'aucun érudit, je pense, n'a connus avant moi, et je crois pouvoir, en toute sincérité, me rendre le même témoignage pour tout ce qui touche à l'exécution des chansons de geste, aux dernières chansons en vers, aux romans en prose, à la longue et triste histoire de notre décadence épique. Quand je mis pour la première fois la main à ce gros livre, je me proposais d'offrir au public une vaste synthèse sur les chansons de geste où j'ajouterais les résultats de mes recherches personnelles à ceux que mes devanciers avaient déjà conquis. Je n'ai jamais cessé de me proposer le même but : c'est au public de décider si je l'ai atteint.

Si long qu'ait été le chemin, j'ai eu la consolation d'y rencontrer des mains qui se sont tendues vers moi, des voix qui m'ont encouragé, et ce n'est pas sans quelque émotion que je prononce ici les noms de Guizot et de Natalis de Wailly. D'aussi grands noms ne sauraient me faire oublier ces jeunes amis — mes élèves d'hier — qui, notamment dans le présent volume, se sont fait une joie de venir en aide à leur ancien maître. Je croirais manquer à un devoir si je n'adressais ici mes remercîments à MM. Labande, Vernier et Le Grand. Je dois aux deux premiers la précieuse communication d'un certain nombre de textes inédits sur le fief de la jonglerie de Beauvais et sur le rôle des jongleurs à la cour des ducs de Bourgogne. Le troisième a bien voulu rédiger, sous ma direction, cette Bibliographie des chansons de geste qui est peut-être faite pour donner à mon œuvre un caractère plus marqué d'utilité pratique. C'est là une qualité que les érudits contemporains tiennent à bon droit en haute estime et qui les rend parfois indulgents pour les défauts des autres et pour les leurs.

Un de ces défauts dont il convient que je m'accuse et que l'excellent M. Laboulaye aurait eu quelque peine à me pardonner, c'est d'avoir fait attendre plus de dix ans la publication de ce tome II, et surtout de le publier si longtemps après les tomes III et IV. Je sens, mieux que personne, tous les inconvénients qu'entraîne une telle interversion. Il est

certain que ce présent volume est scientifiquement en progrès sur les autres; qu'il est plus « au courant »; qu'il offre fatalement des répétitions plus ou moins heureuses, des raccords plus ou moins adroits, et, chose plus regrettable, que je me vois forcé d'y combattre plus d'une fois les thèses des volumes suivants et de me réfuter moi-même ... par avance. J'expliquerais bien à mes lecteurs les causes d'un retard qui est en apparence inexplicable, s'ils pouvaient y prendre quelque intérêt. J'estime qu'il vaut mieux ne pas les importuner pas des excuses trop personnelles, et « battre ma coulpe ».

Les *Épopées françaises* ont rempli dans ma vie près de vingt ans de travail.

Si j'ai fait un peu mieux connaître notre vieille poésie nationale, si je l'ai fait un peu mieux aimer; si j'ai contribué à lui ouvrir la porte si longtemps fermée des programmes et des examens universitaires et à faire enfin placer le *Roland* près de l'*Iliade* : *longo proximus intervallo;* si surtout, au lendemain de désastres sans nom, j'ai pu raviver un peu l'amour pour la chère patrie française, en montrant que tous les Roncevaux sont glorieusement réparables; si le nom de Roland — avec celui de Jeanne d'Arc qui est plus français encore — a pu servir de ralliement aux âmes éprises d'un véritable patriotisme; si je puis dire enfin, sans trop de vanité, que je n'ai pas été tout à fait étranger à cette magnifique et salutaire résurrection;

S'il en est ainsi, je n'aurai pas perdu ma peine et mon *ahan*, et ce n'est pas sans quelque consolation que je déposerai ma plume et prendrai enfin congé des mes lecteurs.

29 septembre 1892. Léon GAUTIER.

Nouvelle acquisition.

LACURNE DE SAINTE-PALAYE
DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE L'ANCIEN LANGAGE FRANÇOIS

Depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV. 10 volumes in-4. Niort, 1877—1882.

Papier ordinaire, au lieu de 200 fr. 50 fr. net. Papier fort, au lieu de 400 fr., 100 fr. net.

PROSPECTUS.

Il n'est point de véritable ami des lettres qui ne connaisse Lacurne de Sainte-Palaye; ce laborieux érudit est encore aujourd'hui lu avec intérêt et consulté avec utilité par tous ceux qui s'occupent de travaux d'histoire et de philologie. Toutefois, par une singularité à peu près unique dans notre littérature, le plus admirable ouvrage de Lacurne, celui qui, plus

que ses nombreux travaux publiés de son vivant, doit assurer à son nom une gloire impérissable, est précisément celui que l'on connaissait le moins jusqu'à présent. Demeuré inédit jusqu'à nos jours, le **Dictionnaire historique de l'ancien langage françois,** ce merveilleux monument de patience et d'érudition, serait encore inaccessible à tous les amis de notre langue, sans la courageuse entreprise formée si généreusement et si bien menée à bonne fin par M. L. FAVRE.

Lacurne de Sainte-Palaye, né à Auxerre en 1697, mort en 1781, membre de l'Académie des Inscriptions en 1724 et de l'Académie française en 1758, a consacré la plus grande partie de son existence à réunir les matériaux d'un **Dictionnaire historique de l'ancien langage françois.** «*Mes lectures, qui tendoient toutes au même but,*» dit-il dans le prospectus qu'il fit paraître en 1756, «*m'ont mis en état de rassembler une multitude immense de mots surannés. J'ai cru pouvoir en composer, je ne dirai pas un Glossaire aussi savant et aussi bien fait que celui de Du Cange; mais du moins un ouvrage de même nature qui auroit aussi son utilité. J'ai tâché, autant que je l'ai pu, de me former sur cet excellent modèle. En réunissant sous un même point de vue, dans l'ordre alphabétique, les vieux mots épars dans un grand nombre d'auteurs de tous les âges, j'ai voulu représenter fidèlement notre ancienne langue. Il m'a donc paru nécessaire de l'étudier dans tous ses rapports et dans toutes les variétés, pour me déterminer sur le choix des mots que je devois faire entrer dans cette collection, ou que je pouvois en exclure.*

Dans ces quelques lignes, Lacurne de Sainte-Palaye expose le plan de son Dictionnaire. Son modèle a été Du Cange, et nous pouvons dire que, s'il ne l'a pas dépassé, au moins il l'a égalé. Il prend chaque mot de notre ancien français à son origine, il en donne l'étymologie, l'histoire, l'explication, et le fait suivre de nombreux extraits d'anciens auteurs poètes ou prosateurs qui l'ont employé.

Non seulement on suit ainsi chaque mot à travers les siècles, mais les citations font connaître, de la manière la plus exacte, les diverses acceptions dans lesquelles le mot a été pris. Cette méthode est excellente et ne laisse aucun doute dans l'esprit sur la signification vraie et réelle des mots de notre ancien français.

Nous ne serions pas quitte envers M. FAVRE si nous nous bornions à constater l'irréprochable exécution matérielle de l'immense livre qu'il a entrepris; il faut dans son ouvrage réserver une large part au savoir philologique, aux connaissances littéraires. On ne pouvait pas se borner à imprimer avec fidélité le manuscrit de Sainte-Palaye; il était indispensable d'y joindre des notes propres à indiquer les progrès et les transformations que la science philologique a réalisés depuis la fin du XVIIIe siècle. En outre, la disposition de chacun des articles du Dictionnaire, le catalogue des variantes orthographiques traversées par chacun des mots, réclamaient quelque chose de plus que l'habileté d'un typographe consommé; il fallait un philologue, un homme familier avec les monuments de l'ancien idiome et avec toutes les questions que cette étude a successivement fait naître. M. FAVRE a été incontestablement à la hauteur de son entreprise. Il a donc moins fait œuvre d'éditeur, dans l'acception ordinaire du mot, que

de philologue et de savant. Aidé par un spécialiste de grand mérite, M. Pajot, archiviste paléographe, il a pu triompher de maintes difficultés, et ce labeur immense et complexe n'a cependant été l'œuvre que de sept années. Quant à la condition matérielle du livre, elle est irréprochable; aucuns soins, aucuns frais n'ont été épargnés. On sent que l'éditeur n'a point voulu faire une simple spéculation, mais bien plutôt élever à notre langue un monument durable et digne de gagner les siècles à venir.

La notice biographique sur Lacurne de Sainte-Palaye, rédigée par L. FAVRE, est un document d'une réelle valeur historique et littéraire. Il y a joint diverses autres pièces non moins intéressantes, parmi lesquelles on ne peut se dispenser de citer les **Curiosités françoises,** ou recueil de plusieurs belles propriétez, avec une infinité de proverbes et prolibets, pour l'explication de toutes sortes de livres, par Antoine OUDIN. Armen et Paris, Antoine de Sommaville, MDCLVI.)

Cette espèce de dictionnaire du bas langage occupe les pages 204 à 373 du tome X et fait excellemment suite au *Glossaire* de Sainte-Palaye.

Enfin le dernier volume se termine par une bibliographie complète des ouvrages imprimés de La Curne et par une liste d'environ cent manuscrits de notre auteur conservés à la Bibliothèque nationale et à celle de l'Arsenal.

Il n'est pas un érudit, pas une personne s'occupant d'études historiques et philologiques, de recherches dans les archives, dans les cartulaires, dans les chartes en langue vulgaire du XI[e] au XVI[e] siècle, ou voulant connaître la signification et l'origine des termes employés par nos vieux chroniqueurs et nos anciens écrivains, qui ne soient desireux de posséder le *Dictionnaire* de Lacurne de Sainte-Palaye.

RECUEIL DES HISTORIENS DES GAULES ET DE LA FRANCE.

Nouvelle édition, conforme à l'ancienne et publiée sous la direction de M. Léopold DELISLE, membre de l'Institut, administrateur de la Bibliothèque Nationale.

19 vol. in-folio, br. Paris, 1869—1880, Prix : **950** fr. Net : **360**. Emballage **7** fr. — Vol. séparés : I, **60** fr.; III, **50** fr.; IV, V, VI, et XIII, à **45** fr.; VII, VIII, IX, à **35** fr.; X à XII et XIV à XIX, **30** fr. chacun.

Prix des reliures, travail solide, pour les 19 volumes :

Demi-chagrin, tr. dorées, *net*	200 fr.
Demi-rel. chagrin, amat., tête dorée, *net*	180 fr.
Demi-reliure chagrin, tr. peigne, *net*	150 fr.
Basane racine, tranches jaspées, *net*	165 fr.
Basane racine, tr. rouges, *net*	200 fr.
Toile pleine, tr. ébarbées, *net*	100 fr.

Cette nc
pour ligne, c
Tout
d'office cc
net de **3o f**
Palmé), ces
Ce que
du **Recue**
l'ouvrage, se
plaires comp
l'espoir fond
«La col
et le prix,
est aujour

LA]

est spécia

PUE

Impor
DES F

RECI
On est p
répondu pro
trouvent pas
où à l'Etran

simples ou de luxe, mais toujours solides et soignées.

Les clients d'outre-mer ont intérêt à se faire envoyer *reliés* les livres qu'ils désirent avoir.

ABONNEMENTS A TOUS LES JOURNAUX FRANÇAIS & ÉTRANGERS

Expédition isolément sous bande, ou périodiquement, groupage en paquet, ballot ou caisse, AU GRÉ DES CLIENTS.

Renseignements et Catalogues gratis et franco sur demande.

CORRESPONDANCE

dans une des trois langues : française, anglaise ou allemande.

Koschwitz, E. 600413
Les parlers Parisiens

DATE	NAME	DATE

